

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES, SOCIALES ET
ÉDUCATIVES

UNITÉ DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN
SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES



THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

POST GRADUATE SCHOOL FOR
THE SOCIAL AND EDUCATIONAL
SCIENCES DOCTORAL

DOCTORAL RESEARCH UNIT FOR
SOCIAL SCIENCES

**KARL RAIMUND POPPER ET LA CRITIQUE DE
L'IRRATIONALISME EN SCIENCE : UNE ANALYSE
PHILOSOPHIQUE DE LA SOCIÉTÉ OUVERTE ET SES
ENNEMIS (Tome II)**

Mémoire rédigé en vue de l'obtention du diplôme de Master en Philosophie

Option : Epistémologie et Logique

Par

Hervé Benoit AMENGUELE NYIMI

Titulaire d'une Licence en Philosophie

Sous la direction de

M. Philippe NGUEMETA

Chargé de Cours

Juillet 2023



SOMMAIRE

DEDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE :LA PROBLÉMATIQUE DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE : ÉTAT DE LA QUESTION.....	13
CHAPITRE I : LES APPROCHES PRE-POPPERIENNES DE L'IRRATIONALISME : DES PRÉSOCRATIQUES A LA MODERNITÉ.....	15
CHAPITRE II : LES FONDEMENTS ET LES CARACTERISTIQUES DE L'IRRATIONALISME	36
CHAPITRE III : LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER : UNE PRÉFIGURATION DE L'IRRATIONALISME	46
DEUXIÈME PARTIE : L'ÉPISTÉMOLOGIE POPPÉRIENNE FACE À LA QUESTION DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE.....	58
CHAPITRE IV : LE RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND POPPER ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE L'IRRATIONALISME	62
CHAPITRE V : LE FALSIFICATIONNISME : LA SOLUTION POPPERIENNE	82
CHAPITRE VI : KARL POPPER ET LA RÉVOLTE CONTRE LA SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE ET LA PHILOSOPHIE PROPHÉTIQUE.....	100
TROISIÈME PARTIE : ANALYSE CRITIQUE ET PERSPECTIVES DE LA CRITIQUE POPPÉRIENNE DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE.....	117
CHAPITRE VII : LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE KARL POPPER	119
CHAPITRE VIII : LES ENJEUX DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER	133
CHAPITRE IX : LA CRITIQUE POPPERIENNE DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE ET L'AFRIQUE ACTUELLE	147
CONCLUSION GENERALE	165
BIBLIOGRAPHIE	171
TABLE DES MATIÈRES	181

À mes parents

REMERCIEMENTS

À notre Directeur de mémoire, monsieur Philippe NGUEMETA, vers qui toute notre profonde gratitude va tout d'abord. La rédaction d'un bon travail de recherche ne prospère que dans un climat propice. Ce climat, à la fois hospitalier, bienveillant, mais surtout exigeant et rigoureux, véritablement approprié pour une recherche assidue, Monsieur Philippe NGUEMETA a su nous l'offrir tout au long de la rédaction de cette modeste étude, en mettant également à notre disposition de précieux ouvrages ;

À tous les enseignants du Département de Philosophie de l'Université de Yaoundé I, pour notre formation intellectuelle ;

Au cercle philo-psycho-socio-anthropologie de l'Université de Yaoundé I, pour la documentation et la logistique utilisée pour la rédaction de ce mémoire ;

Aux amies, pour les conseils et les suggestions ;

Aux parents, pour les ressources financières mises à notre disposition et à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la rédaction de ce mémoire.

RÉSUMÉ

La science, aujourd'hui, est menacée par une montée fulgurante d'un irrationalisme tenace orchestré particulièrement par certaines figures emblématiques de l'épistémologie post-critique. Ceux-ci ont voulu mettre au même piédestal que la science, d'autres instances supra-empiriques telles que la magie, la religion, les instincts, les superstitions, la métaphysique, les émotions et même la sorcellerie. Une telle conception des choses semble ainsi perdre de vue le caractère et la spécificité de la science qui est conçue comme un ensemble de connaissances chargées de donner une explication rationnelle aux phénomènes afin de permettre à l'homme de bien connaître la nature. Celle-ci obéit de ce fait à un ensemble de critères qui la définissent particulièrement : un objet d'étude, une méthode, un cadre conceptuel, une finalité et le principe d'objectivité. Ainsi, l'étude qui suit se propose de prendre philosophiquement en charge la question de l'irrationalisme en science, par la médiation de l'un des philosophes importants du XXème siècle, Karl Popper (1902-1994), dont la pensée s'articule autour d'une critique acerbe. La difficulté fondamentale qui s'y dégage est celle du statut épistémologique de l'irrationnel dans la pensée de l'auteur de *La misère de l'historicisme*. Ainsi, cette analyse de la critique poppérienne de l'irrationalisme qui fait l'objet de notre étude, nous permet de comprendre que d'après Popper, l'irrationalisme est épistémologiquement problématique. Car elle est source d'illusions, de non-sens et de déstabilisation du tissu social. C'est dire donc que la science, d'après Popper, ne saurait être fondée sur un irrationalisme tenace, mais sur la mise en exergue d'une rationalité scientifique qui admet un esprit critique, de débat et d'ouverture. C'est la raison pour laquelle ce travail démontre que d'après Popper, fonder le savoir scientifique sur l'irrationalisme, c'est faire preuve de mauvaise foi et sombrer dans le chaos.

Mots clés : irrationalisme, rationalisme, rationalisme critique, science, non-science, falsificationnisme, fondationnalisme, société ouverte, société close.

ABSTRACT

Science today is threatened by a meteoric rise of a tenacious irrationalism orchestrated in particular by certain emblematic figures of post-critical epistemology. They wanted to put on the same pedestal as science, other supra-empirical authorities such as magic, religion, instincts, superstitions, metaphysics, emotions and even witchcraft. Such a conception of things thus seems to lose sight of the character and specificity of science, which is conceived as a body of knowledge responsible for giving a rational explanation to phenomena in order to allow man to know nature well. It therefore obeys a set of criteria that particularly define it: an object of study, a method, a conceptual framework, a purpose and the principle of objectivity. Thus, the following study proposes to take philosophical charge of the question of irrationalism in science, through the mediation of one of the important philosophers of the 20th century, Karl Raimund Popper (1902-1994), whose thought s revolves around a sharp criticism. The fundamental difficulty that emerges is that of the foundation of science in the thought of the author of *The Misery of Historicism*. Thus, this analysis of the Popperian critique of irrationalism which is the subject of our study, allows us to understand that according to Popper, irrationalism is epistemologically problematic. Because it is a source of illusions, nonsense and destabilization of the social fabric. This means that science, according to Popper, cannot be based on a tenacious irrationalism, but on the highlighting of a scientific rationality which admits a critical spirit, debate and openness. This is the reason why this work consists in demonstrating that, according to Popper, to base scientific knowledge on irrationalism is to show bad faith and to sink into chaos.

Keywords: irrationalism, rationalism, critical rationalism, science, non-science, falsificationism, foundationalism, open society, closed society.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

« Toutes les superstitions d'aujourd'hui, de la géobiologie au créationnisme, en passant par les diverses sectes qui défrayant la chronique, ont évidemment cette fonction : conjurer la peur. Réinstaurer un monde vieux de sept mille ans seulement, un monde qui ne descende pas du singe, un univers au centre duquel trône la Terre ; imaginée une matière habitée de sentiments (car si elle menace d'être méchante, du moins pourra-t-elle consentir à se faire bonne) ; imaginer la transmission de pensée, la transmigration des âmes, le mouvement perpétuel, parce qu'alors les agaçantes limites assignées par la science au pouvoir humain seraient enfin transgressées : tel est le rêve, ou plutôt la quasi-nécessité, dès lors qu'on renonce à l'effort de la raison ».

Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, Carouge-Genève, Zoé et Hebdo, 1995, p. 37.

La philosophie, conçue comme un discours rationnel en quête du sens et des essences, et vue sous l'angle d'une réflexion permanente sur la condition humaine, s'est toujours préoccupée des questions qui ont un rapport avec la connaissance en général, et la connaissance scientifique en particulier. C'est la raison pour laquelle, de l'Antiquité présocratique, à la période contemporaine en passant par le Moyen Age et la Modernité, la connaissance est au cœur du questionnement philosophique et l'une des préoccupations majeures s'articule autour de la détermination de ce qui relève de la science et de l'irrationnel. C'est à juste titre que le fixisme ontologique de Parménide d'Elée vint remettre en cause la thèse du pan-mobilisme héraclitéen ; le réalisme aristotélicien par contre, viendra serrer de près l'idéalisme platonicien ; l'Empirisme lockéen et humien quant à lui, procédera à une déconstruction et une critique acerbe du Rationalisme ainsi que toute la métaphysique cartésienne ; la phénoménologie husserlienne quant à elle remettra en question l'approche cartésienne de la connaissance, etc.

Ce qui nous amène donc à dire que, non seulement le monde philosophique a été dans son histoire, le champ indescrivable de toute mutation constante, mais aussi, cela laisse entrevoir qu'au cours de l'histoire de la connaissance, il y a toujours rupture épistémologique, construction et déconstruction des idées, crises paradigmatiques, réfutation des théories. C'est d'ailleurs ce qui motive Lucien Ayissi, lorsqu'il fait remarquer que l'histoire de la philosophie « est généralement pavoisée d'étiquettes et de pancartes aux inscriptions différentes et variées. Elle est compartimentée en systèmes logiquement opposés ».¹ Une telle orientation nous amène ainsi à penser, à la suite de ce qui précède qu'en philosophie, la question du « comment connaître ? », n'a pas eu de solutions définitives.

Cette arène de combat où s'affrontent des théories, des arguments et des idées qu'est l'histoire de la philosophie, va d'autant plus s'intensifier pendant la période contemporaine. En effet, la société contemporaine est marquée par une montée fulgurante de certaines doctrines et idéologies qui influencent de manière incisive, les modes d'être et de penser de l'humain dans son vécu. Un tel état des choses est dû au fait que la contemporanéité est considérée comme une période dans laquelle tout est à repenser et à refaire, tant sur les plans épistémologique, économique, culturel, humain, religieux, que socio-politique. Il s'agit d'une période qui se caractérise essentiellement par une rupture d'avec les anciennes manières de penser, d'agir et de concevoir le monde. En un mot : c'est la rupture d'avec les conceptions classiques, pour

¹ Lucien Ayissi, *Hume et la question du sujet de la connaissance. Analyse critique d'une égologie*, Paris, Harmattan, 2015, p. 3.

faire place à une nouvelle approche du réel. Claude-Henry du Bord l'indique si bien en ces termes :

Voici venu le temps des incertitudes et de la crise de conscience. Le plus meurtrier des siècles est aussi celui de l'effondrement de la conception classique du sujet : Freud affirme que l'homme est autre que ce qu'il arrive à saisir de lui-même et qu'il y a en lui une part de sauvagerie qui ne demande qu'à détruire. D'autre part, les mathématiques (comme la théorie des indécidables de Gödel) induisent que la vérité n'est plus du domaine logique, mais que foi et croyance sont à prendre en compte ; la physique inscrit la probabilité dans le réel par l'analyse de la mécanique quantique ou les relations d'incertitudes de Heisenberg. Wittgenstein (1889-1951) affirme que les énoncés de la logique et des mathématiques ne nous apprennent rien sur le monde que seuls les énoncés corrélés à un « état du monde » possèdent une signification : l'expérience ne peut se résumer à ce qui est dicible et cette nouvelle philosophie du langage à ce qu'on peut exprimer.²

Il ajoute :

Bergson explore les limites du champ rationnel et défend l'élan vital, l'intuition, la vie immédiate contre la toute-puissance d'un positivisme en fin de course. L'éthique devient la réponse à la barbarie en engage à trouver une sagesse pratique à même de remplacer tant bien que mal le crépuscule des idoles annoncé par Nietzsche. L'existentialisme athé de Sartre n'est rien d'autre que la définition d'une responsabilité totale de l'homme : envers lui-même comme devant tous. L'analyse de Hannah Arendt (1906-1975) confirme l'implosion de l'individualisme dans les systèmes totalitaires et la nécessité de la vie de l'esprit, sans vigilance éthique la démocratie ne cesse d'être en danger. Les derniers philosophes d'importance se sont éteints... Derrida, Ricœur, Levinas et la relève, assez timide, cherche à l'homme un recours à la perte de sens...³

Un tel point de vue est beaucoup plus explicite lorsqu'on se réfère à Martin Heidegger, qui, dans son *Sein und Zeit*, procède à une déconstruction systématique de toute la métaphysique classique et médiévale. Sur le plan religieux, c'est l'avènement de la laïcité. Désormais, à chacun sa religion, sa croyance. On assiste à une sorte de liberté et de tolérance religieuse. Sur le plan social, c'est la montée en puissance du féminisme et de l'existentialisme. L'homme est désormais conçu comme un être de liberté, libre de son être et de son devenir. Il n'est plus forcément soumis à des règles arbitraires imposées par une certaine divinité ou une culture quelconque. De même, sur le plan épistémologique, nous assistons à une nouvelle approche du réel, avec l'avènement de la physique quantique impulsée par Max Planck (1858-1947) à travers sa théorie du rayonnement des corps chauffés, sans oublier la théorie de l'incertitude telle que

² Claude-Henry du Bord, *La philosophie tout simplement !*, Paris, Eyrolles, 2007, p. 421.

³ *Idem*.

développée par Werner Heisenberg (1901-1976), en 1923. A partir de là, le réel n'est plus pleinement accessible et l'on ne peut plus avoir une connaissance certaine de ce dernier.

Ce changement de vecteur épistémologique vient ainsi mettre fin au déterminisme théologico-métaphysique dans laquelle nous aurait plongé la science aristotélicienne. A ce titre, de l'incertitude du réel à la montée en puissance du relativisme épistémologique, naîtra une banalisation de la science, de telle sorte qu'avec certaines figures emblématiques de l'histoire de la philosophie ainsi que les tenants de l'épistémologie post-critique, la science va verser dans l'irrationnel. Ceux-ci s'attèleront à célébrer à développer une profession de foi irrationaliste, dans la mesure où la science et la sorcellerie par exemple seront mises au même piédestal. Cette célébration de l'irrationalisme tenace, s'articule autour de la formule feyerabendienne ci-après : « Adieu la raison ». En effet, pour le « *gros petit monstre (...) au regard complètement stupide* »⁴ : « *Toutes les méthodologies ont leurs limites et, la seule règle qui survit, c'est : tout est bon* ».⁵ Face à un tel postulat, Paul Feyerabend (1924-1994) l'explique lui-même dans *Une connaissance sans fondements*, que son projet épistémologique consiste à libérer définitivement la connaissance des carcans du fondationnalisme classique⁶. Contre ce méthodologisme dont souffre la science, Paul Feyerabend propose son « améthode ».

Son épistémologie, qui constitue une sorte d'anarchisme, a pour téléologie épistémologique le rejet de la méthode ultime, ou plus précisément la libération de la science des carcans méthodologiques ou du méthodologisme et de toutes contraintes normatives. C'est d'ailleurs ce qu'il traduit en ces termes :

*Mais la science n'est pas sacro-sainte. Les restrictions qu'elle impose (...) ne sont pas nécessaires pour avoir sur le monde des vues générales, cohérentes et adéquates. Il y a les mythes, les dogmes de la théologie, la métaphysique et de nombreux autres moyens de construire une conception du monde. Il est clair qu'un échange fructueux entre la science et de telles conceptions non scientifiques du monde aura encore besoin de l'anarchisme que de la science elle-même.*⁷

En d'autres termes, l'anarchisme épistémologique feyerabendien renvoie à une libération de la science de toute forme de fondationnalisme méthodologique, pour faire place

⁴ Paul Karl Feyerabend, *Tuer le temps. Autobiographie intellectuelle*, trad.fr. Baudoin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris Seuil, 1996, p. 121.

⁵ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, tr.fr. Baudoin Jurdant, Paris, Seuil 1975, p. 18.

⁶ Philippe Nguemeta, « Feyerabend : une épistémologie de la dissidence ? », in *Valeur, culture et science. Des considérations existentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, de Issoufou Soulé Mouchili Njimom (dir), Paris, Harmattan, 2020, p. 90.

⁷ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, pp. 196-197.

au pluralisme méthodologique. C'est d'ailleurs ce qui transparait dans certains titres de ses ouvrages : *Contre la méthode, Une connaissance sans fondement, Adieu la raison*, pour ne citer que ceux-ci, ouvrages à travers lesquels Paul Feyerabend verse dans l'irrationalisme. Par définition, l'irrationalisme est perçu comme tout ce dont la raison ne peut expliquer encore moins appréhender. Autrement dit, il s'agit d'un ensemble de savoirs dont les procédés ne cadrent point avec les canons de la raison, en tant qu'une exclusivité humaine. En un mot, l'irrationalisme, c'est l'ailleurs de la raison. Selon André Comte-Sponville (1952...), est irrationnelle :

*ce (sic) qui n'est pas accessible à la raison : ce qu'elle ne peut, en droit, ni connaître ni comprendre. Si la raison a toujours raison, comme le veut le rationalisme et comme je le crois, l'irrationnel n'est qu'une illusion ou un passage à la limite : on ne juge irrationnel (c'est-à-dire incompréhensible en droit) que ce qu'on arrive pas, en fait, à comprendre. Ainsi, l'irrationnel n'existe pas. Cela suffit à le distinguer du déraisonnable, qui n'existe que trop.*⁸

Pour André Lalande (1867-1963), l'irrationalisme désigne tout ce qui peut :

*Etre étranger ou même contraire à la raison, particulièrement au sens ; plus spécialement (...), ce qui, dans l'objet de notre connaissance, dépasse notre intellect, tout l'effort de celui-ci allant à découvrir l'identique, et le contenu de notre pensée supposant toujours une diversité donnée, sans laquelle il n'y a pas de réel. L'« irrationnel » est ainsi une limite permanente à l'explication et à l'intelligibilité.*⁹

On comprend par-là que l'irrationalisme renvoie à l'ailleurs de la raison, c'est-à-dire, tout ce qui échappe au pouvoir, au contrôle, à l'explication et aux canons relevant de la rationalité. Paul Feyerabend faisait déjà remarquer à cet effet que « *les apôtres du progrès et de la civilisation ont détruit ce qu'ils n'avaient pas construit, et ridiculiser ce qu'ils ne comprenaient pas* ». ¹⁰ Mais bien au-delà de ces clarifications conceptuelles, Karl Popper (1902-1994), propose une autre définition de l'irrationalisme. Écoutons-le :

Après une analyse, inévitablement incomplète, du rationalisme, j'en viens maintenant à l'irrationalisme. Ceux qui s'en font les défenseurs veulent bien reconnaître et à la méthode scientifique une utilité superficielle, mais ils insistent sur le fait que la nature humaine est, dans l'ensemble, irrationnelle. L'homme disent-ils est à la fois plus et moins qu'un animal doué de raison. Combien d'hommes sont vraiment capables de soutenir un raisonnement ? Si peu, selon les irrationalistes, qu'on ne peut aborder la

⁸ André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, Quadrige, 2001, p. 498.

⁹ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, Quadrige, 1926, p. 545.

¹⁰ Paul Karl Feyerabend, *Adieu la raison*, trad.fr. Baudoin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris, Seuil, 1989, p. 36.

*majorité d'entre eux sans faire appels à leurs passions et à leurs émotions. Mais l'homme est aussi plus qu'un animal doué de raison, parce que tout ce qui compte dans sa vie se situe au-delà de la raison, c'est-à-dire c'est presque toujours sur son émotivité, et non sa raison, qui détermine son attitude.*¹¹

Il insiste et dit avec beaucoup d'assurance ceci :

*Toujours selon l'irrationaliste, le grand savant lui-même doit plus à son intuition et à sa pénétration qu'à sa puissance de raisonnement ; aussi, le rationalisme est-il capable d'expliquer même ce qu'il y a d'apparemment rationnel dans l'activité du savant. Dès lors, si l'interprétation rationaliste échoue dans ce domaine privilégié qu'est la science, elle échoue à plus forte raison dans les autres domaines de l'activité humaine, y compris le plus élevé, la faculté créatrice. N'est-ce pas la petite minorité des créateurs, artistes ou penseurs, fondateurs de religion ou hommes d'Etat, qui compte vraiment ?... Or, poursuit notre irrationaliste, ce n'est pas la raison qui la détermine, mais quelque chose de beaucoup plus profond, venu des instincts et des impulsions de l'individu, comme la société à laquelle il appartient. Sa créativité est une faculté parfaitement irrationnelle, pour tout dire, une faculté mystique.*¹²

Nous comprenons donc à partir de là que l'irrationalisme dont il est question ici est une doctrine qui accorde la primauté aux instances suprasensibles qui échappent au contrôle, au pouvoir et à l'explication de la raison. Entrent dans l'irrationalisme : la magie, la sorcellerie, la religion, les mythes, les superstitions, les instincts, les émotions. En effet, l'irrationalisme s'oppose au rationalisme ou l'intellectualisme, qui pour Karl Popper désigne un

*comportement (sic) par lequel nous sommes ouverts à la critique et prêts à nous soumettre à l'expérience. Etre rationaliste, c'est admettre que l'erreur peut être de notre côté et la vérité de l'autre, c'est être disposé à un effort, et, s'il le faut, à un compromis, pour parvenir à la vérité dans des conditions susceptibles de rallier la majorité de l'opinion. Le rationalisme, c'est, en somme, l'attitude de l'homme de science, qui sait que la vérité objective ne peut être atteinte qu'au prix de la coopération et de la confrontation des idées.*¹³

Epistémologue anglais d'origine autrichienne, Karl Popper est l'auteur des ouvrages tels que *La logique de la découverte scientifique*, *La misère de l'historicisme*, *La quête inachevée*, *La société ouverte et ses ennemis*, *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, *Conjectures et réfutations*, pour ne citer que ceux-ci. Son épistémologie s'inscrit en faux contre les doctrines fondationalistes, qui se sont investies dans la conception d'une science reposant sur un critère ultime et absolu. C'est suite à ce méthodologisme issu du fondationnalisme

¹¹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome 2), *Hegel et Marx*, trad.fr. Jacqueline Bernard, Paris, Seuil, 1979, pp. 155-156.

¹² *Idem.*

¹³ *Ibid.*, pp. 153-154.

épistémologique du rationalisme classique de René Descartes (1596-1650), de l'empirisme de John Locke (1632-1704) et David Hume (1711-1776), du vérificationnisme de Ludwig Wittgenstein (1889-1951) et du positivisme logique du Cercle de Vienne, que Karl Popper mettra sur pied une épistémologie antifondationaliste. Pour lui, la science ne saurait reposer sur une « *base rocheuse* ». Elle est non seulement une entreprise ouverte à la critique, dynamique et évolutive, mais aussi essentiellement rationnelle. Tel est d'ailleurs le sens de son rationalisme critique. C'est la raison pour laquelle il soutient l'idée d'après laquelle la science évolue par conjectures et réfutations. Il écrit d'ailleurs à ce sujet : « *Nous ne savons pas, nous ne faisons que supposer. Si l'on me demande « comment le savez-vous ? », je répondrai : « je ne sais pas, je me borne à énoncer une supposition ».*¹⁴

En effet, contrairement aux épistémologies fondationalistes classiques évoquées plus haut, Karl Popper soutient l'idée selon laquelle le savoir de type scientifique est essentiellement dynamique et évolutif. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que non seulement il n'assigne aucune frontière à la connaissance scientifique, mais aussi et surtout, refuse de verser dans l'antiscience, l'irrationnel encore moins dans le relativisme épistémologique. L'auteur des *Conjectures et réfutations*, opte ainsi pour une approche rationalisante et objective de la science. En réalité, « *quand je parle de rationalisme, écrit-il, je me réfère à l'attitude qui consiste à résoudre le plus grand nombre possible de problèmes par un recours à la raison, c'est-à-dire à la pensée lucide et à l'expérience, plutôt qu'aux émotions et aux passions* ». ¹⁵ C'est dire donc qu'un critère épistémologique permet de distinguer la science : la méthode des « *essais et erreurs* ». L'avant-propos de la seconde édition de ses *Conjectures et réfutations* nous laisse voir la thèse de notre auteur :

*J'ai tenté, dans le premier avant-propos, de résumer l'idée fondamentale de ce livre en une seule phrase : nos erreurs peuvent être instructives. Et j'aimerais formuler maintenant une ou deux remarques complémentaires. Je soutiens notamment que l'ensemble de la connaissance ne progresse que par la rectification des erreurs. En effet, ce qu'on appelle aujourd'hui « le feed back négatif » n'est qu'une application de cette méthode plus générale qui consiste à tirer des enseignements de nos erreurs : la méthode par essais et erreurs.*¹⁶

Il renchérit en soulignant ce qui suit : « *Le critère de la scientificité d'une théorie*

¹⁴ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, trad.fr. Michelle-Irène Brudny et Marc B. de Launay, Paris, Payot, 1985, p. 230.

¹⁵ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, (tome II), *Hegel et Marx*, p. 153.

¹⁶ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 12.

réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester ». ¹⁷ Ces propos de Karl Popper démontrent à suffisance que le savoir et les théories scientifiques se construisent toujours avec une marge d'erreur. L'homme est un être faillible, susceptible d'erreurs et d'égarements. D'où la notion de « *vérisimilarité* » ¹⁸ chez le mathématicien anglais. Il n'existe donc pas de dogmes en science, encore moins de vérités figées et arrêtées. Car, dans la logique poppérienne, le savoir scientifique est essentiellement conjectural, c'est-à-dire hypothétique. Il rejoint ici Gaston Bachelard (1884-1962), qui a en effet développé une pensée communément appelée « philosophie du non ». Suivant cette nouvelle vision des choses, il n'existe pas de vérité figée ou des dogmes en science, car dans la logique bachelardienne : « *Deux hommes, s'ils veulent s'entendre vraiment ont dû d'abord se contredire. La vérité est fille de la discussion, non pas fille de la sympathie* ». ¹⁹

Cela dit, la conception scientifique bachelardienne établit que la connaissance scientifique s'opère à travers ce qu'il nomme la « rupture épistémologique », c'est-à-dire un principe à travers lequel l'esprit en quête du savoir objectif, rompt avec les connaissances antérieures. C'est la raison pour laquelle il estime que l'« on connaît contre une connaissance antérieure ». Ainsi, bien au-delà de tous ces préalables, Gaston Bachelard pose premièrement la nécessité d'un problème comme critère inhérent à la construction d'un savoir scientifique. La science ne repose donc point sur une « *base rocheuse* », elle s'articule autour d'une difficulté précise, car estime-t-il :

Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de questions, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. ²⁰

Ces propos démontrent à suffisance que pour Gaston Bachelard, non seulement la nécessité de poser le problème s'impose comme un impératif catégorique dans le processus de construction d'un savoir objectif, mais aussi, le savoir de type scientifique s'appréhende comme

¹⁷ *Ibid.*, p. 69.

¹⁸ Il s'agit en effet de l'un des concepts clés issu du rationalisme critique de Karl Raimund Popper. Il faut entendre par là l'idée d'après laquelle la connaissance scientifique se conçoit comme un palais inachevé. Autrement dit, la notion de vérisimilarité chez Popper laisse sous-tendre l'idée selon laquelle la connaissance scientifique est une construction et une rectification permanente. Sous cet aspect, l'on ne saurait atteindre définitivement la vérité, car celle-ci est conçue en termes d'approximations, c'est-à-dire les hypothèses en attente de réfutations.

¹⁹ Gaston Bachelard, *La philosophie du non*, cité par Pierre Sagaut, in *Introduction à la pensée scientifique moderne*, Université Pierre et Marie Curie – Paris 6, Cours de culture générale, Licence, Année 2008-2009, p. 171.

²⁰ Gaston Bachelard *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 5^{ème} édition, 1967, p. 17.

le fruit d'une construction humaine permanente. Sous ce rapport, contre le vérificationnisme et le positivisme logique du Cercle de Vienne, Karl Popper se propose d'assouplir les frontières entre la science et la non-science. Pour lui, vaudrait mieux ne pas opérer une frontière trop tranchée entre la science et la non-science. C'est d'ailleurs ce qui fait l'originalité de son rationalisme critique, pour qui la science est une entreprise ouverte. Seulement, cette initiative d'assouplissement des frontières entre science et non-science, ouvrira les portes à la célébration et à la profession d'un irrationalisme tenace, orchestré par les tenants de l'épistémologie post-critique à l'instar de Paul Feyerabend (1924-1994) et Thomas Samuel Kuhn (1922-1996). Une telle célébration de l'irrationalisme débouche sur la banalisation de la science, dans la mesure où la sorcellerie et la science seront mises au même niveau.

En réalité, l'épistémologie feyerabendienne consacre l'avènement d'un système de pensée basé sur la banalisation de la rationalité scientifique. Son « améthode » qui postule l'idée d'un pluralisme et d'un relativisme méthodologique débouche sur une célébration exacerbée de l'irrationalisme. D'après Paul Feyerabend, même l'éducation ne devrait pas être placée entre les mains des scientifiques et experts, qui à leur tour vont certainement détourner l'esprit des enfants en leur enseignant la doctrine scientifique d'une connaissance essentiellement sur les faits. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il écrit :

Nous devons empêcher les scientifiques de prendre en main l'éducation, c'est-à-dire d'enseigner comme « fait » et comme « seule méthode » ce qui, par hasard, se trouve être le mythe du jour (...). Une société basée sur un ensemble de règles restrictives bien définies, au point qu'être un homme devient synonyme d'obéir à ces règles, cette société accule le dissident dans un no man's land, sans aucune règle, et lui dérobe ainsi sa raison et son humanité. C'est le paradoxe de l'irrationalisme moderne.²¹

Ces propos de l'auteur d'*Adieu la raison* laissent transparaître l'idée d'une déconstruction et d'une rupture d'avec la rationalité scientifique pour faire place à la mythologie et aux spéculations théologico-métaphysiques. Autrement dit, les ouvrages *Contre la méthode*, *Une connaissance sans fondement*, *Adieu la raison*, traduisent l'idée d'une banalisation de la méthode et de la rationalité scientifique. Car pour Paul Feyerabend : « *Le pire, néanmoins, le scandale perpétuel de la philosophie est la querelle des écoles (...). Et il semble possible de propager les pires absurdités en les présentant comme étant des dogmes fondamentaux d'une quelconque école nouvelle* ». ²² Le falsificationnisme naïf, tient ainsi pour acquis les lois de la nature sont manifeste et non pas cachées sous des perturbations d'une

²¹ Paul Karl Feyerabend, *Adieu la raison*, p. 18.

²² Paul Karl Feyerabend, *Une connaissance sans fondements*, introduction, traduction, notes, bibliographie et indexé par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoia, 1999, p. 55.

ampleur considérable, l'empirisme, que l'expérience des sens est un miroir du monde plus fidèle que la pensée pure ; le rationalisme, enfin, que les artifices de la raison donnent les meilleurs résultats que le libre jeu des émotions²³.

Le mythe, les émotions, les superstitions, la sorcellerie, la religion et toutes ces autres instances supra-empiriques constitueraient-elles donc le fondement feyerabendien de la science ? Certainement. Car son améthode et son anarchisme épistémologique débouchent à coup sûr sur une mise à marge du méthodologisme dont font preuve les scientifiques et autres experts, pour faire place à un irrationalisme. Cette profession de foi et célébration de l'irrationalisme chez Paul Feyerabend est beaucoup plus explicite, à travers les propos ci-après :

Ainsi, l'anarchisme n'est-il pas seulement une possibilité, mais une nécessité à la fois pour le progrès interne de la science et pour le développement de la culture en général. Et la raison, pour finir, rejoint tous ces monstres abstraits- l'Obligation, le Devoir, la Moralité, la Vérité-, et leurs prédécesseurs les plus concrets- les Dieux- qui ont jadis servi à intimider les hommes et à restreindre un développement heureux et libre ; elle dépérit...²⁴

C'est donc suite à cette célébration et profession de foi de l'irrationalisme tant en philosophie que dans l'entreprise scientifique, que nous avons, dans le cadre de cette recherche, choisi d'analyser la question de l'irrationalisme, par le biais de la pensée de l'un des philosophes les plus influents du XXème siècle, à savoir, l'épistémologue anglais d'origine autrichienne, Karl Popper, dans le tome 2 de son ouvrage intitulé *La société ouverte et ses ennemis*. C'est la raison pour laquelle notre thème d'investigation s'intitule comme suit : *Karl Raimund Popper et la critique de l'irrationalisme en science : une analyse philosophique de La société ouverte et ses ennemis (tome II)*. La difficulté fondamentale autour de laquelle s'articule cette thématique est celle du statut épistémologique de l'irrationnel dans l'épistémologie poppérienne.

En d'autres termes, notre ambition analytique, dans le cadre de ce travail, consiste à montrer ce sur quoi est fondé le savoir de type scientifique. Autrement dit, quels sont les critères qui gouvernent la recherche scientifique dans la pensée de l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* ? Pour notre auteur, l'irrationalisme est épistémologiquement problématique. Son avènement dans la cité scientifique conduit à la dissolution de la science

²³ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, pp. 332-333.

²⁴ *Ibid.*, pp. 196-197.

elle-même, à l'anarchisme et par conséquent au chaos. Il ne manque pas de souligner ce qui suit :

Examinons d'abord les conséquences de l'irrationalisme. Pour ses défenseurs, émotions et passions sont à la base du comportement humain, et, quand le rationaliste objecte que, à supposer la chose vraie, il faut laisser toute la place possible à la raison, on lui reproche toute son absence de réalisme et sa connaissance des faiblesses de la nature humaine. A mon avis, la place excessive accordée aux passions et aux émotions et à l'abdication devant l'irrationnel peuvent conduire au crime, en faisant de la violence l'ultime arbitre de toute discussion. Cette abdication devant la violence est encore renforcée par un autre très inhérent à l'irrationalisme, l'affirmation de l'inégalité des hommes.²⁵

Face à cet état des choses, l'irrationalisme, aux yeux de Popper, est une source génératrice de conflits et de diverses exactions. Une telle conception des choses engendre le chaos, tant sur le plan socio-politique que sur le plan épistémologique. A cet effet, examiner, analyser, comprendre et interroger la pertinence de la critique poppérienne de l'irrationalisme, tel est notre dessein fondamental dans le cadre de cette recherche. La méthode étant l'une des conditions sans laquelle une recherche ne peut être possible, effective, féconde et plausible, nous avons choisi d'opter pour celle critique. Un tel procédé méthodologique nous donnera l'opportunité de mieux cerner les réels fondements philosophiques de la critique de l'irrationalisme chez l'auteur de la *Misère de l'historicisme*, enfin d'en dégager les problèmes de pertinence et les intérêts qui y en découlent. C'est ainsi que l'effectivité d'une telle ambition analytique consiste à répondre aux interrogations suivantes :

- Premièrement, quel est le contexte d'émergence de la pensée de Karl Popper ? Autrement dit, pourquoi s'oppose-t-il à ses devanciers et à ses disciples en critiquant l'irrationalisme en science ?

- Deuxièmement, que propose-t-il finalement pour sortir de ce qu'il appelle des « tissus d'absurdités »²⁶ ?

- Troisièmement, de quelle pertinence peut être la critique poppérienne de l'irrationalisme à l'époque contemporaine ? A-t-il suffi pour l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* de s'opposer à la « maladie philosophique de notre temps » pour limiter son émergence ? En s'ouvrant à la métaphysique, Popper n'a-t-il pas paradoxalement fait le lit de l'irrationalisme et du post-modernisme qui secoue l'univers scientifique ?

²⁵ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 159.

²⁶ *Ibid.*, p. 156.

Notre étude analyse la critique poppérienne de l'irrationalisme et ses implications dans la science contemporaine. A cet effet, ayant opté pour la méthode critique, trois parties constituent l'ossature de notre réflexion. Dans la phase inaugurale intitulée « *la problématique de l'irrationalisme en science : état de la question* », nous nous proposons d'une part, de retracer le parcours historique de la question de l'irrationalisme avant Karl Popper (Chapitre 1), de faire ressortir les fondements philosophiques de l'irrationalisme selon l'auteur de *Conjectures et réfutations*, (Chapitre 2) ; d'autre part, d'insister sur la définition poppérienne de l'irrationalisme, en mettant en relief le caractère irrationnel de la psychanalyse freudienne et de la psychologie individuelle d'Alfred Adler (Chapitre 3).

Dans la seconde partie intitulée « *L'épistémologie poppérienne face à la question de l'irrationalisme* », notre ambition analytique est de mettre en évidence le rationalisme critique de Karl Popper et la guerre contre l'irrationalisme (Chapitre 4). Autrement dit, il s'agit pour nous de montrer, à travers le « *rationalisme critique* », que l'irrationalisme est épistémologiquement problématique. En un mot, nous nous proposons, dans une première approche, de présenter la critique poppérienne de l'irrationalisme tenace. Par la suite, nous éluciderons la solution poppérienne, laquelle s'articule autour de son rationalisme critique et de la notion de vérisimilitude (Chapitre 5). Enfin, insisterons sur la révolte poppérienne contre la philosophie prophétique et la doctrine historiciste développée par Platon, Marx et Hegel (Chapitre 6).

La troisième partie enfin, la confrontation de la thèse de Popper, s'intitule « *Analyse critique et perspectives de la critique poppérienne de l'irrationalisme en science* ». Dans ce dernier moment de notre étude, nous faisons une analyse critique du rationalisme critique de la pensée de Karl Raimund Popper qui veut rompre avec l'irrationalisme en science (Chapitre 7) ; ensuite nous nous proposons de dégager les intérêts du rationalisme critique de Popper aujourd'hui (Chapitre 8) ; enfin, notre étude s'achèvera par l'actualisation de la pensée de Karl Popper et l'examen du problème de l'irrationalisme en Afrique (chapitre 9).

PREMIÈRE PARTIE : LA PROBLÉMATIQUE DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE : ÉTAT DE LA QUESTION

« ...les « spectres de l'obscurité » (spectres in the dark), à savoir la cause, la substance, l'accident ou les qualités occultes qu'on agite dans la philosophie ancienne, existent aussi dans la philosophie moderne, bien que celle-ci prétend s'en être libérée. Il s'agit, d'après le philosophe écossais (David Hume), d'une prétention illusoire, car la philosophie moderne réactualise les fictions de la philosophie ancienne, compte tenu du fait qu'elle continue d'exister sous l'autorité de l'imagination irrégulière ».

Lucien Ayissi, *Le positivisme de David Hume*, Paris, Harmattan, 2017, p. 12.

Appréhendé comme cet ensemble d'instances, de comportements et de phénomènes qui échappent au pouvoir, à l'explication et au contrôle de la raison, l'irrationalisme fut inauguré dès l'Antiquité grecque, plus précisément par les philosophes présocratiques et socratiques. Ensuite, cette doctrine fut perpétrée pendant les périodes médiévale et moderne, avant de faire le lit dans la pensée des tenants de l'épistémologie post-critique tels que Paul Feyerabend (1924-1994) et Thomas Samuel Kuhn (1922-1996). Ainsi, cette partie inaugurale de notre recherche se propose dans une première approche, de retracer l'historique de la problématique de l'irrationalisme partant des positions des philosophes présocratiques. Un tel procédé méthodologique nous donnera ensuite la possibilité de cerner les fondements philosophiques de l'irrationalisme chez Karl Popper. Ces fondements de l'irrationalisme, chez l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*, s'articuleront principalement autour de la pensée des auteurs tels que Karl Marx (1818-1883), Sigmund Freud (1856-1939) et Alfred Adler. Ainsi, la présente partie se propose donc de situer le contexte intellectuel d'élaboration de la pensée de Karl Popper, certainement marqué par une célébration et une profession de foi d'un irrationalisme tenace, partant des présocratiques, jusqu'à la période contemporaine.

CHAPITRE I

LES APPROCHES PRE-POPPERIENNES DE L'IRRATIONALISME : DES PRÉSOCRATIQUES A LA MODERNITÉ

Dès l'entame de l'Appendice A de ses *Pseudosciences et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, Alan Sokal (1955-...), physicien et épistémologue américain, affirme ce qui suit :

Peu de gens, je présume, en prendraient ombrage si je qualifiais la secte de la Porte du Paradis de « culte pseudoscientifique » ou les dieux de l'Olympe de « mythe ». Ces désignations seraient considérées tout simplement comme des descriptions exactes du statut épistémique de ces croyances.²⁷

En effet, l'une des missions régaliennes de la science, c'est d'offrir un meilleur accès à l'intelligibilité du réel. Autrement dit, la science a pour mission de comprendre, d'expliquer et de saisir le monde dans lequel nous vivons, par des procédés rationnels. Issoufou Soulé Mouchili Njimom²⁸, ne manque d'ailleurs pas de souligner que pour avoir un meilleur accès sur la signification du monde et du sens à donner à l'existence, il faut se fier au discours des sciences physiques. C'est la raison pour laquelle la science est conçue comme un ensemble de connaissances chargées de donner une explication rationnelle aux phénomènes afin de permettre à l'homme de bien connaître la nature. D'après Alice Salomé Ngah Ateba :

Tout discours métaphysique sur l'homme est vu comme une illusion de vérité. Les thèses métaphysiques d'un esprit humain ontologiquement inconnaissable sont aujourd'hui épistémologiquement frappées de stérilité apparente. Car, elles viennent des thèses de l'anthropologie philosophique

²⁷ Alan Sokal, *Pseudosciences et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?* Paris, Odile Jacob, Septembre 2005, p. 155.

²⁸ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *De la signification du monde et du devenir de l'existence*, Paris, Harmattan, 2017. Dans cet ouvrage, le philosophe camerounais soutient l'idée d'après laquelle seule la science est à même de nous donner une explication fiable sur ce qu'est le monde. En effet, pour lui, « On ne peut donc pas s'enfermer dans une pensée discursive et théorique pour affirmer ce qu'est le réel. Lorsqu'on a cessé de croire, par exemple, que le corps n'est qu'une machine et qu'il y a un esprit immatériel qui serait le principe moteur de l'action humaine, on revient à la nature biologique de l'homme pour comprendre que le biologique en tant que matière est faillible. Et pour cette raison, on ne peut avoir qu'une acception statistique ou probabiliste du réel » (p. 15). Une telle vision des choses vient rompre avec l'idéalisme métaphysique et l'obscurantisme théologique, qui tente d'expliquer l'origine de l'univers à partir d'un principe immatériel. Ainsi, l'idéalisme théologico-métaphysique s'enferme dans une explication théorique du sens de l'univers et de l'existence. Or, il faut pourtant démontrer expérimentalement et non spéculer.

*classique de Platon qui s'avèrent erronées au plan positif de l'anthropologie scientifique.*²⁹

Ainsi, des possibilités d'une explication de l'origine du cosmos, sont tout d'abord perceptibles dans la pensée philosophique des présocratiques. Cependant, il n'en demeure pas moins que ce souci de donner une explication sur le principe fondamental qui sous-tend toute chose, soit empreint de quelques conceptions irrationalistes.

I- LA PHILOSOPHIE PRESOCRATIQUE : UNE PREFIGURATION DE LA QUESTION DE L'IRRATIONALISME

Par présocratique, il faut entendre cette période de l'histoire de la philosophie se situant avant Socrate, considéré comme le père de la pensée philosophique occidentale. Ce terme désigne les penseurs avant Socrate. Il s'agit précisément des « *philosophes, ou supposés tels, antérieurs à Socrate : Thalès, Anaximandre, Héraclite, Parménide, Anaxagore, Empédocle, Leucippe...* ». ³⁰ Ce qui revient donc à dire que bien avant le maître de Platon, il existait déjà des penseurs. La philosophie présocratique désigne donc un système de pensée propre aux philosophes ayant précédé Socrate. Emile Bréhier précise le début de la pensée philosophique dans l'Antiquité grecque, plus précisément avec les ioniens. Il écrit à cet effet que :

*Dans la première période, la période hellénique qui s'achève avec la mort d'Alexandre (323), la philosophie s'est développée en pays grec et successivement dans divers centres : cette succession correspond aux vicissitudes politiques. Elle naît au VI^{ème} siècle en pays ionien, dans les villes maritimes alors très riches et commerçantes. A partir de 546, l'Ionie est soumise par les perses et la grande ville de Milet est ruinée par les perses en 494. Le centre de la ville intellectuel se déplace ; c'est dans l'Italie et la Sicile que nous voyons se transporter la philosophie. Enfin, après les guerres médiques, au temps de Périclès (mort en 429), Athènes devient la capitale intellectuelle de la Grèce comme celle du nouvel empire maritime, qui avait duré jusqu'à la guerre du Péloponnèse.*³¹

Cela étant, nous disons que la question de l'irrationalisme qui fait l'objet de notre recherche, est perceptible dans la Grèce Antique. Raison pour laquelle la présente articulation de notre

²⁹ Alice Salomé Ngah Ateba, « *La Philosophie Neuroscientifique De L'homme– Esprit – Cerveau* », Antoine Manga Bihina et Issoufou Soulé Mouchili Njimom (dir), *La Re-Centration De L'homme. Réflexions philosophiques sur la question du devenir de l'humain à l'ère des technosciences et des postulats de la laïcité*, Paris, Harmattan, 2019, p. 93.

³⁰ André-Comte Sponville, *Dictionnaire philosophique*, p. 732.

³¹ Emile Bréhier, *Histoire de la philosophie. De l'Antiquité au Moyen Age*, tome premier, Paris, Félix Alcan, 1928, p. 36.

réflexion se veut une analyse de la question de l'irrationalisme dans la Grèce Antique en général, et dans la pensée des présocratiques en particulier.

I-1- Les sources de l'irrationalisme chez les présocratiques : le polythéisme de la Grèce antique

Notons d'emblée que la Grèce Antique fut polythéiste. En effet, elle croyait en l'existence de plusieurs dieux mythologiques, chacun possédant un attribut divin bien déterminé. Les Grecs vouaient leurs cultes aux dieux mythologiques, dans l'optique d'obtenir certaines faveurs et prétendues bénédictions ou dons. C'est ainsi que nous pouvons citer Zeus, le dieu suprême de tous les autres dieux ; Dionysos, le dieu du vin ; Aphrodite, la déesse de la beauté ; Apollon, le dieu de la création artistique ; Hadès, le dieu de l'enfer ; Eros, le dieu de l'amour, pour ne citer que ceux-ci. Ces dieux mythiques étaient vénérés, adorés, et fondaient prioritairement la connaissance. D'ailleurs, dans l'*Apologie de Socrate*, Platon à travers Socrate affirmait :

Mais peut-être paraît-il étrange que j'aie par les rues, donnant des conseils en particulier et me mêlant des affaires des autres, et qu'en public je n'ose pas paraître dans vos assemblées et donner des conseils à la république. Cela tient à ce que vous m'avez souvent et partout entendu dire, qu'un signe divin et démoniaque se manifeste à moi, ce dont Méléto a fait par dérision un de ses chefs d'accusation. Cela a commencé dès mon enfance ; c'est une sorte de voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que je me propose de faire, mais ne m'y pousse jamais. C'est elle qui s'oppose à ce que je m'occupe de politique, et je crois qu'il est fort heureux pour moi qu'elle m'en détourne.³²

La connaissance relèverait-elle donc de la divinité ? Certainement. Car, à travers ces propos, nous comprenons que Socrate possède en lui un « démon » qui lui dicte ce qu'il a à faire. Il s'agit en réalité d'une sorte de démon intérieur qui commande l'action humaine. Sous ce rapport, l'homme que représente Socrate dans ce passage, croit aux dons divins, aux instincts, superstitions et autres réalités ascientifiques, a-rationnelles, extra-scientifiques et extra-philosophiques. Car, pour Socrate : « *Je reconnus donc bien vite que les poètes aussi ne sont point guidés dans leurs créations par la science, mais par une sorte d'instinct et par une inspiration divine* ». ³³ Le fétichisme théologico-métaphysique qui s'exprime de plein-fouet ici démontre que la connaissance n'est rien d'autre que le fruit de la divinité. La maladie ici est

³² Platon, *Apologie de Socrate*, Traduction, notices et notes d'Émile Chambrey, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p. 60.

³³ *Ibid.*, p. 40.

considérée comme étant « *l'expression de la colère divine* ». ³⁴ Même la médecine, dans la Grèce Antique était pratiquée dans les temples. Thomas Minkoulou nous en donne des précisions en ces termes :

*Les malades y étaient conduits pour suivre leur traitement. Le traitement principal était l'incubation qui est une forme de psychothérapie. En effet lorsque le malade arrivait au temple, il se devait d'abord d'offrir un sacrifice au Dieu. Ensuite, il prenait un bain purificateur. Après quoi on installait sa couche sous l' « abaton » ou portique à colonne, ouverts à l'air frais.*³⁵

Cette profession de foi irrationaliste est aussi perceptible chez Hésiode, qui vécut au VIIIème siècle avant Jésus-Christ, dans son œuvre *La Théogonie* ou la généalogie des dieux. Celui-ci se considère comme un poète inspiré ayant été choisi par des Muses. En fait, c'est un poète inspiré par les dieux, celui à qui les dieux ont fait connaître l'ordre des travaux et la qualité des jours. Il en est de même pour Homère. Ce poète connaît une réputation hors échelle dans la Grèce antique. Il est inspiré par les dieux, et sa prophétie est en quelque sorte le catéchisme civilisationnel de la Grèce. Malgré les grandes idées mêlées à la poésie d'Homère et d'Hésiode, la pensée des Grecs ne s'est pas beaucoup élevée au-dessus de la mythologie : rien de plus vague que les premières croyances des Grecs, relatives à l'ordre du monde et à la vie future.

L'enjeu ici n'est point la recherche de la vérité par le débat critique et la remise en cause, mais plutôt l'abandon total aux forces obscures. Homère nous peint certes un royaume des ombres qui est le séjour des âmes après la mort, mais il nous en fait un tableau sombre, lugubre et vague. « *Le monde grec a d'abord eu pour théologiens les poètes. Eux seuls ont développé dans leur théogonies et cosmogonies des idées religieuses et morales qui ont été érigées en croyances populaires* ». ³⁶ Cette mythologie grecque sera perpétrée au sein de la philosophie présocratique, qui, nous le verrons, constitue l'une des sources de la célébration de l'irrationalisme.

³⁴ Thomas Minkoulou, *Sciences et laïcité : exemple des sciences de la vie*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Antoine Manga Bihina, Maître de Conférences, Université de Yaoundé I, 2007-2008, p. 14. Ici, Thomas Minkoulou indique que la maladie a une source divine en tant qu'elle est la manifestation de la colère et de la malédiction des dieux. Cette approche est également perceptible dans la tradition chrétienne hébraïque.

³⁵ *Ibid.*, pp. 15-16.

³⁶ Paul-Bienvenu Onana, *L'herméneutique platonicienne de la mort : une lecture philosophique du Phédon*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ayissi Lucien, Maître de Conférences, Université de Yaoundé I, 2007-2008, p. 7.

I-2- Les fondements de l'irrationalisme dans la pensée présocratique

De l'analyse précédente, il s'est agi pour nous de dégager les sources irrationnelles qui découlent de la philosophie présocratique. En effet, celle-ci s'inscrit dans une logique de questionnement du principe fondamental qui sous-tend toute chose. Autrement dit, il s'agit d'une philosophie dont le questionnement est essentiellement orienté sur la recherche de l'élément ou principe qui serait au fondement ou à l'origine de tout ce qui existe³⁷. C'est sans doute pourquoi elle (la philosophie présocratique) est en quelque sorte une cosmologie, non au sens scientifique du terme, mais plutôt une cosmologie philosophique, car elle était basée sur le questionnement. A partir de là, les présocratiques étaient en contact direct avec le cosmos. Leur philosophie était essentiellement cosmocentrique, c'est-à-dire centrée sur le cosmos/l'univers. Claude-Henry du Bord l'exprime fort bien en soulignant que :

*Les présocratiques travaillent en écoutant la Nature et, en suivant ses lois, admirent et étudient le Ciel, l'art, la beauté, le secret des nombres, de l'alphabet, de la grammaire...En ce sens, il est possible de dire que Thalès et Pythagore sont « mathématiciens Héraclite « grammairien », Anaximandre « géographe ».*³⁸

Cette « philosophie de la nature » regorge des préfigurations irrationnelles. Mais en tout état de cause, ces fondements mythologiques de la philosophie présocratique sont, aux yeux de Popper, à l'origine de la tradition critique en science³⁹. Ce qui nous intéresse précisément, c'est le côté irrationnel de la pensée présocratique. Pour cela, nous disons que, cette entreprise de démystification du principe fondamentale qui sous-tend toute chose, consacre également les prémises d'une célébration d'un irrationalisme tenace. En effet, cette explication de l'origine du cosmos est basée sur des instances mythiques, théologiques, métaphysiques et instinctives. Loin d'avoir recours à un raisonnement objectif et scientifique à la méthode analytique, les présocratiques usent quelque peu des explications mythiques, théologiques et métaphysiques.

³⁷ En effet, la philosophie présocratique avait pour vocation principielle la détermination et l'explication du principe, qui serait à l'origine ou le fondement de toute chose. C'est ainsi que dans le souci de pallier à cette grande problématique à laquelle s'inscrivait leur philosophie cosmocentrique, on relève les réponses ci-après : pour les ioniens tels que Thalès, l'eau est au fondement de toute chose ; Anaximandre de Milet, c'est l'Infini ou l'Illimité ; Anaximène, c'est l'air ; Héraclite, c'est le Feu ; Anaxagore, c'est le *Noûs* ou l'Intelligence ; Pythagore pose les Nombres ; Xénophane, l'Un ou Dieu ; Parménide, l'Etre ; Empédocle, les quatre éléments : le Feu (Zeus), la Terre (Héra), l'Air (Aidès) et l'Eau (Nestis) ; Leucippe et Démocrite, les atomes.

³⁸ Claude-Henry du Bord, *La philosophie tout simplement* ! p. 4.

³⁹ Même si cette pensée est taxée de mythique, d'ascientifique et de présocratique, Karl Raimund Popper admet tout même que ce postulat théologico-mythologique d'explication de l'origine de tout ce qui existe, a instauré le règne de la discussion critique en science. Pour lui, l'innovation introduite par les premiers philosophes grecs consiste pour l'essentiel en ce qu'ils ont commencé à discuter à propos de ces phénomènes. Au lieu d'accepter la tradition religieuse de manière non critique et de la considérer comme quelque chose d'immuable (un peu comme les enfants qui s'exclament contre le conteur dès qu'il change un seul mot de leur histoire favorite) ; au lieu de se borner à transmettre une tradition, ils l'ont mise en question et parfois même ont créé de nouveaux mythes qu'ils substituèrent aux anciens », *Conjectures et réfutations*, pp. 191-192.

Une telle approche consacre déjà les bases d'un irrationalisme tenace, dont les philosophes tels que Platon et les médiévaux hériteront, on le verra dans les analyses ultérieures.

En s'en tenant aux thèses des premiers penseurs portant sur la question de l'origine ou le fondement du cosmos, l'on se rend compte qu'elles sont issues des approches non vérifiables et non démontrables scientifiquement. En fait, il s'agissait des raisonnements non objectifs, ascientifiques et préscientifiques. Sous quelle base le Feu ou l'Aire pourrait constituer le fondement ultime de toute chose ? Il s'agit en effet des affirmations gratuites, non démontrables scientifiquement et peu objectives. Car, si pour Xénophane de Colophon, le fondement de toute chose c'est l'Un ou Dieu, alors ce monisme théologique est à la foi dogmatique et superstitieux, si tant est qu'il ne repose sur aucun critère de démontrabilité scientifique. Bien que la tradition soit d'une importance capitale en science, il n'en demeure pas moins que la tradition théologique de certains présocratiques à l'instar de Xénophane,

*use (sic) des mythes pour expliquer certains phénomènes naturels. Tout se fonde sur une attitude exclusivement dogmatique, attitude non critique. Tout ce qu'on raconte n'a pas besoin d'explication, car on croit dans les mythes et le dogmatisme. La discussion et l'appréciation critique n'existent pas. Cette tradition dogmatique est l'œuvre des créateurs des mythes. Il s'agit d'une approche primitive pour expliquer les phénomènes naturels.*⁴⁰

Face à un tel postulat, nous notons tout de même la volonté des premiers penseurs de se débarrasser du dictat de la divinité et des forces occultes. Mais ces fondements théologico-mythiques de la vérité issue de la philosophie présocratique sont d'autant plus perceptibles, lorsqu'on se réfère aux investigations de Karl Popper, plus précisément au chapitre 4 de *Conjectures et réfutations*. En effet :

*Les premiers penseurs grecs se sont effectivement efforcés de comprendre les phénomènes naturels ; mais c'est également ce qu'ils avaient fait avant eux les créateurs des mythes. Comment définir cette forme primitive d'explication, supplantée par les modèles explicatifs des premiers philosophes grecs, les fondateurs de notre tradition scientifique ? Pour donner une définition grossière, disons qu'à l'époque préscientifique, les créateurs de mythes s'exclamaient, face à un orage menaçant « voilà Zeus en colère » ; et lorsque la mer était mauvaise : « Poséidon se fâche ». C'est ce type d'explication qui répondait aux attentes avant que la tradition rationaliste n'ait introduit de nouveaux critères d'analyse.*⁴¹

⁴⁰Jean Barhacikubagirwa Murhega, *Le concept de l'indéterminisme chez Karl Popper. De l'épistémologie à la cosmologie*, Thèse de Doctorat en Philosophie, sous la direction de Monsieur Vincent Julien, Professeur des Universités, Université de Nantes, Novembre 2014, p. 44.

⁴¹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, pp. 191-192.

De ce qui précède, il en ressort que dans la philosophie présocratique, l'on notait déjà l'apparition de quelques conceptions irrationalistes, notamment la mythologie retrouvée dans les textes d'Homère et Hésiode.

II- LE PLATONISME ET LA PHILOSOPHIE MEDIEVALE : LA CELEBRATION ET LA PROFESSION DE FOI DE L'IRRATIONALISME

Les investigations précédentes nous ont permis de comprendre que la question de l'irrationalisme était présente dans la pensée présocratique. A présent, il nous revient de montrer que cette célébration de l'irrationalisme s'est poursuivie pendant la période socratique, plus précisément dans le platonisme, ainsi que le Moyen Age. En effet, Platon, disciple de Socrate et auteur de *La République*, est l'un des philosophes ayant le plus marqué l'histoire de la philosophie. Le moins que l'on puisse dire, c'est que sa pensée philosophique fait de lui l'un des tenants de l'irrationalisme. De même, le Moyen Age est conçu comme une période de la philosophie caractérisée par la mise à marge de la rationalité philosophique au profit de la foi. L'idéal de la judéo-chréienté voudrait que la foi puisse être considérée comme la voie par excellence d'explication et de compréhension de toutes choses. C'est la raison pour laquelle cette seconde section de notre investigation, a pour dessein épistémologique de montrer dans quelle mesure la question de l'irrationalisme s'est illustrée dans le platonisme et dans la philosophie médiévale.

II-1- Le platonisme : une préfiguration d'un irrationalisme tenace

Dans ses investigations philosophiques portant sur le caractère infécond de la métaphysique et de la théologie dans le processus d'explication du réel et de la nature humaine, Alice Salomé Ngah Ateba note ce qui suit :

La plupart des philosophes et des religieux formés en dehors des méthodes expérimentales des scientifiques, évoluent dans la sphère des croyances métaphysiques. Comme Platon, Descartes a réfléchi sur le composé humain sans des informations scientifiques relatives notamment à la connaissance de l'âme et du corps ; du cerveau et de l'esprit de l'homme. Chacun, en son temps, les a isolé, opposé et séparé. Selon l'anthropologie de Platon, le corps et l'âme sont deux choses distinctes. De plus le corps fait obstacle à l'âme qui veut se connaître.⁴²

En effet, Platon (427-347 avant Jésus-Christ) est un philosophe grec. Issu d'une famille noble athénienne, il est le disciple de Socrate. Auteur d'une grande production livresque dont la

⁴² Alice Salomé Ngah Ateba, « *La Philosophie Neuroscientifique De L'homme– Esprit – Cerveau* », p. 93.

majorité s'inscrit dans le cadre des dialogues, Platon a fondé une philosophie qui accorde la primauté aux essences intelligibles. En effet, il mettra sur pied une « *philosophie du mythe* ». ⁴³ Le mythe, dans la recherche platonicienne du monde des Idées est un récit fictif, narratif, une histoire avec un personnage qui se donne comme un autre moyen de comprendre quand le raisonnement pur ne suffit plus⁴⁴. A partir de là, la philosophie platonicienne constitue en quelque sorte une métaphysique qui ne voudrait pas dire son nom. Dans le livre VII de *La république*, le disciple de Socrate présente le monde sensible, comme celui du « *monde de la multiplicité où se succèdent générations et corruptions* ». C'est une « *source d'illusions, d'ombres* », *sa réalité est constituée d'emprunts, de copies imparfaites* ». ⁴⁵ Autrement dit, le monde sensible, c'est celui dans lequel nous vivons, c'est-à-dire celui des apparences et de l'ignorance. En décrivant l'identité des prisonniers se situant dans la caverne, Platon écrit :

Ils sont semblables à nous, dis-je. Pour commencer, crois-tu en effet que de tels hommes auraient pu voir quoi que ce soit d'autre, d'eux-mêmes et les uns des autres, si ce ne sont des ombres qui se projettent, sous l'effet du feu, sur la paroi de la grotte en face d'eux ? ». ⁴⁶ Il ajoute : « *Mais alors, dis-je, de tels hommes considéreraient que le vrai n'est absolument rien d'autre que les ombres des objets fabriqués.* » ⁴⁷

C'est dire que le monde sensible est celui qui est constitué des ombres imparfaites ou des copies imprécises des êtres véritables qui se trouvent dans le monde des Idées. Quant au monde intelligible, c'est le principe même de l'existence du monde sensible. Autrement dit, c'est le monde des Idées, c'est-à-dire, le monde par excellence de la connaissance du Beau, du Juste et du Vrai. Plus fondamentalement, c'est le monde des Idées éternelles, immuables. Il s'agit du monde des Idées éternelles, simples, absolues et des archétypes, composé d'idées mathématiques. L'ensemble de ces idées constitue un ordre harmonieux, un univers hiérarchique régulé par un principe unificateur, une Idée suprême : l'Idée du Bien⁴⁸. D'ailleurs, pour Platon, l'Idée se conçoit comme une

Essence ou une forme intelligible, éternelle, immuable, dont participent les choses sensibles, et que l'âme aurait contemplée avant d'être incarnée. Le « monde des Idées » s'oppose au monde « d'en bas » ou matériel, et constitue la référence à laquelle doit s'attacher le philosophe. L'idée suprême est celle du Bien. ⁴⁹

⁴³ Claude-Henry du Bord, *La philosophie tout simplement !*, p. 43.

⁴⁴ *Idem.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁶ Platon, *La République*, traduction et présentation de Georges Leroux, Paris, Flammarion, 2002, p. 359.

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ Gérard Durozoï et André, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Nathan, 1997, p. 194.

Ceci nous amène donc à comprendre que le monde intelligible ou des Idées, c'est celui des essences éternelles. En fait, pour Platon, le monde Intelligible est à la fois la source de l'existence et le monde par excellence de la connaissance.

De l'analyse précédente, nous constatons que la philosophie platonicienne est perçue comme une philosophie de l'Idée. Pour lui, l'Être, c'est l'Idée. Il s'agit ici non pas d'une approche matérielle de l'Être mais plutôt d'une approche immatérielle de celui-ci. Pour le disciple de Socrate, l'Être ne se réfère pas aux propositions physiques, mais plutôt à la dimension Intelligible. Un tel postulat aboutira à la formulation d'une philosophie qui chosifie le corps au profit de l'âme, point de vue qui d'ailleurs sera perceptible dans le cartésianisme, que nous analyserons plus loin. Platon arrive à concevoir le corps comme une prison pour l'âme. Pour lui :

L'âme ne raisonne jamais mieux que quand rien de la trouble, ni l'ouïe ni la vue, ni la douleur, ni quelque plaisir, mais qu'au contraire elle s'isole le plus complètement en elle-même, en envoyant promener le corps et qu'elle rompt, autant qu'elle peut, tout commerce et tout contact avec lui pour essayer de saisir le réel.⁵⁰

A cet effet, le corps empêche l'âme de se mouvoir et de s'élever vers la contemplation des essences intelligibles. C'est la raison pour laquelle la mort pour l'auteur d'*Apologie de Socrate*, s'avère être bénéfique, car elle permet la libération de l'âme. Plus fondamentalement, quand :

donc (sic) l'âme atteint-elle la vérité ? (...) Précisément quand aucun trouble ne lui survient de nulle part, ni de l'ouïe, ni de la vue, ni d'une peine, ni non plus d'un plaisir, mais qu'au contraire elle s'est la plus possible isolée en elle-même quand en envoyant promener le corps et en brisant autant qu'elle peut tout commerce, tout contact avec lui, elle aspire au réel.⁵¹

A partir de là, loin d'être une fatalité, la mort est une source de libération de l'âme. Pour Platon, il n'existe aucune raison de craindre la mort. Bien au contraire, il vaudrait mieux la « défataliser », car loin d'être une source génératrice de tous les malheurs qui puissent exister, elle est plutôt avantageuse. Pour le disciple de Socrate : « *Quand nous serons purifiés en nous débarrassant de la folie du corps, nous serons vraisemblablement en contact avec les choses pures et nous connaissons par nous-même tout ce qui est sans mélange, et c'est en cela sûrement que consiste le vrai* ». ⁵² Une telle approche thanatologique que défend Platon constitue un

⁵⁰ Platon, *Phédon*, 65c-66a.

⁵¹ *Ibid.*, 65d-c.

⁵² *Ibid.*, 67a-e.

prolongement de la célébration et de la profession de foi d'un irrationalisme qui ne voudrait pas dire son nom. En effet, comment admettre l'idée d'une âme qui subsisterait en dehors du corps ? Comment concevoir l'idée d'une substance immuable et éternelle qui meut le corps ? Comment situer la connaissance dans un monde imaginaire outre que celui des vivants ? Comment concevoir l'idée d'un monde immuable et éternel en marge de tout mouvement ?

A partir de là, Emile Bréhier ne manquera pas de mentionner ce qui suit : « *Chez Platon, on voit le Ciel et la Terre s'unir pour engendrer un océan et Thétys, d'où naît le couple de Chronos et de Rhéa, qui produit à son tour Zeus, Héra et leurs frères. Chez Aristote, les théologiens prennent la nuit pour principe* ». ⁵³ Une telle approche de la philosophie platonicienne dont Aristote a d'ailleurs pleinement hérité, démontre que le platonisme constitue en quelque sorte une célébration masquée de l'irrationalisme. En fait, la plupart des dialogues de Platon laissent véhiculer l'idée d'un voyage ascétique de l'âme vers la contemplation de l'Idée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la thanatologie platonicienne s'inscrit dans une logique de libération de l'âme, de telle sorte que celle-ci soit à même de subsister en dehors du corps. Dans cette perspective, Platon, à travers l'allégorie de la caverne présente l'image d'un esprit qui s'évade dans le monde des fées. La connaissance ne saurait résider dans le monde sensible. Bien au contraire, elle se situe dans le monde intelligible, s'acquiert par le biais d'une entreprise ascétique et se déploie par une réminiscence. En d'autres termes, Platon se targue de fonder sa philosophie sur l'immortalité de l'âme et l'œuvre de justice qui se poursuit même après la mort. Sous cet aspect, la pensée philosophique de Platon, tel qu'illustré dans le *Phédon*, le *Gorgias*, présente la supériorité d'un monde imaginaire et mythique, par rapport au monde concret. Ce qui aboutit à l'exhalation de l'irrationalisme, lequel voudrait postuler la supériorité de l'âme vis-à-vis du corps.

Dans le tome I de *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Popper dénonçait déjà le caractère irrationnel de la philosophie de Platon. En réalité, le but fondamental du mathématicien anglais dans ce livre, c'est de mener « *une attaque contre le totalitarisme et la tyrannie sous toutes leurs formes, qu'elles soient de droite ou de gauche* » ⁵⁴. D'après l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, il s'agit précisément « *d'aider à la défense de la liberté et de la démocratie* ». ⁵⁵ Dans cette perspective, la philosophie platonicienne, telle que développée principalement dans *La république* et *Les lois*, a un fondement irrationnel, du fait

⁵³ Emile Bréhier, *Histoire de la philosophie, tome premier. De l'Antiquité au Moyen*, p. 41.

⁵⁴ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome 1). L'ascendant de Platon*, trad.fr. Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Seuil, 1979, p. 8.

⁵⁵ *Idem*.

que l'auteur du *Phédon* fait preuve d'autoritarisme, de totalitarisme, voire de dictature dans le domaine de la gouvernance. Sa pensée sur la gouvernance et la gestion de la cité est hostile à la critique mutuelle, à la discussion, au dialogue et à l'ouverture. A partir de là, Platon est un ennemi de la société ouverte, dans laquelle la raison et la liberté s'expriment le mieux.

Etant un « *historicisme* »⁵⁶ à la lettre, la pensée philosophique de Platon suppose un Etat stable, immuable et hostile à tout changement, dirigé par les philosophes-rois ou rois-philosophes. D'après Karl Popper, Platon « *s'efforce d'atteindre cet objectif en fondant un Etat exempt des maux dont souffrent les autres Etats, en ce qu'il ne connaît ni décadence ni changement. C'est l'Etat parfait, celui de l'âge d'or, l'Etat définitivement immobile* ». ⁵⁷ On comprend par-là que Platon est en réalité un adepte du statisme politique. La gouvernance politique qu'il propose suppose le règne des philosophes-rois, seuls détenteurs du pouvoir et de la sagesse. Karl Popper écrit à ce propos :

*Ainsi, le philosophe-roi semble être, dans une certaine, à l'image du prêtre-roi tribal que nous avons évoqué à propos d'Héraclite. Les prêtres-rois, ou magiciens-guérisseurs ou chamans tribaux paraissent avoir laissé sur la vieille secte pythagoricienne la marque de leurs tabous étrangement naïfs dont la plupart avaient apparemment été abandonnés avant l'époque de Platon.*⁵⁸

Ainsi, la philosophie de Platon est en réalité une pensée hostile à la liberté, la raison et la démocratie. Son système gouvernemental est l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des sages. La sagesse platonicienne s'acquiert en grande partie dans le dessein d'établir un gouvernement de classe permanent, elle est une sorte de magie politique qui procure des pouvoirs mystiques aux sorciers qui en connaissent le secret.⁵⁹

De même, la conception platonicienne de la justice démontre à suffisance que l'auteur de *La République* est un adversaire incontesté de l'égalitarisme. D'après Karl Popper, la justice est une répartition égale des charges de la citoyenneté, c'est-à-dire des restrictions de libertés nécessaires à la vie sociale. Pourtant, la conception de la justice d'après Platon suppose un anti-égalitarisme, car la justice est au profit des seuls gouvernants. C'est ce caractère totalitaire, et,

⁵⁶ *Idem.* Ce terme désigne une philosophie prophétique, c'est-à-dire une prétention pour certaines doctrines des sciences sociales, à prédire avec exactitude, les événements. Autrement dit, d'après Karl R Popper, l'historicisme soutient que le rôle des sciences est toujours de « prédire ou de fournir à nos prévisions quotidiennes des bases plus sûres, celui des sciences sociales est de produire des prédictions historiques fondées sur les lois de l'histoire qu'elles se targuent d'avoir dégagées ».

⁵⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 123.

⁵⁹ *Idem.*

de surcroît irrationnel de la conception platonicienne de la justice que Karl Popper dénonce en ces termes :

Je l'ai dit : il s'en est servi dans La république désigner « ce qui est dans l'intérêt du meilleur des Etats », cet intérêt étant d'empêcher tout changement par le maintien d'une stricte division entre classes et par la position dominante d'une d'entre elles. Si cette interprétation est exacte, elle nous amène à conclure qu'en dépit de ses belles paroles, la revendication de justice de Platon ne situe pas son programme à un niveau supérieur à celui du totalitarisme.⁶⁰

A travers ces propos, nous pouvons comprendre que Platon, au même titre que Hegel et Marx sont des précurseurs du totalitarisme politique en Europe. Il s'agit en réalité des ennemis de « *la société ouverte* ». A l'arrière-plan de la définition de la justice que donne Platon, se profile son aspiration à un gouvernement totalitaire de classe et sa volonté de le réaliser. Le dessein fondamental de Platon, comme le démontre Karl Popper, c'est d'instaurer le règne de la dictature et du totalitarisme politique. Il s'agit en réalité de se soumettre à un gouvernement dirigé par des philosophes-rois, seuls détenteurs d'une prétendue sagesse mystique contemplée dans le monde des Idées.

C'est le règne du « magister dixit », dans la mesure où la formule platonicienne de la gouvernance est la suivante : « *Que le sage mène et commande et que l'ignorant suive* ». ⁶¹ Les philosophes-rois détiennent une sagesse et un pouvoir absolu qu'il serait impossible de les contredire. Autrement dit, ils sont pris pour des dieux on point où Platon va jusqu'à affirmer que : « *Des monuments leurs seront élevés par l'Etat ; on leur offrira (...) des sacrifices publics comme on en offre à des divinités ou (...) à des bienheureux et divins* ». ⁶² Par conséquent, Karl Raimund Popper conclut que le gouvernement réclamé par Platon est un gouvernement du savoir- une « *sophocratie, si j'ose le dire* » ⁶³. C'est d'ailleurs cette tradition théologico-métaphysique platonicienne qu'hériteront les penseurs médiévaux.

II-2- La philosophie médiévale : la foi et la révélation comme fondement du savoir

L'histoire de la philosophie présente, de façon chronologique, quatre grandes périodes : la philosophie antique, la philosophie médiévale, la philosophie moderne et enfin la philosophie contemporaine. De même que l'irrationalisme fut célébré dans l'Antiquité, cette doctrine a également fait le lit de pensée des pères de l'Eglise, au Moyen Age. D'après Lucien Ayissi, la « *philosophie théologique* » du Moyen Age est « *dominée par le fétichisme,*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 82.

⁶¹ Platon, cité par Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome 1) L'ascendant de Platon*, p. 104.

⁶² *Ibid.*, p. 116.

⁶³ *Ibid.*, 121.

l'anthropomorphisme, le théocentrisme et l'astrolâtrie ». ⁶⁴ Par conséquent, « *la propension naturelle de l'imagination à supplanter la raison dans l'explication des phénomènes est le propre de « l'enfance de l'esprit humain* ». ⁶⁵ C'est donc ce qui justifie la présente articulation de notre étude, qui a pour téléologie épistémologique de cerner la question de l'irrationalisme, développée au sein de la philosophie médiévale. A cet effet, la philosophie du Moyen Age va faire de la foi, un fondement absolu de la connaissance. Plus fondamentalement, la foi est au-dessus de la raison. Pour Lucien Ayissi précisément,

La particularité de la philosophie métaphysique est due au fait qu'elle substitue aux dieux et aux autres chimères qui dominent les explications théologiques, des abstractions qu'elle hypostasie, mais dont la fonction est la même que celle des fictions fantastiques de l'état théologique. ⁶⁶

En effet, de la patristique aux autres penseurs médiévaux, la foi sera au centre de toutes préoccupations. Dieu est considéré comme *l'alpha et l'oméga* de tout ce qui existe. Pour Thomas Minkoulou, le Moyen Age « *représente le règne de la féodalité et de l'Eglise. Pendant huit siècles, toute la science, ou ce qui en tenait lieu ne se trouve qu'entre les mains de l'Eglise...* ». ⁶⁷ Le savoir n'est plus l'œuvre d'une raison humaine, mais plutôt celle de Dieu. C'est la raison pour laquelle la raison sera relayée au second rang, pour faire place à la foi chrétienne. Le tout, c'est de croire. Ainsi, le terme patristique dérive du latin *Pater*, qui veut dire père. ⁶⁸ Il s'agit donc de la philosophie des pères de l'église. Autrement dit, c'est l'étude de la vie, de l'œuvre, de la doctrine et de la philosophie des pères de l'église. Leur doctrine étant fondée sur la foi en Dieu, les pères de l'église vont mettre sur pied une pensée purement théocratique. C'est d'ailleurs ce que reconnaît Thomas Minkoulou souligne que :

L'on doit garder en mémoire que l'autorité divine constituée au cours de la période médiévale s'illustre par son caractère absolu. En effet, le discours divin était un discours qui, en aucun cas, ne pouvait faire l'objet d'un débat ou d'une discussion. La première vérité était d'ailleurs que, le monde, tel qu'il est, est l'expression de la volonté de Dieu qui l'a voulu ainsi. Ce qui veut dire que tel qu'il est, le monde existe dans son aspect parfait. Par conséquent, il n'est pas susceptible de modification ou d'amélioration. Il serait d'ailleurs insensé d'améliorer ce qui est parfait.

⁶⁴ Lucien Ayissi, *Le positivisme de David Hume*, p. 12.

⁶⁵ *Idem.*

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ Thomas Minkoulou, « *Descartes et la science moderne Comprendre l'épistémologie moderne, ses révolutions et ses problèmes* », Oumarou Mazadou (dir), *Modernité politique, modernité scientifique. Interrogations épistémologiques et axiologiques*, Yaoundé, Afrédit, 2017, p. 71.

⁶⁸ Nous signalons que cette explication portant sur le théocentrisme médiéval, est tirée du cours du Docteur, Christian Toumba Patalé PHI211 Histoire de la Philosophie Médiévale (Patristique et Scolastique), Département de Philosophie, Psychologie, Sociologie, Université de Dschang, Licence 1, Semestre II, Année académique 2020-2021, inédit.

La mission de l'Eglise consistait alors à enseigner cette vérité et faire comprendre à l'homme que tout ce que Dieu fait est bon, non pas pour lui-même, mais pour nous les hommes. Cela ne devait d'ailleurs souffrir d'aucune réserve.⁶⁹

Ces propos de Thomas Minkoulou, véhiculent l'idée selon laquelle la période médiévale se définit essentiellement par un fidéisme exacerbé. En effet, il convient de comprendre que durant cette période de l'histoire de la philosophie qui a duré mille ans, la foi est considérée comme le fondement ultime de la connaissance. Mieux encore, le domaine de la connaissance véritable utilisait le verbe croire. Dans cette perspective, la connaissance était délivrée dogmatiquement par les prophètes, envoyés de Dieu et autres hommes providentiels. Le tout consistait à s'incliner face aux dogmes de la judéo-chrétienneté. Nous pouvons ainsi dire que le Moyen Age constitue l'ensommeillement de la rationalité scientifique et philosophique. La révélation ici est au-dessus de la rationalité scientifique. Toute connaissance vient de Dieu et l'Eglise a la main mise sur la quasi-totalité des sphères de l'existence humaine. Par conséquent, toutes formes d'oppositions à l'endroit des prescriptions religieuses, étaient considérées comme de véritables blasphèmes. C'est d'ailleurs ce qui a conduit à la condamnation à mort de Galilée, qui a soutenu la thèse de l'héliocentrisme par rapport au géocentrisme soutenu par l'Eglise, ainsi que Giordano Bruno.

En réalité, d'après Alan Sokal, l'origine de la science moderne, caractérisée par l'exigence de la raison et de l'esprit scientifique, pourrait se situer à travers cette scène tragique de l'histoire où Galilée fut condamné à mort. C'est la raison pour laquelle le Moyen Age soutiendra la thèse d'un cosmos créé par Dieu pendant six jours, vue que celui-ci se serait reposé le septième jour. Dans cet ordre d'idées, tout vient de Dieu, tout est pour Lui, tout est en Lui. La révélation occupe donc une place importante dans la philosophie médiévale. Quiconque tenterait de s'opposer à la Bible était considéré comme ennemi de la vérité, par conséquent, condamné par le Saint Office. L'époque médiévale, dominée par la philosophie chrétienne a montré que l'homme a une partie céleste et son existence terrestre est passagère. Saint Augustin et Saint Thomas, ont revalorisé le platonisme et l'aristotélisme. Pour Saint Thomas, c'est l'intellect qui guide l'appétit de l'homme, le transforme en volonté et le conduit au « *souverain Bien et Bonheur parfait.* » Mais « *l'homme en général serait l'âme, alors que cet homme particulier ne serait pas l'âme mais un composé d'âme et de corps* ». ⁷⁰ Dans ce sens, Albert Chapelle pense que l' « exister », dans sa réalité intime et totale voire singulière et universelle

⁶⁹ *Idem.*

⁷⁰ Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, tome I, Paris, Cerf, 1994, p. 657.

avait été réfléchi ainsi.⁷¹ Alors, « exister » en tant qu'être (étant) particulier pour les chrétiens, c'est appartenir à ce Dieu qui est source de l'être créé.

C'est ce qui justifie que la mission des prophètes et des apôtres sera celle de propager l'évangile du Christ. Parmi les enseignements promulgués, nous notons le respect des commandements de Dieu donnés à Moïse. Ce respect inconditionnel des lois de Dieu nous assure ainsi une place au paradis et à la vie éternelle. Dans la philosophie et la théologie moyenâgeuses, le platonisme et l'aristotélisme sont repris dans le but d'élaborer la doctrine chrétienne. Car, c'est « *Au nom du Christ que tout homme aura le salut (...) C'est à l'ère chrétienne qu'il faut en faire honneur. Qui ne le voit pas (Christ) est aveugle ; qui le voit en silence est ingrat ; qui s'élève contre ses actions de grâces est insensé ; qui croit en lui est sauvé* ». ⁷²

La science, dans la période médiévale était davantage méditative, elle était dominée par le souci de se détacher du matériel. À la suite du platonisme, l'ère chrétienne considérait le corps comme un fardeau, une réalité qui empêchait à l'esprit humain d'atteindre non seulement la connaissance véritable, mais aussi de vivre selon la volonté divine. Or, vivre selon la volonté divine signifiait à cette époque, vivre de manière droite dans le but de mourir avec l'espérance de la résurrection. Autrement dit, la science moyenâgeuse était portée par une vision eschatologique de l'existence humaine, qui ne prend sens que par la mort et la résurrection.⁷³ Dans cette perspective, un texte du Pape Benoît XVI est assez éclairant. Les sarcophages des débuts du christianisme illustraient de manière visible cette conception devant la mort, face à laquelle la question concernant la signification de la vie devient inévitable.⁷⁴ La figure du Christ est interprétée sur les sarcophages antiques surtout au moyen de deux images : celle du philosophe et celle du pasteur. Par philosophie, à l'époque, on n'entendait pas, en général, une discipline académique difficile telle qu'elle se présente aujourd'hui. Le philosophe était plutôt celui qui savait enseigner l'art essentiel : l'art d'être homme de manière droite – l'art de vivre et de mourir.⁷⁵ On cherchait d'autant plus le vrai philosophe qui saurait indiquer vraiment la voie

⁷¹ Albert Chapelle sj., *Cours d'ontologie*, Institut d'Etudes Théologiques Bruxelles, site www.albertchapelle.fr, st., consulté le 06 Février 2023 à 22H01 minutes.

⁷² Saint Augustin, *La cité de Dieu, Volume I, livres I à X*, Traduction du latin de Moreau (1846) revue par J-C., introduction, présentation et notes par Esslin, Paris, Seuil, Collection "Points Sagesses" 1994, p. 41.

⁷³ Nous signalons que ces recherches sur les fondements de l'irrationalisme médiéval sont également tirées des travaux Monsieur Israël Igor Essomba Etoundi, *Technoscience et bioéthique dans le paradigme bioéthique de Gilbert Hottis*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master en philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Professeur des Universités, Université de Yaoundé I, 2015-2016, pp. 28-32.

⁷⁴ *Idem*.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 29.

de la vie.⁷⁶ C'est aussi ce qui fait dire à Gilbert Hottois (1946-2019) que la conception médiévale de la science comme logothéorique :

Est portée par la croyance à une immortalité personnelle (...) qui se fonde seulement sur la possibilité pour l'homme d'avoir, au cours de l'existence, une expérience de l'absolu, fût-il le sens de l'être ou l'éternel retour du même ou encore l'utopie qui brille tout à la fin de l'histoire humaine. La construction symbolique de la sagesse devient alors plus complexe : elle s'efforce aussi de montrer que la finitude, tout spécialement la fatalité de la mort, est indispensable à l'expérience humaine de l'absolu ou du sens qui apaise.⁷⁷

À partir de là, nous remarquons que la philosophie chrétienne se démarque sur bien des points de la philosophie platonicienne et aristotélicienne. L'épistémologie augustinienne, se construit certes à partir du dualisme de Platon tout en y ajoutant le message chrétien, parce que comme Platon, Saint Augustin⁷⁸ oppose clairement la connaissance sensible, celle de la doxa, à la connaissance intelligible, celle des idées éternelles.⁷⁹ La science dans la tradition chrétienne fait donc référence à un idéal de vie, qui consiste à s'abandonner à la Providence⁸⁰ ou à Dieu qui est présenté non seulement comme le Bon Pasteur⁸¹, mais aussi comme la Voie⁸² qui mène vers la Vérité et la Vérité⁸³ elle-même.

III- L'INFLATION DE L'IRRATIONALISME PENDANT LA PÉRIODE MODERNE : RENÉ DESCARTES ET LA RÉACTUALISATION DE LA THÉOLOGIE MÉDIÉVALE

Cette troisième articulation de notre premier chapitre se propose d'examiner la question de l'irrationalisme pendant la période Moderne. Pour cela, dans le souci d'éviter toute sorte d'égarement ou d'amalgame, il nous a paru judicieux de choisir l'un des philosophes les plus importants de la modernité philosophique : René Descartes (1596-1650). C'est ainsi notre

⁷⁶ Benoît XVI, *Spe Salvi. Lettre encyclique sur l'espérance chrétienne*, Yaoundé, Don Bosco, 2007, p. 5.

⁷⁷ Gilbert Hottois, *Technoscience et Sagesse ?* Nantes, Plein Feux, 2002, p. 11.

⁷⁸ Chronologiquement, Saint Augustin (354-430) est un penseur de l'antiquité, qui va des présocratiques jusqu'à la chute de l'empire romain en 476, seulement ses pensées seront rattachées au moyen âge au cours duquel elles auront une influence déterminante.

⁷⁹ Israël Igor Essomba Etoundi, *Technoscience et bioéthique dans le paradigme bioéthique de Gilbert Hottois*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master en philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Professeur des Universités, Université de Yaoundé I, 2015-2016, p. 30.

⁸⁰ *La Bible de Jérusalem*, Traduction de l'École biblique de Jérusalem, 15^{ème} édition, Paris, CERF, 1996, *Évangile selon Saint Luc*, Chapitre 12, Versets 22 à 31, p. 1501.

⁸¹ *Ibid.*, 1546.

⁸² *Ibid.*, p. 1546.

⁸³ *Idem.*

dessein fondamental dans cette partie consistera à montrer, à travers l'auteur du Discours de la méthode, comment l'irrationalisme a fait le lit dans la modernité philosophique.

III-1- Le rationalisme cartésien ou la guerre contre les dogmes

Selon le *Dictionnaire de Philosophie* de Jacqueline Russ, le rationalisme se définit comme étant une « *conception ou doctrine selon laquelle la raison humaine pourrait nous faire accéder à la vérité* ». ⁸⁴ Mieux encore, il s'agit d'une « *doctrine selon laquelle l'esprit humain posséderait des principes ou connaissances a priori, indépendants de l'expérience, qui commanderaient la connaissance* ». ⁸⁵ Et pour André Lalande, le rationalisme est une « *doctrine d'après laquelle toute connaissance certaine vient de principes irrécusables, a priori, évidents, dont elle est la connaissance nécessaire d'eux seuls les sens ne pouvant fournir qu'une vue confuse et provisoire de la vérité* ». ⁸⁶ Il s'agit d'une doctrine philosophique selon laquelle on ne peut connaître que par la seule raison. Celle-ci est donc considérée comme la voie par excellence de la compréhension du monde. Elle peut tout expliquer et tout comprendre. Philosophe français du XVII^{ème} siècle, René Descartes est la principale figure du courant rationaliste. En effet, la philosophie cartésienne est essentiellement tournée vers le problème du fondement de la connaissance : comment puis-je distinguer le vrai d'avec le faux, porter des jugements solides et vrais sur tous les objets qui se présentent ? La logique d'Aristote était limitée. Car, subsumant dans l'interprétation classique, les concepts généraux, elle n'apprend rien qu'on sache déjà. La fécondité des mathématiques, en revanche, s'accompagne d'une certitude absolue. C'est sans doute ce qui justifie l'idée d'une mathématique universelle (*mathesis universalis*), science permettant de résoudre indifféremment tous les problèmes.

La première règle, c'est celle de l'évidence, qui consiste à ne rien recevoir pour vrai qui ne soit évident. René Descartes écrit à ce propos :

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. ⁸⁷

A ce titre, cette première règle de la méthode met exergue le doute dans la démarche

⁸⁴ Jacqueline Russ, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas, 1992, p. 240.

⁸⁵ *Idem*.

⁸⁶ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 889.

⁸⁷ René Descartes, *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637), Paris, Librairie Larousse, 1952, pp. 47-48.

philosophique. En d'autres termes, la critique est au cœur de la réflexion philosophique. René Descartes, à travers cette première règle démontre la spécificité du philosophe, qui est animé d'un esprit critique et de remise en cause. C'est dire qu'en philosophie, l'on ne saurait délivrer dogmatiquement le savoir. Plus fondamentalement, la philosophie est le refus du « magister dixit ». Ce qui caractérise le philosophe, c'est l'esprit critique et la remise en cause. Quant à la seconde, elle consiste pour l'essentiel à « *diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre* ». ⁸⁸ C'est la règle de l'analyse, qui consiste à disséquer chacune des difficultés, afin de pouvoir mieux les résoudre.

La troisième règle quant à elle consiste à

conduire (sic) par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres. ⁸⁹

C'est la règle de la synthèse qui voudrait que face à une difficulté, le chercheur est appelé à partir des éléments les plus simples à résoudre ceux qui sont plus complexes. Enfin, la dernière règle, celle du dénombrement stipule qu'il faut « *faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre* ». ⁹⁰ C'est donc sous l'égide de tous ces préalables méthodologiques que René Descartes fonde la doctrine du rationalisme. En effet, le philosophe français part d'un postulat bien déterminé : la nature du sujet humain. L'auteur du *Discours de la méthode* va employer toute son industrie à douter de tout, y compris son propre corps. Son dessein épistémologique étant ainsi de tout recommencer, jusqu'aux « *premières fondations* », comme le précise-t-il dans sa *première Méditation* et dans le premier chapitre du *Discours de la méthode*. Il écrit à ce propos :

Il y a déjà quelque temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. ⁹¹

⁸⁸ *Ibid.*, p. 48.

⁸⁹ *Idem.*

⁹⁰ *Ibid.*, pp. 48-49.

⁹¹ René Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641), Paris, Larousse, 1973, pp. 25-26.

A cet effet, les premières connaissances dont René Descartes va s'atteler à douter, sont celles qui dérivent des sens. D'après le père de la pensée moderne, il ne faut pas toujours se fier aux sens, car ceux-ci sont susceptibles de nous tromper. Il l'exprime d'ailleurs en ces termes : « *Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés* ». ⁹² Le philosophe français ira jusqu'à douter de son propre corps. Nous constatons en réalité que le doute dont fait preuve René Descartes ici, n'est qu'une réactualisation de la philosophie platonicienne, qui se fondait sur une « *pathologisation du corps* » ⁹³ et une « *somatophobie* ». ⁹⁴ En effet, René Descartes, à travers les propos qui précèdent, doute de tout ce qui existe hors de lui, y compris son propre corps. Ce doute, à la fois sceptique et hyperbolique au départ, constitue une autre profession de foi irrationaliste de la part du philosophe français. Le corps n'est d'aucune crédibilité dans l'ordre de la connaissance, si tant est qu'il fait partie intégrante de la galaxie des choses matérielles qui peuplent l'univers. Ainsi, l'on peut se demander ce qui pourrait être, au final, vrai dans la philosophie cartésienne. A ce titre, après avoir douté de tout, René Descartes se rendit compte qu'il n'était point une chose matérielle. Il l'exprime d'ailleurs en ces termes :

Je suppose donc que toutes les choses que je vois sont fausses ; je me persuade que rien n'a jamais été de tout ce que ma mémoire remplie de mensonges me représente ; je pense n'avoir aucun sens ; je crois que le corps, la figure, l'étendue, le mouvement et le lieu ne sont que des fictions de mon esprit. Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain. ⁹⁵

En d'autres termes, René Descartes est à la recherche d'une certitude. Il s'interroge sur quelque chose qui soit nécessairement certaine et que l'on ne saurait douter. Il a déjà conscience du fait qu'il existe, et ce, autant de fois qu'il conçoit cela dans son esprit. Mais alors, René Descartes, bien au-delà du fait qu'il existe, ne sait pas encore clairement ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire sa nature, son essence. A partir de là, cette entreprise heuristique, qui, finalement devient un doute méthodique, va amener le philosophe français à constituer une première certitude : le cogito, c'est-à-dire la pensée. Écoutons-le à ce propos :

Les premiers sont de me nourrir et de marcher ; mais s'il est vrai que je n'aie point de corps, il est vrai aussi que je ne puis marcher ni me nourrir.

⁹² *Ibid.*, p. 18.

⁹³ Concept emprunté à Lucien Ayissi, à l'occasion de la soutenance de thèse de Doctorat en Philosophie de Monsieur Molo Atangana Liboire, intitulée « *La problématique platonicienne du corps* », le 17 Avril 2023 à l'Amphithéâtre ANBP de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université I.

⁹⁴ *Idem.*

⁹⁵ René Descartes, *Méditations métaphysiques*, pp. 25-26.

Un autre est de sentir ; mais on ne peut aussi sentir sans le corps : outre que j'ai pensé sentir autrefois plusieurs choses pendant le sommeil, que j'ai reconnu à mon réveil n'avoir point en effet senties. Un autre est de penser ; et je trouve ici que la pensée est un attribut qui m'appartient : elle seule ne peut être détachée de moi. Je suis, j'existe : cela est certain ; mais combien de temps ? A savoir, autant de temps que je pense ; car peut-être se pourrait-il faire, si je cessais de penser, que le cesserais en même temps d'être ou d'exister.⁹⁶

Je n'existe donc pas comme un corps, mais comme une pensée, car dans le rationalisme cartésien, la pensée n'est pas seulement constitutive du sujet pensant, elle est même ontologisée par Descartes, car elle est constitutive de l'essence du sujet.

III-2- Le rationalisme cartésien : une préfiguration d'un irrationalisme tenace

Nous notons d'entrée de jeu que René Descartes a fortement été influencé par le platonisme que nous avons étudié dans la seconde articulation de ce chapitre. Auteur du célèbre *Discours de la méthode* et des *Méditations métaphysiques*, il est considéré d'après Edmund Husserl (1859-1938), comme « *le plus grand penseur de la France* »⁹⁷, et Alexis Philonenko (1932-2018) le présente comme « *le génie de la pensée française* ». ⁹⁸ Mais bien au-delà de ces qualificatifs et de toute cette notoriété intellectuelle, il n'en demeure pas moins que le rationalisme classique, dont René Descartes en est la figure de proue, soit empreint de quelques irrationalismes. Alice Salomé Ngah Ateba l'exprime fort bien en ces termes :

Sous le visage d'un néoplatonicien, René Descartes a capitalisé l'opposition de la matière et de la pensée. Pour Descartes comme pour Platon, Tresmontant déplore l'erreur épistémologique de partir des affirmations imaginaires pour prétendre déduire de la métaphysique des connaissances de sa biologie. Au Descartes biologiste, Jean Rostand, cité par Tresmontant, lui a reproché de reproduire des croyances physiologiques non-scientifiques en procédant par l'a priori et en ignorant la méthode expérimentale et l'expérience lorsqu'elle vient contredire ses raisonnements. Il critique l'entreprise métaphysique cartésienne, de dissenter sur ce qu'il ignore, d'après un raisonnement pur d'isolement ou de séparation de la substance pensante.⁹⁹

Et pour Alan Sokal, il serait plus juste de considérer la philosophie de Descartes comme une impasse dans l'histoire des sciences, une tentative tardive, postmédiévale, de sauver le

⁹⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁹⁷ Edmund Husserl, *Médiations cartésienne. Introduction à la phénoménologie*, trad.fr. Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas, Paris, Librairie philosophique Jean Vrin, 1996, p. 11.

⁹⁸ Alexis Philonenko, cité par Alain-Patrice II Minkanda Mezo'o, in « *Au-delà de la théorie de l'âme et du corps des Méditations métaphysiques de René Descartes. La théorie de la coprésence intrapersonnelle* », Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ernest Menyomo, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I, Octobre 2000, p. 2.

⁹⁹ Alice Salomé Ngah Ateba, « *La Philosophie Neuroscientifique De L'homme– Esprit – Cerveau* », p. 94.

monde des idées du monisme vers lequel il semblait se diriger.¹⁰⁰ En fait, « *L'intellectualisme cartésien n'a malheureusement été que trop souvent déformé pour devenir l'une ou l'autre des variantes modernes de l'irrationalisme* ». ¹⁰¹ Dans ses investigations philosophiques, René Descartes fonde une pensée essentiellement tournée vers le sujet. Le sujet n'est pas pris ici au sens biologique du terme, c'est-à-dire dans sa matérialité : Je ne suis point, écrit-il, cet assemblage de membres qu'on appelle corps humain, je ne suis pas un air délié et pénétrant répandu dans tous ces membres, je ne suis point un vent, un souffle, une vapeur, ni rien de tout ce que je puis feindre et imaginer, puisque j'ai supposé que tout cela n'était rien, et que, sans changer cette supposition, je trouve que je ne laisse pas d'être certain que je suis quelque chose.¹⁰²

Bien au contraire, il est conçu comme pensée. Pour René Descartes, c'est la pensée qui détermine l'existence du sujet. En d'autres termes, l'homme n'existe qu'en tant que pensée. Car, il est possible que si j'arrête de penser, aussitôt je cesserais d'exister. Le sujet ne saurait donc exister sans penser tout comme il ne saurait penser sans exister. C'est la raison pour laquelle René Descartes va recommander à tous ceux qui veulent épiloguer sur les *Méditations métaphysiques* (1641), non seulement de s'exercer à la mort, c'est-à-dire se détacher des inclinations sensibles, mais aussi et surtout de se soucier de l'ordre des raisons. Dans l'ouvrage que nous venons de citer, René Descartes part d'un postulat bien déterminé : la nature du sujet connaissant. Pour lui : « *Je connus de là que je n'étais qu'une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser et qui, pour être n'a besoin d'aucun lieu, ni d'aucune chose matérielle* ». ¹⁰³ Dieu, créateur des Essences et des existences, a mis les notions dans nos âmes.

¹⁰⁰ Alan Sokal, *Pseudosciences et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 73.

¹⁰¹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du scientifique*, p. 19.

¹⁰² René Descartes, *Méditations métaphysiques*, pp. 38-39.

¹⁰³ René Descartes, *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, p. 33.

CHAPITRE II

LES FONDEMENTS ET LES CARACTERISTIQUES DE L'IRRATIONALISME

Le précédent chapitre avait pour dessein épistémologique de retracer la genèse de la problématique de l'irrationalisme partant des premiers écrits des présocratiques jusqu'à la période Moderne en passant par le Moyen Age. Ce premier chapitre de notre recherche nous a permis de comprendre que la philosophie présocratique consacrait déjà un irrationalisme tenace. Cette philosophie était essentiellement basée sur les mythes et des affirmations gratuites, en marge de toute démontrabilité scientifique. Il s'agissait d'une philosophie de la nature, une cosmologie philosophique, basée sur l'observation de la nature. A cet effet, cette « pensée mythique » est aussi perceptible au sein du platonisme, où l'on assiste à une considération absolue du monde des Idées. Cette célébration de l'irrationalisme caractérise également la période médiévale dans laquelle le savoir est centré sur Dieu et lui-seul. Dieu est considéré ici comme la source de l'existence de l'homme, du monde et de toute connaissance. A cet effet, le présent chapitre de notre étude a pour vocation de cerner les fondements philosophiques de l'irrationalisme chez Karl Popper. L'affirmation ci-après, nous permet de mieux comprendre les fondements philosophiques de l'irrationalisme chez l'épistémologue anglais d'origine autrichienne :

Dans le milieu étudiant de l'époque, les trois autres théories que je viens de citer faisaient elles aussi l'objet de vastes débats. Il se trouve d'ailleurs que j'ai rencontré Alfred Adler et que j'ai même eu l'occasion de collaborer avec lui, dans le cadre du travail social qu'il avait entrepris auprès des enfants et des adolescents des quartiers populaires de Vienne, où il avait créé des dispensaires d'aides sociales. C'est au cours de l'été 1919 que ces trois théories- la théorie de l'histoire de Marx, la psychanalyse et la psychologie individuelle- ont commencé à susciter en moi de plus en plus de réserves, et je me suis mis à m'interroger sur la légitimité de leur prétention à la scientificité. Le problème m'est sans doute d'abord apparu sous une forme assez simple : « En quoi le marxisme, la psychanalyse et la psychologie individuelle sont-ils insatisfaisants ? Qu'est-ce qui les rend si différents des théories physiques, de la théorie newtonienne et, surtout, de celle de la relativité ?¹⁰⁴

¹⁰⁴Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, pp. 60-61.

Face à cet état des choses, il s'agit pour nous de montrer ce en quoi consiste l'irrationalisme chez l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*. A la lecture des textes de Karl Popper, ces fondements de l'irrationalisme s'articulent principalement autour de la pensée des auteurs contemporains, tels que Karl Marx (1818-1883), Sigmund Freud (1856-1939) et Alfred Adler (1870-1937). Mais bien avant cela, il est tout d'abord important pour nous de comprendre le critère poppérien de scientificité d'une théorie scientifique.

I- DU CRITÈRE DE SCIENTIFICITÉ D'APRÈS KARL POPPER

A propos des fondements philosophiques de l'irrationalisme chez Popper, nous disons, dans une première approche que, l'effectivité d'une telle initiative est tributaire d'une analyse systématique du critère de scientificité de notre auteur. C'est dire qu'en examinant la question du critère de scientificité d'une discipline chez l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, il nous sera plus aisé de dégager les fondements philosophiques de l'irrationalisme antique, moderne et post-moderne. C'est ainsi que la présente articulation a pour dessein fondamental d'analyser le critère de démarcation entre science et non-science. En d'autres termes, il s'agit de répondre aux questions suivantes : chez Popper, qu'est-ce qu'une discipline scientifique ? Par quoi reconnaît-on une science ? Qu'est-ce qui fait la scientificité d'une discipline ? Quand dit-on qu'une discipline est une science ? En un mot, qu'est-ce qu'une science chez l'auteur des *Conjectures et réfutations* ?

I-1- Les fondements philosophiques de l'épistémologie poppérienne

Considéré comme l'un des philosophes les plus importants du siècle dernier, Karl Popper a fondé une épistémologie constructiviste. Son épistémologie fait suite au fondationnalisme du rationalisme classique, à l'empirisme de John Locke et de David Hume, à l'ultralogicisme radical de Ludwig Wittgenstein, au vérificationnisme et au positivisme logique du Cercle de Vienne. En effet, il reproche à ces épistémologies fondationnalistes, d'avoir proposé une méthode et un critère ultime définissant la démarche scientifique. Autrement dit, ces doctrines philosophiques ont tôt fait de fonder définitivement le savoir sur une méthode ultime. Cela peut se justifier par le fait que le rationalisme pose la raison comme seule et unique voie d'accès à la vérité. René Descartes, figure emblématique du rationalisme, fait d'ailleurs remarquer « *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée; car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont*

point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont ». ¹⁰⁵ L'empirisme quant à lui, pose l'expérience comme l'unique source de la connaissance. John Locke écrit d'ailleurs à ce propos : « *En un mot, de l'expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances, et c'est de là qu'elles tirent leur première origine* ». ¹⁰⁶

Ludwig Wittgenstein, dans son *Logisch-philosophische Abhandlung*, connu sous le titre de *Tractatus logico-philosophicus*, quant à lui, souligne à juste titre que « *Nous nous faisons des tableaux des faits* ». ¹⁰⁷ Plus fondamentalement, « *le tableau représente son objet du dehors (son point de vu constitue sa forme de représentation)* » ¹⁰⁸ et c'est « *dans l'accord ou le désaccord du sens du tableau avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté* » ¹⁰⁹. Dans cette perspective : « *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen* » ¹¹⁰, c'est-à-dire « *Ce dont on ne peut parler il faut le taire* ». Les membres du Cercle de Vienne, dans *La Conception scientifique du monde*, posent le vérificationnisme et le positivisme logique comme voie par excellence de toute connaissance. Pour eux, « *les énoncés de base sont des énoncés sur les données de sens (...). Tout énoncé ou théorie a-t-il insisté, doivent pouvoir être vérifiés, dans ce sens qu'ils doivent avoir des conséquences susceptibles de correspondre aux faits observables* ». ¹¹¹

Face à un tel postulat, contre le fondationnalisme épistémologique, Karl Popper propose une épistémologie discontinue basée sur le faillibilisme. En réalité, dans la lignée des « *reconstructions rationnelles* » des conditions du progrès scientifique, Karl Popper s'oppose au vérificationnisme du Cercle de Vienne et au positivisme scientifique. Ce qui fait la particularité de l'approche de l'ami de Rudolph Carnap (1891-1970), est qu'elle s'articule autour de l'esprit critique, lequel justifie pourquoi le falsificationnisme est synonyme de rationalisme critique. Officiellement, Popper s'est désolidarisé du projet et des mécanismes des analystes du langage de la science. Il s'est singulièrement insurgé contre le réductionnisme du discours scientifique au niveau des énoncés purement analytiques au détriment des énoncés

¹⁰⁵ René Descartes, *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, p. 6.

¹⁰⁶ John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. M. Coste, 5^{ème} édition, édité par Emilienne Naert, Paris, Jean Vrin, 1989, p. 61.

¹⁰⁷ Ludwig Josef Johann Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad.fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p. 52.

¹⁰⁸ *Ibid.*, Aphorisme 2.173, p. 35.

¹⁰⁹ *Ibid.*, aphorisme 2.222, p. 36.

¹¹⁰ Wittgenstein, cité par Jan Sebestik et Antonia Soulez, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985, p. 72.

¹¹¹ Jean Leroux, *Une histoire comparée de la philosophie des sciences. Aux sources du Cercle de Vienne*, Volume I, Paris, PUL, coll. Logique de la science, 2010, p. 67.

synthétiques. Nous pouvons être tentés de dire que Popper a préféré la science à l'amitié qui naguère le liait avec les néopositivistes comme Rudolph Carnap ou le philosophe Moritz Schlick sous l'égide de qui il rédigea sa thèse de doctorat. Il se pose donc en s'opposant à eux, au point où il se présente officiellement comme le fossoyeur de cette logique inductive orchestrée à Vienne (Autriche) :

De nos jours, chacun sait que le positivisme logique est mort. Mais personne ne semble soupçonner qu'il y ait ici une question à poser- la question « qui est responsable ? » ou plutôt « quel est le meurtrier ? » L'excellent article historique de Passmore ne soulève pas cette question. Je crains de devoir assumer moi-même cette responsabilité. Cependant je ne le fis pas exprès : mon unique intention était d'attirer l'attention sur ce qui me paraissait constituer un certain nombre d'erreurs fondamentales.¹¹²

En s'en tenant à cette vision poppérienne de la science, c'est « la falsifiabilité » et non « la vérifiabilité » qu'il faut tenir en compte dans la cité scientifique. Nous retenons que pour notre auteur, la véritable connaissance émane du falsificationnisme : réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Raison pour laquelle son épistémologie se construit et s'insurge contre le positivisme logique dont Rudolf Carnap en est l'instigateur, et la philosophie analytique du langage, sans oublier l'empirisme logique du Cercle de Vienne. Il refuse leur conception empirique inductive selon laquelle les propositions métaphysiques sont dénuées de sens, tandis que le sens des propositions scientifiques viendrait de leur vérification par l'expérience. Ce qui revient donc à préciser que, selon l'auteur de *Conjectures et réfutations*, il ne faut pas assigner des frontières à la connaissance, voire à la science, et qu'il faut s'opposer à l'autoritarisme épistémologique, car estime-t-il: « *Nous ne connaissons pas, nous ne pouvons que conjecturer* ». ¹¹³

I-2- Le critère poppérien de la scientificité d'une théorie

D'entrée de jeu, nous notons que Karl Popper commence par soutenir la thèse du falsificationnisme, comme critère de scientificité d'une discipline ou théorie scientifique. Pour lui, « *Le critère de la scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester* »¹¹⁴. Dans son ouvrage intitulé *Des sources de la connaissance*

¹¹² Karl Raimund Popper, *La quête inachevée. Autobiographie intellectuelle*, trad.fr. René Bouveresse avec la collaboration de Michelle Bouin-Naudin, traduction révisée et augmentée par René Bouveresse, Paris, Press Pocket, 1989, p. 119.

¹¹³ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique* (1934), trad.fr Philippe Deveaux et Nicole Thyssen-Rytten, Paris, 1973, p. 23.

¹¹⁴ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 69.

et de l'ignorance, ouvrage qui sert de préface dans *Conjectures et réfutations*, il soutient l'idée d'après laquelle réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Pour lui, la science est dynamique et évolutive. Elle est une construction, rectification et élaboration permanente. Elle évolue avec une marge d'erreurs. En fait, chez Karl Popper, la science n'est que l'expression des conjectures et des réfutations. Dans cette logique, c'est la psychologie de l'erreur, l'esprit critique et la réfutation qui devraient caractériser l'homme des sciences. Le savant doit s'autocritiquer et chercher les voies et moyens à travers lesquels sa théorie peut être fautive. Nous pouvons donc comprendre à partir de là que René Descartes s'inscrit dans la logique de la non-science. Car, suivant le critère de démarcation entre la science et la pseudo-science proposé par Karl Popper dans le chapitre 11 des *Conjectures et réfutations* : réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Plus précisément :

*Il n'entre dans nos efforts pour connaître le monde qu'un seul élément rationnel : le processus d'examen critique auquel nous soumettons les théories. Mais celles-ci, en elles-mêmes, ne sont que des suppositions. Nous ne savons pas, nous ne faisons que supposer ».*¹¹⁵

Il n'existe donc pas de vérité absolue, figée, encore moins de dogme en science, car tout n'est que conjectures. La science est donc une entreprise ouverte et non fermée. Ainsi se dégagent chez Popper, les principes d'interdisciplinarité et d'incertitude. Car pour lui, il ne faut pas assigner des frontières aux mécanismes qui nous permettent de connaître. L'homme de science doit pouvoir dire non à l'autoritarisme épistémologique et aux fausses sciences. Le savoir est donc le fruit d'un construit humain permanent. Car, ce que l'on aperçoit à travers nos sens n'est pas toujours ce qui est. A partir de là, nous comprenons que l'épistémologie poppérienne est donc de nature constructiviste. Le réel n'est pas toujours ce qu'on croit qu'il est. Il est voilé. L'empirisme est donc épistémologiquement problématique et ne saurait être considéré comme une source ultime pour parvenir à la connaissance. Ainsi, l'épistémologue anglais d'origine autrichienne reste fidèle à cette formule de Xénophane :

*Les dieux ne nous ont pas révélé d'emblée toute chose : mais avec le temps en cherchant, nous pouvons apprendre et avoir une meilleure connaissance des choses. Quant à la vérité certaine, nul homme ne l'a connue ni ne la connaîtra : ni elle des dieux, ni même celle de toute chose dont je parle. Et même s'il se trouvait par hasard proférer l'ultime vérité, il ne le saurait pas lui-même : car tout n'est qu'un entrelacs de suppositions.*¹¹⁶

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 230.

¹¹⁶ Xénophane, cité par Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 50.

En réalité, contrairement aux épistémologies fondationalistes classiques évoquées plus haut, Popper soutient l'idée selon laquelle le savoir de type scientifique est essentiellement dynamique et évolutif. C'est dire donc qu'un critère épistémologique permet de constituer la science : la méthode des « *essais et erreurs* ». L'homme est donc un être faillible, susceptible d'erreurs et d'égarements. C'est ce qui justifie le rôle de la notion de « *vérisimilarité* » chez Popper. Il n'existe donc pas de dogmes en science, encore moins de vérités figées et arrêtées. Car, dans la logique poppérienne, le savoir scientifique est essentiellement conjectural, c'est-à-dire hypothétique. Alan Sokal, en définissant le terme pseudoscience souligne que ce terme désigne tout type d'arguments et communauté de pratiquants qui :

- a) *porte sur des phénomènes réels ou allégués, ou des relations causales réelles ou alléguées, que la science moderne considère à raison comme invraisemblable, par exemple que l'esprit peut exercer un effet à distance sur un objet matériel ; et qui*
- b) *tente d'étayer ses affirmations sur des raisonnements ou des preuves qui sont loin de satisfaire aux critères de la science moderne en matière de logique et de validation (...)*
- c) *prétendent être scientifiques, et même*
- d) *prétendent relier leurs assertions à la science véritable, en particulier aux découvertes scientifiques d'avant-garde.*¹¹⁷

Dans cette logique, ajoute Alan Sokal,

*Ce qui fait entièrement défaut à la pseudoscience, toutefois, c'est la critique et la base empirique solide qui caractérisent la science véritable. Comme exemple de pseudoscience, on peut citer l'astrologie, l'homéopathie, la création science, le judaïsme, le christianisme, l'islam et l'hindouisme.*¹¹⁸

L'astrologie, le marxisme, la psychanalyse freudienne sont des pseudosciences, car l'on ne saurait déceler leur degré de fausseté. De même, ni le rationalisme, ni l'empirisme ne saurait constituer la source de la connaissance. L'erreur joue donc un rôle incontournable dans l'entreprise scientifique. Car, à en croire Karl Popper, l'idée directrice des *Conjectures et réfutations* s'énonce comme suit : « *nos erreurs peuvent être instructives* ». Le critère de démarcation entre science et non science chez Popper pose donc la réfutabilité et la falsifiabilité comme critères de scientificité d'une théorie. C'est ainsi que concernant l'astrologie par exemple, Karl Popper souligne à juste titre que

¹¹⁷ Alan Sokal, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, pp. 43-44.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 46.

*L'astrologie elle, n'a pas subi ce test avec succès. Les astrologues se sont mépris en faisant grand cas de ce qui leur apparaissait comme une confirmation, au point de demeurer indifférent à toute donnée empirique qui n'allait pas dans le sens de leurs affirmations. Ils formulaient en outre leurs interprétations et leurs prophéties de manière suffisamment vague pour pouvoir faire bon marché, par une explication superficielle de ce qui eut pu constituer un motif de réfutation de la théorie, si celle-ci, comme les prophéties effectuées, avait été formulée avec une plus grande précision.*¹¹⁹

De plus, avec la méthode des conjectures et réfutations, la connaissance empirique progresse constamment et « disparaîtrait » si le savant décidait de renoncer à sa quête du savoir ou de la vérité¹²⁰. S'insurgeant contre le dogmatisme, Karl Popper écrit : « *Toutes les lois, toutes les théories demeurent par leur nature même, provisoires, conjecturales ou hypothétiques, même lorsque nous nous estimons impuissants à les mettre plus longtemps en question* ». ¹²¹ Contre le vérificationnisme wittgensteinien, Popper propose le falsificationnisme. Pour lui, un système est scientifique seulement s'il peut être soumis à des tests empiriques (testabilité) qui sont susceptibles de le réfuter, c'est-à-dire de montrer que certaines de ses implications sont fausses. Luc Ferry (1951...) l'exprime fort bien en ces termes :

*La grande idée de Popper, fort bien exposée dans Conjectures et réfutations, c'est que, contrairement à ce qu'on pense spontanément, le but de la science n'est pas de vérifier les hypothèses. Tout au contraire, la démarche scientifique authentique consiste à essayer de réfuter, de « falsifier », comme dit Popper, les hypothèses que l'on a émises.*¹²²

Le degré de falsifiabilité d'une théorie augmente lorsqu'elle a plus de chance d'être réfutée par les tests. Son degré de corroboration augmente avec la sûreté des tests effectués. Mais une théorie n'en est jamais pour autant absolument confirmée. Ainsi se présente le critère de poppérien de scientificité d'une théorie. Ceci démontre à suffisance que c'est l'erreur qui caractérise la démarche scientifique.

II- LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DE L'IRRATIONALISME D'APRÈS KARL POPPER : LE CAS DU MARXISME

La précédente articulation nous a permis de comprendre que d'après Karl Popper, réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Ce critère de scientificité

¹¹⁹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 65.

¹²⁰ *Idem*.

¹²¹ *Ibid.*, p. 87.

¹²² Luc Ferry, *Karl Popper. Qu'est-ce que la science ?*, Paris, Flammarion, coll. Sagesse d'aujourd'hui et demain, 2013, p. 15.

d'une théorie, proposé par l'auteur de *La misère de l'historicisme*, nous donne ainsi la possibilité de comprendre que d'après notre auteur, la science est dynamique et évolutive. Celle-ci ne repose donc point sur une « *base rocheuse* », elle se construit toujours avec une marge d'erreurs et se démarque de l'irrationalisme qui a des effets négatifs en science. A présent, il est question pour nous d'analyser les fondements philosophiques de l'irrationalisme chez notre auteur. Ces derniers s'articuleront principalement autour du marxisme, la psychanalyse freudienne et la psychologie individuelle d'Adler. Cela étant commençons par le marxisme.

II-1- Le marxisme : approche conceptuelle et principales articulations

Un meilleur accès à l'intelligibilité de la doctrine du marxisme est tributaire d'une élucidation conceptuelle de celle-ci. Une telle approche nous permettra de mieux cerner le caractère irrationnel de cette philosophie. Cela étant, qu'est-ce que le marxisme ? Selon André-Comte Sponville, le marxisme est conçu comme la « *doctrine de Marx et d'Engels, puis le courant de pensée, passablement hétérogène, qui s'en réclame. C'est un matérialisme dialectique, appliqué surtout à la vie sociale : la lutte des classes est le moteur de l'histoire, qui mène nécessairement...* ». ¹²³ C'est dire que le marxisme est conçu comme la doctrine philosophique de Karl Marx et Friedrich Engels (1820-1895), fondée sur le matérialisme dialectique, c'est-à-dire, une lutte incessante des classes sociales.

Pour ces deux philosophes allemands, l'histoire n'a été meublée que par la lutte des classes. Plus fondamentalement, le marxisme peut s'appréhender comme une philosophie de l'histoire, mais une philosophie de l'histoire matérialiste, mettant en évidence la prééminence de la détermination économique¹²⁴. Le marxisme accorde donc une place prépondérante à l'économie. Elle pourrait même être une science de la société et de ses transformations dont le matérialisme dialectique en est la matrice. Ainsi, la comparaison entre la pensée de Marx et la méthodologie d'Einstein a été le ferment de la pensée philosophique de Karl Popper. Bien plus, le marxisme est une théorie globale du monde qui, en collectionnant les faits qui justifient ses assertions, parvient à clôturer la pensée¹²⁵.

¹²³ André-Comte Sponville, *Dictionnaire philosophique*, p. 555.

¹²⁴ Cyrille Désiré Awana, *La critique poppérienne du marxisme comme théorie scientifique*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ernest Menyomo, Docteur d'Etat en Philosophie, Département de Philosophie, Université de Yaoundé I, 1992-1993, p. 17.

¹²⁵ Cf. Wikipedia.org.

II-2- Le marxisme : une doctrine à préfiguration irrationnelle

Notons d'emblée que non seulement Karl Popper fut un marxiste, mais aussi, le marxisme constitua un tournant décisif sur le développement de sa pensée. Il le confesse d'ailleurs en ces termes :

La rencontre avec le marxisme fut l'un des événements majeurs de mon développement intellectuel. Elle m'enseigna certaines choses que je n'ai jamais oubliées. Elle m'enseigna la sagesse de l'adage socratique : « je sais que je ne sais pas ». Elle fit de moi un faillibiliste et me fit mesurer l'importance de la modestie intellectuelle.¹²⁶

Mais aussi audacieuse qu'elle puisse paraître, la théorie marxiste est malheureusement tombée dans le piège de l'irrationalisme. Il s'agit à présent de montrer dans quelle mesure le marxisme est une doctrine irrationnelle, selon le critère poppérien de scientificité. Autrement dit, il s'agit pour nous de montrer que le marxisme a un fondement irrationnel. En effet, dans le premier chapitre de *Conjectures et réfutations*, Karl Popper écrit :

J'ai donc décidé de faire ce que jamais encore je n'avais fait et de vous présenter mes travaux en philosophie des sciences, à partir de l'automne 1919, date à laquelle je me suis attelé pour la première fois au problème suivant : « quand doit-on conférer à une théorie un statut scientifique ? » ou encore « existe-t-il un critère permettant d'établir la nature ou le statut scientifique d'une théorie ?¹²⁷

Dans *La quête inachevée*, il ajoute :

Mon idée essentielle en 1919 était la suivante. Qui que ce soit, proposant une théorie scientifique, devrait tout comme Einstein, pouvoir répondre à cette question : « Quelles sont les conditions dans lesquelles j'admettrais que ma théorie est insoutenable ? ». Autrement dit, quels sont les faits concevables dont j'admettrais qu'ils apportent des réfutations, ou des falsifications, à ma théorie ?¹²⁸

Pour y répondre, Popper estime qu'une théorie est dite scientifique lorsqu'elle est susceptible d'être falsifiée. Dans cet ordre d'idées, ni le marxisme, ni la psychanalyse freudienne, ni l'astrologie ne sauraient être considérées comme sciences, car il est impossible de déterminer dans quelles mesures ces théories peuvent être fausses. En effet, pour Popper, le marxisme est retombé dans l'enfance de la pseudo-science, car ses partisans ont voulu à tout prix immuniser leur théorie contre la réfutation et l'ont de ce fait privé de son caractère scientifique. Pour notre auteur :

¹²⁶ Karl Raimund Popper, *La quête inachevée. Autobiographie intellectuelle*, p. 47.

¹²⁷ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 59.

¹²⁸ Karl Raimund Popper, *La quête inachevée. Autobiographie intellectuelle*, p. 54.

*Son ouverture d'esprit (le marxisme), son sens des réalités, son aversion pour tout verbiage moralisateur ont fait de lui l'un des meilleurs adversaires de l'hypocrisie et du pharisaïsme (...) Malgré toute ces qualités, Marx a pourtant été un faux prophète. Non seulement ses prédictions concernant le cours de l'histoire ne se sont pas réalisées ; mais, ce qui est plus grave, il a induit en erreur tous ceux à qui il a fait croire que la prophétie historique est une méthode scientifique permettant de traiter les problèmes sociaux. Il est responsable des ravages produits par la pensée historiciste jusque chez les défenseurs de la société ouverte.*¹²⁹

D'après Jean-Paul Sartre (1905-1980), « *la théorie de la connaissance reste le point faible du marxisme* »¹³⁰. A cet effet, Popper commence par noter que le marxisme est problématique, car les lois sociologiques varient en fonction du temps et ne sauraient être déterminées. Le déterminisme sociologique de Marx est donc limité. De même, cette théorie ne saurait être expérimentable, si tant est qu'elle s'inscrit dans la globalité. En fait d'après Karl Popper, le marxisme a une vue globale de la société et fait des prédictions globales sur son devenir. C'est ainsi qu'il ne manquera pas de souligner que si nous voulons étudier une chose, nous sommes forcés de sélectionner certains de ses aspects. Il ne nous est pas possible d'observer ou de décrire une partie du monde comme un tout ou une partie de la nature comme un tout : en fait, pas même la plus petite partie ne peut ainsi être décrite comme étant un tout, puisque toute description est nécessairement sélective. On peut même dire que des tous (...) ne peuvent être l'objet d'une activité scientifique.¹³¹ Il apparaît donc de ce fait que, non seulement les prétentions du marxisme à établir des prédictions certaines sur le devenir historique sont démesurées, mais elles constituent aussi une immense supercherie. L'habillage scientifique du marxisme relève donc de la métaphore ; il est incapable de tenir ses promesses ; pire, il s'ôte jusqu'à la possibilité même de constituer des îlots de savoir fragmentaires portant sur des objets bien définis.¹³²

¹²⁹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, tome II, *Hegel et Marx*, p. 60.

¹³⁰ Jean-Paul Sartre, in *Les Temps Modernes*, N° 139, Septembre 1957, p. 359.

¹³¹ Karl Raimund Popper, *Misère de l'historicisme*, trad.fr. Hervé Rousseau, Paris, Plomb, 1956, p. 9.

¹³² Cyrille Désiré Awana, *La critique poppérienne du marxisme comme théorie scientifique*, p. 68.

CHAPITRE III

LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER : UNE PRÉFIGURATION DE L'IRRATIONALISME

L'irrationnel, dans le sens que nous l'employons dans ce travail, se conçoit comme le refus du débat, de l'ouverture à la discussion critique. Dit autrement, une attitude rationnelle chez Popper, c'est celle qui intègre la discussion critique et la remise en cause. C'est dire que le rationnel ici est l'antichambre du dogmatisme et de l'absolutisme épistémologiques. Mieux encore, une théorie irrationnelle est celle qui a une préfiguration dogmatique, c'est-à-dire hostile à la critique et à la remise en cause. A cet effet, s'en tenant au critère de scientificité proposé par Karl Popper, nous constatons que certaines théories se présentent comme irréfutables. Autrement dit, on ne saurait prédire, encore moins envisager le degré de fausseté. Ce qui nous amène à dire que de telles théories, aux yeux de notre auteur, sont considérées comme ascientifiques et de surcroît irrationnelles. Dans le cadre de cette articulation portant sur les fondements philosophiques de l'irrationalisme chez Karl Popper, il nous revient de montrer dans quelle mesure la psychanalyse du psychiatre autrichien Sigmund Freud et la psychologie individuelle d'Alfred Adler relèvent de l'irrationalisme.

I. LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE SIGMUND FREUD : ÉTAT DE LA QUESTION

Notons d'emblée que la psychologie peut être perçue comme une discipline scientifique autonome ayant pour objet d'étude le comportement humain et les processus mentaux. Comme telle, elle intègre en son sein un ensemble de mécanismes et procédés permettant de prendre médicalement en charge des personnes souffrant de troubles névrotiques et de dérèglements mentaux. C'est d'ailleurs dans cette logique qu'est née la psychanalyse, qui est une discipline scientifique, mise sur pied par le psychiatre autrichien Sigmund Freud à la fin du XIX^{ème} siècle. Notre dessein fondamental, dans la présente section consiste à présenter les fondements scientifiques de la théorie freudienne de la psychanalyse. Autrement dit, il s'agit pour nous de répondre aux interrogations suivantes : qu'est-ce que la psychanalyse d'après Sigmund Freud ? En quoi consiste-t-elle réellement ? Quelles sont ses principaux fondements ? Cela dit,

commençons notre analyse par une élucidation conceptuelle de ce dont on entend par « psychanalyse ».

I-1- La théorie freudienne de la psychanalyse : approche conceptuelle et spécificité

La psychanalyse vit le jour grâce aux travaux scientifiques élaborés par le psychiatre autrichien Sigmund Freud, dans ses ouvrages *Essai de psychanalyse, Cinq leçons sur la psychanalyse*. D'après Sigmund Freud, la psychanalyse consiste à « *poursuivre les symptômes hystériques jusqu'à leur origine qu'on trouve toutes les fois dans un événement de la vie sexuelle du sujet* ». ¹³³ La définition classique de sa conception de la psychanalyse date de 1923 :

Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé pour l'investigation des processus animiques, qui sont à peine accessibles autrement ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de vues psychologiques, acquises par cette voie, qui croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle. ¹³⁴

Il faut entendre par-là un procédé d'investigation des processus psychiques inconscients, une méthode psychothérapique, un ensemble de conceptions théoriques relatives au psychisme ¹³⁵. Dans son *Dictionnaire freudien*, Claude Le Guen définit la psychanalyse sous trois axes fondamentaux. Tout d'abord, il s'agit d'un « *un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles* ». ¹³⁶ Ensuite, c'est une « *méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation* ». ¹³⁷ Enfin, elle est perçue comme une « *série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle* ». ¹³⁸ Le *Dictionnaire fondamental de la psychologie* quant à lui pose la psychanalyse comme étant une « *méthode curative fondée sur la verbalisation aussi complète que possible, des pensées et associations d'idées qui se présentent au sujet, dans un contexte où ce qui a été refoulé peut disparaître* ». ¹³⁹

Au regard de ces définitions qui précèdent, nous constatons que la psychanalyse est, selon Freud, une méthode d'investigation psychologique visant à élucider la signification

¹³³ Sigmund Freud, *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* (1914), *Gesammelte Werke*, vol. X, p. 44. En français, ceci se dit *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, consulté sur [W fr.m.wikipedia.org](http://Wfr.m.wikipedia.org), le 13 Février 2023, à 7 h 31 minutes.

¹³⁴ Sigmund Freud, *Psychanalyse et théorie de la libido* (1923), *Œuvres complètes*, Paris, PUF, XVI, 1991, p. 183.

¹³⁵ [W fr.m.wikipedia.org](http://Wfr.m.wikipedia.org), consulté le 13 Février 2023, à 7 h 33 minutes.

¹³⁶ Claude Le Guen, *Dictionnaire freudien*, Paris, PUF, 2008, p. 1155.

¹³⁷ *Idem*.

¹³⁸ *Idem*.

¹³⁹ *Dictionnaire fondamental de psychologie*, Paris, Larousse-Bordas, 1997, p. 997.

inconsciente des conduites et dont le fondement se trouve dans la théorie de la vie psychique formulée par Sigmund Freud. En tant que science, la psychanalyse repose à la fois sur une théorie de la subjectivité humaine, sur une métapsychologie du fonctionnement mental proposant une compréhension des principaux troubles mentaux et aussi sur une méthode de soin qui s'en inspire. C'est pourquoi le principal objet de la psychanalyse est l'inconscient. Elle est donc une discipline scientifique ayant pour dessein fondamental le traitement des instances névrotiques. Autrement dit, cette discipline fut mise sur pied dans l'unique but de traiter médicalement les problèmes mentaux. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la théorie freudienne de la psychanalyse est perçue comme une *Wissenschaft des Unbewussten*, c'est-à-dire une « science de l'inconscient ». ¹⁴⁰ C'est au regard des travaux de ce psychiatre autrichien sur la psychanalyse, que Karl Popper s'attèlera à remettre en cause la scientificité de cette discipline scientifique. Aux yeux de l'épistémologue anglais d'origine autrichienne, la psychanalyse freudienne est perçue comme non-science du fait de son caractère irréfutable.

I-2- Structure du psychisme, interprétation freudienne du rêve et intérêt de la psychanalyse

Il s'agit d'une méthode d'investigation à la fois théorique visant à saisir le fonctionnement du psychisme en vue de soigner des maladies mentales. Même s'il n'est pas le premier à parler de l'inconscient, Sigmund Freud est présenté comme celui qui a mis en exergue les mécanismes de fonctionnement de l'inconscient de manière scientifique, dans l'optique de mieux comprendre le fonctionnement du psychisme humain. Il montre ainsi que l'inconscient est une réalité psychique qui échappe totalement à la conscience, mais l'influence considérablement. Pour lui, l'inconscient est considéré comme l'ensemble de désirs refoulés et l'acte même de refoulement. Afin de mener à bien ses investigations, Sigmund Freud met en relief deux topiques. La première topique est élaborée en 1905 et distingue trois systèmes dans le psychisme humain : l'inconscient¹⁴¹, le préconscient¹⁴² et la conscience¹⁴³. Le premier schéma topologique de l'appareil psychique appelé plus couramment première topique est décrit dans le paragraphe sept de la *Science des Rêves* et dans l'essai de 1915 : « *Sur l'inconscient* ». Sigmund Freud propose un appareil psychique composé de trois systèmes : l'Inconscient, en abrégé « Ics », le Préconscient, en abrégé « Pcs », le Conscient, en abrégé « Cs » ou perception-

¹⁴⁰ Roland Gori, « science et psychanalyse », in Alain de Mijolla (dir), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette-Littérature, 2005, p. 1620.

¹⁴¹ Il faut entendre par-là le lieu de refoulement de nos désirs.

¹⁴² Il s'agit d'une sorte d'écran entre la conscience et l'inconscient. Il constitue une esquisse d'antichambre qui filtre les pulsions de l'inconscient.

¹⁴³ C'est l'instance de lucidité et de maîtrise de soi. C'est également le siège de la volonté.

conscience égale « Pc-Cs ». Sigmund Freud a situé le système Pc-Cs à la périphérie de l'appareil psychique, entre le monde extérieur et les systèmes mnésiques. Il est chargé d'enregistrer les informations venant de l'extérieur et de percevoir les sensations intérieures de la série plaisir-déplaisir. Le système Pc-Cs ne conserve aucune trace durable des excitations qu'il enregistre.

Le préconscient se distingue de Pc-Cs et Ics. Il est fait de représentations de mots traces mnésiques plus ou moins investies affectivement (différent des représentations de choses). Ici, il s'agit de représentations verbales. Le fonctionnement, c'est le processus secondaire qui est en cause ici. Sa caractéristique principale qui est égale à l'énergie n'y circule pas librement (notion de contrôle). Il y a prédominance dans le processus secondaire du principe de réalité sur le principe de plaisir. L'inconscient, est la partie la plus archaïque de l'appareil psychique et la plus proche de la source pulsionnelle. C'est le siège des représentations de choses, représentants des pulsions (Attention : on ne dit pas « pulsions ». Pourquoi ? Parce que « pulsion » est aux limites du biologique et du psychologique. Au niveau des processus mentaux, ce sont les représentants qui interviennent). L'inconscient se constitue historiquement au cours de la vie de l'individu, et surtout pendant son enfance.

S'agissant de la deuxième topique, elle sera surtout développée en 1923 dans « Le Moi et le Ça ». ¹⁴⁴ Parallèlement, il y a un remaniement assez général de la théorie psychanalytique. L'esprit des deux topiques n'est pas le même et la terminologie le reflète. On quitte les traces mnésiques, les représentants, pour s'intéresser à la notion de conflits entre instances. Là encore, nous retrouvons une trilogie : le ça, le moi, le surmoi. Le Ça se définit comme le pôle pulsionnel de l'appareil psychique. Sigmund Freud précise que « c'est la partie obscure, impénétrable de notre personnalité ». Les instincts de vie et de mort appartiennent au Ça. Les lois qui le régissent sont les mêmes que pour l'inconscient processus primaires principe de plaisir. Le principe de contradiction n'existe pas, ni les notions d'espace et de temps. Le Ça ignore les jugements de valeur, le bien, le mal, la morale. En ce qui concerne l'élaboration progressive de l'appareil psychique, Sigmund Freud dit dans l'*Abrégé de psychanalyse* : « *A l'origine, tout était Ça* ». ¹⁴⁵

Le Moi est le pôle défensif de l'individu. C'est en quelque sorte le médiateur chargé des intérêts de la totalité du sujet. Le Moi étend progressivement son contrôle sur le Ça, et en

¹⁴⁴ Nous signalons que ces recherches sur la psychanalyse freudienne ont été effectuées sur le site [fr.m.wikipedia.org.](http://fr.m.wikipedia.org), consulté le 13 Février 2023, à 7 h 48 minutes.

¹⁴⁵ [W fr.m.wikipedia.org.](http://fr.m.wikipedia.org), consulté le 14 Février 2023, à 7 h 53 minutes.

même temps se forme à la suite d'identifications successives à des objets extérieurs qui sont ainsi intériorisés. Le Moi se constitue progressivement. Il n'existe pas d'emblée. Contrairement au Ça, morcelé en tendances indépendantes, le Moi est une unité, une instance qui assure la stabilité et l'identité de la personne. Il a pour mission d'assurer la fonction de conscience d'autoconservation et prend garde aux exigences du Ça et du monde extérieur. Sigmund Freud isole une substructure, ayant une fonction d'idéal qui l'appelle idéal du Moi ou Moi-idéal (narcissisme infantile, idéal de toute puissance). Le Surmoi n'est apparu qu'en 1923 dans « *Le Moi et le Ça* », « *Le Surmoi est l'héritier du COE* », célèbre phrase de Sigmund Freud. Il tire lui-aussi (comme le Moi) son origine du Ça. Là aussi interviennent les processus d'identification. Exemple : le petit garçon renonce à sa mère comme objet d'amour pour sortir du conflit œdipien. Deux possibilités s'offrent à lui où il s'identifie à la mère où il s'identifie au père, et intériorise l'interdit paternel.

Le Surmoi a des caractéristiques particulières. Il ne s'agit pas d'une identification au Moi des parents (un Surmoi sévère peut être élaboré à partir d'un père complaisant). L'identification se fait plutôt au Surmoi des parents qui transparait par leur attitude éducative (de génération en génération). Si c'est le renoncement aux désirs œdipiens, amoureux et hostiles qui est au principe de la formation du Surmoi, celui-ci se voit enrichi, selon Sigmund Freud, par les apports ultérieurs des exigences sociales et culturelles (éducation, religion, moralité). Le Surmoi assure 3 fonctions : - une fonction d'auto-observation - une fonction de conscience morale, de censure (sentiment de culpabilité) - une fonction d'idéal (Idéal du Moi) (sentiment d'infériorité)

II. LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER

La présente section de notre investigation consiste à présenter les fondements scientifiques de la psychologie individuelle d'Alfred Adler. Autrement dit, il est question pour nous de donner des éléments de réponse aux préoccupations suivantes : en quoi consiste la psychologie individuelle d'Alfred Adler ? Qu'est-ce qui la caractérise ? Pour cela, nous notons déjà d'après Karl Raimund Popper, la psychologie adlérienne, tout comme la psychanalyse freudienne, le marxisme et l'astrologie, relève de l'irrationnel. En tout état de cause, nous procédons tout d'abord à un examen systématique de la psychologie individuelle, telle que développée par Alfred Adler.

II-1- En quoi consiste la psychologie individuelle d'Alfred Adler ?

D'après les investigations de Mormin et Viguier,

*L'œuvre d'Alfred Adler, bien que méconnue et éclipsée par celle de Freud ou mal connue parce que réduite par ignorance à quelques notions, mérite notre attention en cette fin de siècle. Car, au-delà d'un style dénué de toute prétention qui a malheureusement permis une lecture simpliste, s'est élaborée une pensée qui reflète une problématique moderne.*¹⁴⁶

Alfred Adler (1870-1937) est un médecin viennois d'origine juive, ophtalmologue puis généraliste, disciple de Sigmund Freud dès 1902. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la psychologie individuelle est une théorie qui met l'accent sur les aspects sociaux et communautaires de la vie d'une personne qui sont pour lui aussi importants que l'aspect interne. La théorie psychologique d'Alfred Adler est axée sur la dynamique familiale, les intérêts sociaux et le bien être d'autrui. Alfred Adler démonte les mécanismes internes de l'action humaine. Il pose les vraies questions sur les motivations de l'action et le but poursuivi : trouver le bonheur en réalisant sa personnalité formée subjectivement. Il répond avec réalisme à la seule question préalable à toute quête de la réalisation de soi-même, celle du sens de la vie, de sa propre vie¹⁴⁷. Pour l'essentiel, la psychologie individuelle est un ensemble de théories psychologiques et pratiques thérapeutiques élaborés par le médecin autrichien Alfred Adler. Elle s'est développée à la suite de la séparation entre Alfred Adler et Sigmund Freud pour divergences de points de vue, notamment sur la vision freudienne du système pulsionnel. Alfred Adler voit dans le sentiment social un phénomène ayant des racines biologiques qui se développe à la naissance dans la relation mère-enfant pour s'étendre ensuite aux autres membres de la famille et à la société.

La psychologie individuelle adlérienne déplace le principe explicatif des comportements de la libido des pulsions sexuelles à la compensation du sentiment d'infériorité. A cet effet, la psychanalyse freudienne, tout comme la psychologie individuelle adlérienne sont à la fois une technique et une théorie. La technique est fondée sur un certain usage de la parole et de la relation duelle, dans un dispositif spatio-temporel particulier. La théorie porte sur l'ensemble de la vie psychique, en tant qu'elle est dominée par l'inconscient et la sexualité. On le voit, il s'agit d'une méthode non rationnelle et peu analytique. Le but est moins le bonheur que la santé ou la liberté : il s'agit de rendre à l'individu son histoire, pour l'en libérer, au moins en

¹⁴⁶ Mormin et Viguier, *Théorie analytique adlérienne*, Paris, Masson, 1993, p. 3.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 5.

partie, ou en tout cas pour qu'il cesse d'en être aveuglément prisonnier. De là, une thérapeutique, pour les névrosés ; une tentation, pour les curieux ou les narcissiques ; et un métier, pour les psychanalystes. Il faut bien que tout le monde vive. Sigmund Freud, qui fonda la chose et inventa le mot, dut être déçu, il le laisse parfois entendre, par la répétitivité et la platitude de ce que la psychanalyse, grâce à lui, découvrait en l'être humain. On comprend que les psychanalystes s'endorment, parfois, pendant les séances. La psychanalyse est une blessure narcissique. Mais c'est là son prix, et la grande leçon qu'elle nous donne. Nous sommes le résultat d'une histoire sans intérêt. Qui s'en rend compte et l'accepte, il passe à autre chose. Et la cure est finie.

II-2- L'avènement de psychologie individuelle d'Alfred Adler : l'abandon de la psychanalyse freudienne

Bien qu'étant un disciple fidèle de Sigmund Freud, Alfred Adler va très vite de se démarquer de son maître. En effet, loin de la formulation d'une philosophie de la dissidence et d'une épistémologie anarchiste comme Paul Feyerabend¹⁴⁸, Alfred Adler va tout simplement abandonner certaines idées du freudisme, pour ainsi mettre sur pied sa théorie de la psychologie individuelle. A cet effet, la pomme de discorde entre les deux médecins autrichiens se situe au niveau de la primauté de la libido et la notion de refoulement, qui pour Alfred Adler doit être remplacée par le concept des « *tendances défensives du moi* » d'un état névrotique dérivé des sentiments d'infériorité et de la surcompensation de la « protestation virile » dans une Vienne catholique romaine phalocrate et antisémite.¹⁴⁹ Contrairement à Sigmund Freud, Alfred Adler était persuadé que la personne humaine implique une certaine finalité ou téléologie, que son comportement, au sens le plus large du terme, théorique et pratique est toujours fonction d'un but orienté dès l'enfance.

Face à cet état des choses, Alfred Adler se démarque de la théorie freudienne en sortant du cadre pulsionnel. En effet, alors que Sigmund Freud attribue la responsabilité du trouble au sujet lui-même, et plus particulièrement à ses instincts, Alfred Adler considère que les difficultés psychiques que rencontrent les individus ne trouvent pas leur origine du côté de leurs

¹⁴⁸ En effet, Paul Feyerabend s'est également démarqué de son maître Karl Popper, mais en formulant une épistémologie anarchiste, qui nie toute idée d'une méthodologie ultime en science. Son dessein épistémologique sera de libérer la science et la philosophie du méthodologisme issu du fondationnalisme épistémologique. C'est ainsi qu'il va proposer son « améthode », c'est-à-dire la négation d'un critère ultime définissant la démarche scientifique. D'où son fameux « tout est bon », qui ouvre la voie au pluralisme méthodologique.

¹⁴⁹ Nous signalons que ces recherches ont été faites sur le site [W fr.m.wikipedia.org.](http://fr.m.wikipedia.org), consulté le 14 Février 2023, à 8 h 26 minutes.

pulsions sexuelles mais serait plutôt le fait de la pression sociale. Selon lui, le rôle de l'entourage est essentiel dans le développement de l'enfant et en ce sens la prévention dans le milieu éducatif a pris une place importante dans son action. Selon Alfred Adler, tout individu doit pouvoir prendre suffisamment confiance en soi pour surmonter, seul, ses difficultés et le sujet doit comprendre que la guérison dépend de lui. La visée sociale de l'approche d'Alfred Adler et son caractère optimiste sont assez intéressantes et cela souligne l'importance majeure qu'il y a à travailler avec toute personne quel que soit son milieu d'origine.

III- LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER : DES THÉORIES IRRATIONALISTES

La présente articulation de notre investigation théorique consiste, pour l'essentiel, à montrer que la psychanalyse freudienne et la psychologie individuelle d'Alfred Adler, sont, aux yeux de Karl Raimund Popper, des non-sciences, par conséquent, irrationnelles. Autrement dit, bien au-delà de leur prétention à la scientificité, la psychanalyse freudienne et la théorie adlérienne de la psychologie individuelle, présentent quelques défaillances méthodologiques et logiques qui mettent à mal leur statut de discipline scientifique. Pour ce faire, nous nous proposons, dans le cadre de cette dernière section, de répondre à la question suivante : qu'est-ce qui fait de la psychanalyse et de la psychologie individuelle, des disciplines irrationnelles d'après Karl Popper ?

III-1- La critique poppérienne du statut scientifique de la psychanalyse freudienne et de la psychologie individuelle d'Alfred Adler

Le philosophe des sciences Karl Popper remet en cause la scientificité de la psychanalyse, dans la mesure où la plupart de ses théories sont, non seulement irréfutables sur le plan strictement logique, mais aussi irréfutables sur un plan empirique et méthodologique : il est impossible d'édifier des tests empiriques qui soient réductibles et contrôlables de manière intersubjective. De même, l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* met également en exergue le comportement social des psychanalystes vis-à-vis de la critique, ces derniers ayant tendance, selon lui à immuniser les théories de la psychanalyse contre la critique, au lieu de la favoriser dans un sens scientifique. Aussi, pour notre auteur, ce qui fait défaut à la psychanalyse pour être une science, est donc toute une dimension sociale de la preuve. Sigmund Freud

présente lui-même sans cesse sa théorie comme « *une contribution (majeure) au progrès de la science* ». ¹⁵⁰

La réfutabilité de Karl Popper définit à la fois la norme de la connaissance scientifique et se présente comme le critère du caractère empirique de toute théorie scientifique. Ce point de vue rend compte de l'ambiguïté d'une épistémologie qui s'ancre dans la logique potentielle tout en prétendant à l'effectivité pratique. Il est impossible avec un tel critère de statuer sur la scientificité des disciplines aussi diverses que le marxisme, la psychanalyse, la psychologie adlérienne, la théorie de l'évolution, l'astrologie, étudiées par Karl Popper et exclues du domaine des sciences pour absence de prédictibilité¹⁵¹. S'agissant de la psychanalyse freudienne, elle est aux yeux de Popper irréfutable. Car, pour lui, il n'y a pas de comportements humains observables susceptibles de la (la psychanalyse) contredire ; elle est compatible avec tout comportement humain observable possible. Dans cette logique, la psychanalyse n'est pas sortie de l'enfance de la pseudo-science. C'est la raison pour laquelle Karl Raimund Popper ne manque d'ailleurs pas de souligner ce qui suit : « *Quant aux deux théories psychanalytiques, elles relèvent d'une toute autre catégorie. Elles sont purement et simplement impossibles à tester comme à réfuter. Il n'existe aucun comportement humain qui puisse les contredire* ». ¹⁵² En tant que théorie, la psychanalyse, comme le marxisme ou l'astrologie, n'est pas scientifique parce qu'elle est toujours vérifiée et que les faits ne lui donnent jamais tort. La vision de l'esprit humain que donne la psychanalyse est irréfutable parce qu'elle est inaccessible à la critique que constitue, pour toute théorie scientifique authentique, la confrontation avec la réalité.

Pour Karl Popper, la psychanalyse et la psychologie individuelle, telles qu'elles furent respectivement formulées par Sigmund Freud et Alfred Adler, sont scientifiquement problématiques parce qu'elles ne sont pas réfutables. D'ailleurs, s'agissant par exemple de l'épopée freudienne du Moi, Ça et du Surmoi, « *on est plus fondé à en revendiquer la scientificité que dans le cas de ces récits qu'Homère avait recueillis de la bouche des dieux. Certes, les théories psychanalytiques étudient certains faits, mais elles le font à la manière des mythes* ». ¹⁵³ Tout

¹⁵⁰ En 1925, dans son *Autoprésentation*, Sigmund Freud écrivait : « *J'ai toujours ressenti comme une injustice grossière qu'on ne voulût pas traiter la psychanalyse comme toute autre science de la nature* ». Et encore à la fin de sa vie, en 1933 : « *La psychanalyse est particulièrement qualifiée pour être le porte-parole de la conception scientifique de l'univers* ». Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse.

¹⁵¹ Jacques Michel-Béchet, *Le critère de démarcation de Karl Raimund Popper et son applicabilité*, sous la direction des professeurs Pascal Nouvel et Anastasios Brenner, Université Paul Valéry-Montpellier III, Mai 2013, p. 4.

¹⁵² Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 66.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 67.

compte fait, l'analyse du marxisme, la psychanalyse freudienne et la psychologie individuelle d'Alfred Adler, nous permet de comprendre qu'il s'agit des théories dogmatiques. En fait, elles entrent dans la catégorie des non-sciences ou pseudo-sciences, car, elles ne sont pas susceptibles d'être testées. Mieux encore, on ne saurait prédire dans quelle mesure elles peuvent être fausses. En un mot, ce sont des « mythes ».

III-2- Le statut épistémologique de la métaphysique chez Karl Popper

Dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Raimund Popper écrit :

*Qu'on me comprenne bien : je n'éprouve envers le mysticisme religieux aucune hostilité et c'est seulement à l'antirationalisme militant que j'en veux. Mais la tolérance que je réclame pour la religion, je la revendique aussi pour la foi dans la raison ; car autant que d'autres croyances elle a le droit de contribuer au progrès humain.*¹⁵⁴

Autrement dit, pour Karl Popper, les théories ou doctrines non scientifiques ne posent aucun problème. Seulement, il faut combattre l'antirationalisme qui y en découle. A cet effet, bien qu'étant, aux yeux de notre auteur, perçue comme non-science, la métaphysique, la théologie, les mythes, favorisent le progrès et la croissance du savoir scientifique. En d'autres termes, il ne faut pas envisager une démarcation trop tranchée entre science et non-science. Car des théories relevant de la métaphysique et toutes ses composantes, peuvent favoriser l'éclosion de la science. Face à cet état des choses, l'auteur de *Conjectures et réfutations*, reconnaît la place indéniable de la métaphysique et de l'invisible en science. Les positivistes, empiristes, vérificationnistes et positivistes logiques du Cercle de Vienne, se seraient donc trompés en évacuant du champ de la connaissance scientifique, tout ce qui relève de l'invisible et du supra-sensible. On comprend d'ailleurs pourquoi Karl Popper écrit :

Or, ainsi que je l'ai entrevu aussi, ce genre de mythes peuvent prendre une forme plus élaborée, et il devient alors possible de les tester ; historiquement, toutes les théories scientifiques – ou quasiment toutes – procèdent des mythes, et ceux-ci peuvent formuler d'importantes anticipations des théories scientifiques. Citons, à titre d'exemple, la théorie de l'évolution par essais et erreurs chez Empédocle ou le mythe parménidien d'un univers dense et immuable où rien ne se produit jamais et qui devient, par l'adjonction d'une dimension supplémentaire, l'univers dense d'Einstein (au sein duquel rien ne se produit non puisque, du point de vue quadridimensionnel, tout est déterminé et posé depuis le début. J'ai donc estimé que lorsqu'une théorie se révèle être non-scientifique ou

¹⁵⁴ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 173.

*« métaphysique » (risquons ce qualificatif), elle ne se révèle pas pour autant négligeable, insignifiante, « vide de sens » ou encore « absurde ».*¹⁵⁵

A travers ces propos, nous pouvons comprendre que les mythes, contes, légendes, superstitions, la sorcellerie, la magie, la religion, sont d'une importance indéniable, car non seulement elles constituent le fondement même de la science, mais aussi, elles permettent son éclosion. Autrement dit, les instances mythologiques et mystiques sont à l'origine de la science ; elles constituent la mamelle nourricière qui alimente et fait éclore toutes les théories scientifiques. Dans cette logique, elles sont d'une importance indéniable pour l'entreprise scientifique. C'est d'ailleurs dans ce sens que Paul Feyerabend souligne à juste titre qu'

*Il y a les mythes, les dogmes de la théologie, la métaphysique et de nombreux autres moyens de construire une conception du monde. Il est clair qu'un échange fructueux entre la science et de telles conceptions non scientifiques du monde aura encore besoin de l'anarchisme que de la science elle-même.*¹⁵⁶

En réalité, on pourrait dire que les traditions mystiques et mythiques ont une pertinence scientifique. Autrement dit, elles concourent à la pertinence et la crédibilité scientifique. Car, la science ne naît point ex-nihilo. Elle s'inscrit le plus souvent autour d'un mythe, d'une légende, d'un conte et même la magie. En fait, la science, dans son élaboration, relève de l'ordre de l'indicible. Ce qui revient donc à dire que les mythes constituent le socle sur lequel s'élabore la démarche scientifique.

Ce point de vue peut d'ailleurs s'illustrer à travers l'arbre cartésien de la connaissance qui pose la métaphysique comme étant les racines. Il en est de même pour les êtres mathématiques, le mythe platonicien de la caverne, le mythe poppérien des cygnes et de la dinde inductiviste de Bertrand Russell. Car, ils permettent à la science et à la philosophie de mieux se déployer. Tel est d'ailleurs le point de vue soutenu par l'épistémologue anglais d'origine autrichienne Karl Raimund Popper. Pour lui, les traditions mythiques et mystiques peuvent ainsi se révéler utiles, pertinentes et crédibles pour des recherches scientifiques ultérieures. La théorie platonicienne des formes et des apparences a certainement contribué au foisonnement de l'essentialisme méthodologique qui devait contaminer durablement la pensée occidentale, mais elle a également convié l'individu à rechercher au-delà des réalités immédiates des principes cachés d'organisation, frayant ainsi la voie à l'exploration scientifique de l'univers.

¹⁵⁵ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 67.

¹⁵⁶ Paul Karl Feyerabend *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, pp. 196-197.

CONCLUSION PARTIELLE

Cette première partie de notre investigation sur la critique poppérienne de l'irrationalisme, a consisté en une mise en relief de la question de l'irrationalisme, tant dans l'histoire de la philosophie que dans celle des sciences. Une telle ambition analytique nous a permis de comprendre, à travers certaines figures emblématiques de l'histoire de la philosophie, que l'irrationalisme a bel et bien été célébré et développé avant et après Karl Raimund Popper. Des présocratiques aux philosophes et hommes de sciences post-modernes, la question de l'irrationalisme n'a cessé de faire écho. Il s'est agi d'un fondement métaphysique, religieux, mythologique du savoir. Autrement dit, la démarche pour connaître s'est effectuée en marge de toute démontrabilité et de rationalité scientifique. C'est ainsi que le mythe, la sorcellerie, la religion, la métaphysique se sont avérées être les voies par excellence de la connaissance et de la compréhension de toute chose. Plus fondamentalement, la rationalité scientifique est relayée au second rang, si tant est que d'après nos investigations précédentes, nous avons assisté à une atmosphère de banalisation et de chosification de la science. Les présocratiques qui croient aux dieux mythologiques et qui expliquent les intempéries naturelles comme étant l'œuvre de leur colère ; Platon qui pense un principe métaphysique qui meut le corps et une âme qui peut subsister en dehors de ce même corps ; les médiévaux pour qui « tout vient Dieu » et peut s'expliquer uniquement que par la foi en lui ; Descartes qui reprend le platonisme et banalise le côté matériel de l'humain en le concevant comme une machine ; Feyerabend et ses frères anarchistes pour qui la magie, la sorcellerie, les mythes, la religion, les superstitions, la métaphysique sont au fondement de la science, voilà de manière succincte comment se dessine l'irrationalisme et le contexte intellectuel de Karl Popper. A ce titre, dans l'optique de redorer le blason de la science et de la philosophie et de restituer à celles-ci leur rationalité et leur méthode essentiellement critique et discursive Popper, s'est investi à critiquer de manière acerbe, l'irrationalisme. Tel est l'enjeu de la partie qui va suivre.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPISTÉMOLOGIE POPPÉRIENNE FACE À LA QUESTION DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE

« Ces considérations renforcent ma conviction que la seule attitude moralement justifiée est de nous considérer comme des êtres rationnels. Ainsi envisagée, mon attaque contre l'irrationalisme a bien un caractère moral. A mon avis, l'intellectuel qui, trouvant le rationalisme trop fade, lui préfère un ésotérisme à la mode aujourd'hui, comme par exemple, le mysticisme médiéval, manque à son devoir envers l'homme. Il se croit très au-dessus de notre siècle de matérialisme et de mécanisation à outrance, ce qui prouve surtout qu'il est incapable de comprendre l'importance des forces morales que recèle notre science moderne (...) Méfions-nous de ces faux prophètes, de ces nostalgiques de l'ancienne unité tribale et de ces victimes du malaise de la civilisation déjà décrit au chapitre X ».

Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, pp. 162-163.

Peut-on réellement assimiler la connaissance scientifique à la magie, la sorcellerie, le mythe, la superstition, aux sentiments, instincts, émotions à outrance, et autres instances relevant de l'épistémologie de la paranormalité ? La démarche scientifique est-elle irrationnelle ? En réalité, faut-il le souligner, notre siècle est caractérisé par un abandon, une méfiance, une phobie et un détournement de l'humain vis-à-vis de la raison. L'homme aujourd'hui a tourné le dos à la seule faculté lui permettant de penser objectivement et de bien guider son existence de façon libre et épanouie. Il s'est plutôt ouvert aux réalités ascientifiques et irrationnelles à l'exemple des superstitions, dans l'optique soit de « sauver son âme » et « avoir part à la vie éternelle », soit de recouvrir la santé physique. Dans cette logique, Alan Sokal faisait déjà remarqué que notre époque est

*caractérisée (sic), de ce point de vue, par une méfiance excessive à l'égard de la science et de la raison et par une sympathie tout aussi excessive à l'égard de l'irrationnel et du religieux. Cet état d'esprit est un des aspects de ce qu'on peut appeler le « postmodernisme », c'est-à-dire en gros l'idée que la modernité, caractérisée par un esprit scientifique et rationnel, est ou doit être dépassée.*¹⁵⁷

En effet, dans son besoin d'achèvement, la science, au-delà de l'évolution historique et des conflits idéologiques, s'est constituée comme un savoir rationnel fondé en toute objectivité, suivant la volonté de l'homme à s'échapper du réductionnisme et du prédéterminisme théologico-métaphysique. A cet effet, la dynamique réflexive déployée dans le cadre de cette seconde partie de notre travail, met en exergue la spécificité de la science en tant que savoir rationnel et objectif. D'après Alain Boyer, l'épistémologie poppérienne se réduit à un « *objectivisme* »¹⁵⁸ accordant la primauté à la testabilité intersubjective. En d'autres termes, il s'agit fondamentalement pour nous de montrer que, loin de verser dans les non-sens, la sorcellerie, la magie, les superstitions, la « *métaphysique et une épistémologie d'un genre bizarre* »¹⁵⁹, la science a ceci de spécifique, qu'elle repose sur le débat critique intersubjectif, une démarche rationnelle et objective.

Alan Sokal, prix Nobel de physique dénonçait déjà ces « impostures intellectuelles » et cette industrie de pseudosciences qui ne cessent d'exacerber la cité scientifique aujourd'hui, dont « *les théoriciens les plus ambitieux (...) ont érigé des systèmes élaborés sur un brouillard*

¹⁵⁷ Alan Sokal, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 9.

¹⁵⁸ Alain Boyer, *Introduction à la lecture de Karl Popper*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1994, p. 4.

¹⁵⁹ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, Paris, Harmattan, 2021, p. 17.

verbal ».¹⁶⁰ Les thuriféraires de l'irrationnel, versent ainsi dans la métaphysique et l'épistémologie du paranormal, au point de prendre « *le genre tératologique, mystique ou exorciste pour le genre philosophique* »¹⁶¹ et scientifique. Mieux encore, ils font l'éloge du « *non-sens ou des banalités dissimulées derrière un jargon obscur* »¹⁶², pour reprendre l'heureuse formule d'Alan Sokal et de Jean Bricmont, dans les *Impostures intellectuelles*. C'est d'ailleurs ce que dénonce Etienne Barilier en ces termes :

*Oui, le plus consternant, aujourd'hui, ce n'est pas tant la résurgence ou la permanence de pensées ou de comportements irrationnels et délirants. C'est bien leur prétention à la scientificité. Naguère encore, l'irrationnel se posait comme tout naturellement contre la science. Aujourd'hui, il se veut « scientifique », ni plus ni moins, et ses thuriféraires ne seront satisfaits tant qu'ils n'auront pas reçu le Nobel de physique et la médaille de Fields. Ils dénoncent, en attendant, les conspirations noires et réactionnaires de la « science officielle », sclérosée, enfermée dans ses certitudes, incapable enfin de s'ouvrir à leurs audacieuses vérités, à la fois neuves et fondées sur une sagesse millénaire.*¹⁶³

C'est également fort de cette entreprise de banalisation du sens, de la science et de la philosophie que Lucien Ayissi écrit *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, où l'auteur de *Rationalité prédatrice et crise de l'état de droit* soutient que « *Philosopher autrement, c'est abandonner toutes les distractions pseudo-philosophiques que sont, par exemple, les prétendues métaphysiques et épistémologie du paranormal* ».¹⁶⁴ Dans cette logique, philosopher aujourd'hui, c'est devoir philosopher autrement en contribuant réflexivement à relever les défis d'une histoire caractérisée par des problèmes spécifiques dont la résolution commande qu'on rompe avec la philosophie dénuée du sens de la concrétude, et dont Descartes dénonçait déjà l'inutilité et le ridicule au XVII^e siècle en disant qu'elle donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants.¹⁶⁵ Le dessein fondamental ici, c'est d'opérer une véritable révolution intellectuelle fondée sur la rationalité scientifique en rupture d'avec « *l'ancien continent philosophique* »¹⁶⁶, qui est « *sous l'empire de l'imagination mythogène et tératogène* ».¹⁶⁷ Ainsi, dans la présente partie de notre étude, il s'agit fondamentalement pour nous de dégager la critique virulente qu'adresse Karl Popper à l'inflation de l'irrationalisme, dans la science contemporaine. Pour

¹⁶⁰ Alan Sokal, *Pseudosciences et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 81.

¹⁶¹ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, p. 16.

¹⁶² Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 13.

¹⁶³ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, pp. 26-27.

¹⁶⁴ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, p. 22.

¹⁶⁵ *Idem*.

¹⁶⁶ Lucien Ayissi, *Le positivisme de David Hume*, p. 36.

¹⁶⁷ *Idem*.

cela, notre cheminement argumentatif se subdivise en trois grands moments fondamentaux. Tout d'abord, nous nous proposons d'examiner la question du rationalisme critique de Karl Popper et la guerre ouverte contre l'irrationalisme. Ensuite, nous analyserons la solution poppérienne face à la question de l'irrationalisme à travers son rationalisme critique, base de son falsificationnisme. Enfin, nous élucideront la critique poppérienne de la sociologie de la connaissance, synonyme du relativisme, et de la philosophie prophétique.

CHAPITRE IV

LE RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND POPPER ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE L'IRRATIONALISME

Dans le chapitre vingt-quatre du tome II de son ouvrage intitulé *La société ouverte et ses ennemis*¹⁶⁸, Karl Popper éprouve de l'aversion ostentatoire à l'endroit de l'irrationalisme. En effet l'un des objectifs majeurs de l'auteur des *Conjectures et réfutations*, consiste à combattre cette industrie d'imaginations mythogènes et tétatogènes qui ne cesse d'hanter la cité scientifique aujourd'hui. C'est ainsi que dans le présent chapitre, nous nous proposons de mettre en exergue la critique poppérienne de l'irrationalisme. Autrement dit, il s'agit pour nous de montrer ce en quoi consiste la critique poppérienne de l'irrationalisme en science. En d'autres termes, que reproche-t-il finalement aux « *experts en métaphysique et de l'épistémologie du paranormal* », pour reprendre l'heureuse formule de Lucien Ayissi ? Telles sont les interrogations fondamentales, qui feront l'enjeu de notre réflexion, dans le cadre de ce chapitre.

I. LES APORIES DE L'IRRATIONALISME D'APRÈS KARL RAIMUND POPPER

Dans son ouvrage intitulé *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, Jean-Philippe Nguemeta écrit :

*Karl Popper a justement systématisé sa critique de l'irrationnel dans plusieurs de ses ouvrages. On excusera peut-être nos lunettes positivistes...Mais dans le tome II de La société ouverte et ses ennemis, Popper note à la page 174 que « La méthode scientifique consiste au contraire, à rechercher ceux qui pourraient l'infirmier, afin de la mettre à l'épreuve, de voir si elle ne comporte pas de failles ». Le composé humain pluraliste et les phénomènes paranormaux dont parle Meinrad Hebga ont-ils un caractère scientifique ?*¹⁶⁹

¹⁶⁸ Dans le chapitre 24 de cet ouvrage intitulé « *La philosophie prophétique et la révolte contre la raison* », Karl Raimund Popper, fait remarquer que la débat entre le rationalisme et l'irrationalisme « *est devenu l'un des problèmes majeurs de notre époque* ».

¹⁶⁹ Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, Paris, Harmattan, 2015, p. 136.

Le philosophe camerounais, s'interrogeait par-là, sur la scientificité et la pertinence de l'épistémologie de la paranormalité, développée et soutenue par Pierre Meinrad Hebga, dans son ouvrage intitulé *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*. A cet effet, notre dessein fondamental, dans cette première section, est de mettre en exergue les problèmes de pertinence de l'irrationalisme, qui pour Popper constitue « *l'un des problèmes majeurs de notre époque* ». ¹⁷⁰

I-1- L'épistémologie poppérienne face à la question de l'irrationalisme

D'après Karl Popper, la science est une entreprise essentiellement rationnelle et objective. Autrement dit, la démarche scientifique repose sur la critique, la remise en cause et la collaboration intersubjective. D'ailleurs, Alan Sokal donne une définition de ce qu'est la science. Pour le professeur de physique à l'Université de New York :

Le mot « science », dans son emploi courant, possède au moins quatre significations distinctes : il désigne une entreprise intellectuelle visant une compréhension rationnelle du monde naturel et social, un corpus de savoirs substantiels communément acceptés, la communauté scientifique avec ses mœurs et sa structure économique et sociale, et enfin les sciences appliquées et la technologie. ¹⁷¹

Il ajoute :

Par « science », j'entends donc tout d'abord une vision du monde qui accorde la première place à la raison et à l'observation, et qui vise à acquérir un savoir précis du monde naturel et social. Elle se caractérise avant toute chose par l'esprit critique, à savoir l'engagement à soumettre ses assertions à la discussion publique, à en tester systématiquement la validité par l'observation ou l'expérience, et à réviser ou abandonner les théories qui ne résistent pas à cet examen ou à ces tests. ¹⁷²

C'est dire que d'après notre auteur, la science consiste en un refus de délivrer dogmatiquement le savoir. Car d'après Alan Sokal, « *L'esprit critique a pour corollaire le faillibilisme, c'est-à-dire la conscience du fait que l'ensemble de notre savoir empirique est provisoire, incomplet et susceptible d'être révisé à la lumière des preuves nouvelles ou de nouveaux arguments* ». ¹⁷³ Comme exemple de pseudosciences, on peut citer l'astrologie, l'homéopathie, le judaïsme, le christianisme, l'islam et l'hindouisme. ¹⁷⁴ En fait, elle (la science) repose sur

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 153.

¹⁷¹ Alan Sokal, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?* p. 41.

¹⁷² *Ibid.*, pp. 41-42.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 42.

¹⁷⁴ *Ibid.*, pp. 45-46.

la raison, l'esprit critique et l'exigence de démontrabilité. Or, « *ce qui entièrement fait défaut à la pseudoscience, souligne Alan Sokal, toutefois, c'est l'esprit critique et la base empirique solide qui caractérisent la science véritable* ». ¹⁷⁵ C'est ainsi que nous pouvons comprendre ces propos de Karl Popper, lorsqu'il écrit :

Peut-être fera-t-on mieux de comprendre ce qu'est le rationalisme en disant qu'il s'agit du comportement par lequel nous sommes ouverts à la critique et prêts à nous soumettre à l'expérience. Être rationaliste, c'est admettre que l'erreur peut être de notre côté et la vérité de l'autre, c'est être disposé à un effort, et, s'il le faut, à un compromis, pour parvenir à la vérité dans des conditions susceptibles de rallier la majorité de l'opinion. ¹⁷⁶

Par conséquent, le rationalisme, tel que précédemment défini par Karl Popper, présuppose l'exigence d'esprit critique et l'ouverture à l'intersubjectivité. En d'autres termes, être rationnel, c'est accepter le débat et se soumettre à la discussion intercritique. Plus précisément, être rationaliste, c'est, en somme, « *l'attitude de l'homme de science qui sait que la vérité objective ne peut être atteinte qu'au prix de la coopération et de la confrontation des idées* ». ¹⁷⁷ Le rationalisme implique donc ici l'ouverture d'esprit et la confrontation mutuelle. Il s'agit en effet d'un dialogue guidé par la raison au bout duquel découle une vérité objectivement valable. C'est d'ailleurs dans cette perspective que Pius Ondoua parle d'une « *pratique dialoguée-communicationnelle-dialectique* » ¹⁷⁸, de la démarche philosophique. Pour lui en effet :

L'on connaît les vertus du dialogue à cet effet. Il faudrait d'ailleurs insister dessus : le dialogue nous apprend à devenir véritablement philosophes, en sortant de nous-mêmes, en prenant progressivement conscience de notre dénuement de connaissance, en déclenchant une quête de connaissance qui est cheminement d'un savoir de plus en plus impérissable et ce cheminement est arrachement purificateur, initiation, dépassement phénoménal, un dépassement culminant dans l'accès au vrai, à l'être, aux autres natures essentielles, aux idées-fondements de ce qui se donne à nous. ¹⁷⁹

Face à cet état des choses, le rationalisme critique se présente comme la base de la démarche scientifique et philosophique. Raison pour laquelle Karl Popper, la science, en tant que savoir rationnel et objectif, ne saurait reposer sur l'irrationnel. Mieux encore, l'irrationnel

¹⁷⁵ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p., p. 154.

¹⁷⁶ *Idem*.

¹⁷⁷ *Idem*.

¹⁷⁸ Pius Ondoua, *Existence et Valeurs* (tome II). *L'irrationnelle rationalité*, Paris, Harmattan, 2009, p. 15.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 17.

n'est d'aucune fiabilité et crédibilité en science si tant est qu'il s'oppose à toute forme de confrontation et critique intersubjective. Plus précisément :

Non seulement nous devons notre raison à nos échanges, mais, si raisonnable que nous soyons, nous ne dépasserons jamais les autres au point de pouvoir prétendre exercer sur eux notre autorité. L'autoritarisme est incompatible avec le rationalisme, car ce dernier repose sur la discussion et la libre critique. Aussi bien le rationalisme, tel que nous le concevons, est-il aux antipodes de ces rêveries néo-platoniciennes du genre « meilleur des mondes », où le développement de la raison serait contrôlé et planifié par une intelligence supérieure. La raison, comme la science, se nourrit de critiques réciproques, et le seul moyen de la « planifier » est de protéger les institutions chargées de défendre le droit de la critique, c'est-à-dire la liberté de la pensée.¹⁸⁰

L'épistémologue anglais d'origine autrichienne, à travers ces propos, soutient ainsi la thèse de la rationalité, comme paradigme essentiel de la connaissance scientifique. Il s'agit surtout de comprendre que d'après l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, la critique et la remise en cause, qui sont à la base d'une attitude rationnelle, caractérisent la démarche scientifique. La science repose donc la liberté de pensée, le refus de toute forme d'autoritarisme épistémologique. En fait, elle (la science) suppose au préalable une sorte de « concertocratie », c'est-à-dire, un dialogue et une collaboration intersubjectives, reposant sur l'esprit critique et la remise en cause en vue de parvenir à la vérité. A partir d'un tel postulat, la connaissance scientifique s'oppose à l'attitude irrationnelle. Car, pour Karl Popper :

Le rationalisme authentique est, à l'image de celui de Socrate, la conscience de nos limites ; c'est aussi la modestie intellectuelle de celui qui se fait faillible et reconnaît ce que son savoir doit aux autres. C'est même ne pas trop attendre de la raison et rendre compte que la discussion ne suffit pas à tout résoudre, mais n'en est pas moins le seul moyen de mieux comprendre et de voir plus clair.¹⁸¹

A ce titre, si le rationalisme authentique, tel que défini par Karl Raimund Popper, repose sur le débat critique et intersubjectif, alors nous comprenons pourquoi, il s'oppose à l'irrationalisme. En effet, l'irrationalisme laisse sous-tendre l'idée d'un détournement d'avec toutes formes de débats critiques et de dialogues intersubjectifs. L'enjeu ici consiste à penser que la connaissance repose sur des prétendues élites intellectuelles, les dons surnaturels, les instincts, les émotions, la magie, la sorcellerie, métaphysique, la théologie et autres instances relevant de la paranormalité, qui d'ailleurs n'admettent aucune remise en question. Autrement

¹⁸⁰ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 155.

¹⁸¹ *Idem*.

dit, l'irrationalisme, c'est-à-dire l'ailleurs de la raison, développe une mentalité mythologique fondée sur des illusions et les non-sens qui constituent des dogmes. Dieu serait, d'après les tenants de l'irrationalisme, à l'origine de la connaissance et de tout ce qui se trouve. C'est d'ailleurs dans ce sens que Karl Popper parle de « *pseudo-rationalisme* »¹⁸², c'est-à-dire « *l'intuitionnisme intellectuels de Platon (...) la croyance immodeste en la supériorité de nos dons intellectuels, la prétention à être initié, de détenir la vérité et l'autorité* ». ¹⁸³

Pour Alan Sokal et Jean Bricmont, « *...des charlatans, des prêtres et des chamans ont pendant des siècles utilisés des formules magiques, des langues inconnues et des signes cabalistiques pour intimider leurs auditoires et cacher l'irrationalité de leur discours* ». ¹⁸⁴ Une telle conception des choses démontre que l'irrationalisme est le refus de débat critique et la remise en cause mutuelle. En fait, c'est le siège du dogmatisme et de l'absolutisme. Le but ici, c'est délivrer dogmatiquement le savoir, en mettant de côté le débat critique public. Tel est d'ailleurs ce à quoi s'apparentent les phénomènes paranormaux. D'après Jean-Philippe Nguemeta, les phénomènes paranormaux ne sont rien d'autre qu'une « *connaissance qui ne peut se partager, qui demeure ésotérique et fragmentaire et demeure un amusement frivole* ». ¹⁸⁵ Dans la même lancée, Hubert Mono Ndjana quant à lui estime qu'il « *ne s'agit pas des amusements frivoles, mais des jeux dangereux qui cherchent à émasculer les esprits éveillés de nos pays en les inscrivant dans des cercles ésotériques et fortunogènes dont les grands maîtres se trouvent à l'étranger, dans les pays du Nord* ». ¹⁸⁶ En réalité, cette définition de l'irrationalisme d'après Karl Popper, présente l'idée de l'ensommeillement de la rationalité, en tant qu'une exclusivité et une spécificité humaine.

Ici, l'homme connaît par révélation et par initiation. Il croit en la toute-puissance de la transcendance, en tant que source de tous les existants qui peuplent l'univers, y compris l'homme et son intelligence¹⁸⁷. D'après Etienne Barilier, chez les irrationalistes de tout poil, l'esprit tout entier est dans la matière ; l'esprit, et d'ailleurs l'âme : les pierres parlent, les forces magnétiques sont maléfiques, etc. Il y a réversibilité de toutes les essences, tout peut surgir partout. Nous sommes dans un univers de la nécessité, et du sens fou, que la magie

¹⁸² *Idem.*

¹⁸³ *Idem.*

¹⁸⁴ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 13.

¹⁸⁵ Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, p. 136.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 137.

¹⁸⁷ Cette thèse est soutenue par René Descartes au XVIIème siècle, pour qui Dieu serait à l'origine de l'intelligence et de toutes les connaissances qui sommeillent en lui.

tente de maîtriser à son profit.¹⁸⁸ L'attitude irrationnelle donc consiste en la prétention pour certaines personnes, à détenir le savoir. Pour Karl Popper précisément :

*Seule une élite intellectuelle est capable de se débarrasser de son idéologie totale et peut arriver à ne pas « penser avec sa classe ». Se faisant il (le socioanalyste) rejette toute responsabilité d'une unité rationnelle de l'humanité et se livre corps et âme à l'irrationalisme. Cette attitude est encore plus grave sous sa forme biologiste ou naturaliste, selon laquelle nous pensons avec notre race ou notre sang.*¹⁸⁹

Il ajoute :

*Elle est tout aussi dangereuse, parce que plus subtile, quand elle revêt les apparences d'un mysticisme religieux, celui de l'intellectuel hégélien croyant tenir de la grâce divine des facultés « mystiques et religieuses », refusées à tous les autres. Cette insupportable prétention me paraît d'autant plus blasphématoire qu'elle tente de se parer d'humilité et de piété chrétiennes.*¹⁹⁰

C'est d'ailleurs ce qui peut se traduire à travers l'image des prophètes entendus comme messagers de Dieu, les marabouts, voyants, guérisseurs, pratiquants, féticheurs. Il en est de même pour Jésus-Christ, figure emblématique du christianisme, qui s'est auto-proclamé être « le chemin, la vérité et la vie, et quiconque veut aller vers le père doit passer par moi ». Il en est de même pour certains penseurs et philosophes de notre temps, dont l'intention est de formuler un vocabulaire obscur inaccessible à l'entendement humain, dans le but de séduire les consciences humaines naïves. Alan Sokal et Jean Bricmont l'expriment d'ailleurs fort bien en ces termes : « Nous pensons avoir démontré, au-delà de tout doute raisonnable, que certains penseurs célèbres ont commis de grossiers abus du vocabulaire scientifique, ce qui, loin de clarifier leurs idées, a encore obscurci leurs discours ». ¹⁹¹ Nous comprenons que l'irrationalisme dont il est question ici est une autre forme d'autoritarisme, et par conséquent, l'ailleurs du rationalisme authentique qui repose sur le débat critique, la démonstration et la remise en cause.

Le rationalisme critique de Karl Popper, se propose « d'encourager un esprit critique qui est souvent inhibé par l'usage d'un jargon abscons ». ¹⁹² C'est fort bien contre cette approche irrationnelle de la connaissance qui exacerbe le vécu humain que Marcien Towa fait remarquer que

La solution de nos problèmes ne se trouve pas au ciel, entre les mains des dieux ou des chefs charismatiques, des hommes providentiels et autres

¹⁸⁸ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, p. 43.

¹⁸⁹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, tome II, *Hegel et Marx*, p. 163

¹⁹⁰ *Idem*.

¹⁹¹ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 15.

¹⁹² *Ibid.*, p. 18.

*sauveurs. Attendre d'eux la réponse à nos interrogations théoriques et à nos hésitations pratiques, c'est de fuir le nécessaire effort de réflexion, de pensée personnelle par la discussion et la recherche méthodique.*¹⁹³

Autrement dit, l'homme, à travers sa puissance de raisonnement et son esprit critique, est appelé à contribuer réflexivement à la résolution des difficultés théorico-pratiques qui minent son vécu, au lieu de s'abandonner à une éventuelle providence, aux dieux et autres prétendus médiateurs divins qui lui dicteront ce qu'il a à faire. Marcien Towa, au même titre que Karl Raimund Popper, pose la pensée, c'est-à-dire l'esprit rationnel et critique, comme solution rédemptrice et salvatrice pour résoudre les difficultés existentielles. Il va donc de soi que « *le sommeil de la raison, comme toujours, engendre des monstres* ». ¹⁹⁴ Pour l'essentiel, il s'agit de montrer que l'homme ne devrait en aucun cas se faire de fausses représentations sur la réalité. Les pratiques et représentations magico-religieuses en sont l'exemple le plus frappant. Elles s'appliquent surtout dans des esprits précritiques.

I-2- La critique poppérienne de l'irrationalisme socio-politique

Les investigations précédentes nous ont donné lieu de comprendre que la connaissance scientifique, telle qu'illustré par Karl Popper dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, s'oppose à toute forme d'irrationalisme et d'absolutisme. En réalité, la science est le fruit d'une collaboration intersubjective. Autrement dit, la démarche scientifique repose sur le débat critique et public. Ce qui revient à dire d'après Karl Popper, la science consiste en un refus de délivrer dogmatiquement le savoir. Car, la connaissance scientifique n'est rien d'autre que le fruit d'un dialogue et d'une collaboration intersubjective. A cet effet, l'épistémologie poppérienne consacre la mort de toute forme de robinsonnade, de solipsisme et d'autoritarisme épistémologique. Seul le dialogue et l'ouverture peuvent nous permettre de connaître. A partir de là, il est important de se méfier des « faux prophètes », des Protagoras contemporains, des sophistes et rhéteurs, qui délivrent dogmatiquement le savoir.

A cet effet, ce combat contre l'irrationalisme et le totalitarisme va se poursuivre et s'intensifier sur le plan socio-politique. Car, pour Karl Popper, les instincts, les sentiments, les émotions ne sont d'aucune utilité dans la vie socio-politique. En fait, ces données irrationnelles produisent des inégalités et conflits socio-politiques. Pour rompre avec cet état des choses, l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, propose le débat rationnel intersubjectif, qui intègre l'approbation de tous les individus d'une même communauté, dans

¹⁹³ Marcien Towa, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979, p. 11.

¹⁹⁴ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, p. 25.

le processus de résolution des conflits et de prises de décisions importantes. Ce qui, en un mot, voudrait dire que la vie sociale est fondée sur la raison, et non sur les instincts, les émotions et les sentiments, qui pour notre auteur, sont irrationnels. C'est ainsi qu'en soutenant ce point de vue Karl Raimund Popper souligne à juste titre ce qui suit :

*Puisque nous devons notre raison à la société, ou à une certaine forme de société comme la nation, la société est tout et l'individu n'est rien ; s'il a une valeur propre, il la tient de la collectivité, seule porteuse de toutes les valeurs. A l'opposé, la thèse que je défends ne présuppose pas l'existence du fait collectif. Quand je dis que nous devons notre raison à la société, j'entends par-là que nous la devons à un certain nombre ou même à un nombre considérable d'individus, et à nos échanges avec eux.*¹⁹⁵

Ces propos de Karl Popper mettent en exergue l'idée d'une démocratisation du savoir. En effet, les relations intersubjectives, fondées sur la raison et le débat critique publique, envisagent l'apport de tous les individus dans le processus de résolution des litiges sociaux et la prise de décisions importantes. La raison, dont Karl Popper situe l'origine dans la société, est ainsi présentée comme le paradigme adéquat, pour le renforcement de la paix, la stabilité et la cohésion sociale. D'ailleurs, l'auteur de *Conjectures et réfutations* ira plus loin en soulignant que l'abdication face à l'irrationnel est symptomatique de la crise du vivre ensemble et de la déstabilisation du tissu social. Un tel état des choses est dû au fait que l'irrationnel a des conséquences considérables dans la vie sociale.

Nous comprenons donc par-là que l'irrationalisme est une source productrice de conflits sociaux. Mieux encore, abdiquer face à l'irrationnel, c'est ouvrir la voie à la déstabilisation de la cohésion sociale. Karl Popper, d'après les analyses qui précèdent, pose ainsi la rationalité scientifique, comme base de la connaissance scientifique et du renforcement du tissu social. Les tenants de l'irrationalisme sont ainsi considérés comme des ennemis de la société ouverte, c'est-à-dire, une société basée sur la rationalité et la remise en cause mutuelle afin de parvenir à la construction d'une société démocratique et à la constitution d'une vérité objective. Une société ne saurait donc être gouvernée par des normes relevant de l'irrationnel, car celui occasionne des conflits de tout genre. En réalité, l'irrationnel intègre les sentiments, les émotions, les instincts. Par conséquent, un tel paradigme est néfaste pour la gestion d'une cité, car il pourrait générer des inégalités sociales et même le tribalisme. Ainsi, comprenons-nous pourquoi Karl Popper souligne que :

L'amour abstrait du prochain n'existe guère. On ne peut vraiment aimer que ceux qu'on connaît. C'est pourquoi l'appel à nos émotions, fussent-elles les plus élevées, nous amène toujours à repartir les humains en

¹⁹⁵ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 154.

*différentes catégories. Il en sera ainsi, à plus forte raison, si cet appel s'adresse à des sentiments moins nobles. En dernière analyse, notre réaction sera de classer les humains, en distinguant les membres de notre clan ou de notre communauté spirituelle et ceux qui n'y appartiennent pas, entre croyants et incroyants, concitoyens et étrangers, camarades et ennemis de classes, dirigeants et dirigés.*¹⁹⁶

Administrer une société, nécessite au préalable l'exigence de la rationalité scientifique, comme paradigme initial. Car, d'après Karl Raimund Popper, l'irrationalisme n'est plus défendable quand il se réclame sur l'humanité. Substituer au gouvernement par la raison le gouvernement par l'amour, c'est ouvrir la voie au gouvernement par la haine, comme Socrate semble l'avoir entrevu quand il dit que la méfiance en la raison ressemble à la méfiance envers l'homme. L'amour n'est ni une garantie d'impartialité, ni un moyen d'éviter les conflits, car on peut différer sur la meilleure manière d'aimer, et plus l'amour est fort, plus fort sera le conflit. Cela ne veut pas dire que l'amour et la haine doivent être placés sur le même plan, mais seulement que nul sentiment, fût-ce l'amour ne peut remplacer le recours à des institutions fondées sur la raison.¹⁹⁷

La raison doit-elle donc être subordonnée aux émotions, instincts et sentiments dans la vie d'un Etat ? Mieux encore, Pour la gestion et le bon fonctionnement de la société, doit-on se fier aux émotions, instincts et sentiments ou à la rationalité scientifique ? Face à cette problématique de la fiabilité de l'irrationnel dans la vie d'une collectivité, Karl Popper opte pour une posture rationaliste. La raison est perçue ici comme une faculté humaine permettant de discerner le vrai d'avec le faux, le juste de l'injuste, le bien du mal. Dans cette perspective, elle se base sur le débat critique et intersubjectif. Elle ne tient pas compte des obédiences religieuses, éthiques, tribales ; encore moins des liens de consanguinité. Popper propose donc une société gouvernée par la raison. Il l'exprime bien en ces termes :

*En définitive, le rationalisme suppose la création d'institutions destinées à protéger la liberté de pensée et de critique, c'est-à-dire la liberté tout court, et il en résulte l'obligation morale de défendre ces institutions. C'est pourquoi le rationalisme se rattache étroitement à l'exigence d'une ingénierie sociale pratiquant la méthode du coup par coup appliquée à une rationalisation de la société, à une véritable planification contrôlée par la raison et opposant au pseudo-rationalisme platonicien un rationalisme socratique conscient de ses limites.*¹⁹⁸

Popper reste donc un rationaliste, mais un rationaliste d'un style particulier, c'est-à-dire, un rationaliste critique. Car, contrairement au rationalisme classique cartésien essentiellement

¹⁹⁶ *Ibid.*, pp. 159-160.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 160.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 161.

fondationnaliste, le rationalisme critique de Karl Raimund Popper, accorde la primauté à l'esprit critique et la remise en cause. Autrement dit, la science, d'après cet auteur, repose sur la critique. C'est dire que la science est une entreprise ouverte à la critique et à la réfutation. Elle est donc le refus de délivrer dogmatiquement le savoir.

II- KARL RAIMUND POPPER FACE À LA BANALISATION DU SAVOIR SCIENTIFIQUE ISSUE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE

Dans l'appendice B de ses *Pseudosciences et postmodernisme*, Alan Sokal définit le relativisme épistémologique comme « *tout système philosophique qui postule que la vérité ou la fausseté d'une affirmation est relative à un individu ou à un groupe social* ». ¹⁹⁹ De même, Dans les *Impostures intellectuelles*, Alan Sokal et Jean Bricmont, soulignent également ce qui suit :

Une deuxième cible de notre livre est le relativisme cognitif, à savoir l'idée- bien rependue d'ailleurs dans le monde anglo-saxon qu'en France- selon laquelle les affirmations de fait, qu'il s'agisse des mythes traditionnels ou des théories scientifiques modernes, ne peuvent être considérées comme vraies ou fausses que « par rapport à une certaine culture ». ²⁰⁰

Ils ajoutent : « *Grosso modo, nous entendons par relativisme toute philosophie qui prétend que la véracité ou la fausseté d'une affirmation est relative à un individu et/ou à un groupe social* ». ²⁰¹ La banalisation du savoir scientifique est une conséquence du relativisme épistémologique. En effet, d'après les adeptes de la sociologie de la connaissance et du relativisme épistémologique, la connaissance et les énoncés scientifiques ne sont rien d'autre que le fruit d'une plage sociale et culturelle bien précise. Ainsi, c'est cette forme de relativisation et de banalisation du savoir scientifique, que Popper, s'attèlera à remettre en cause. A ce titre, la présente articulation de notre réflexion a pour objectif d'élucider la critique poppérienne du relativisme épistémologique, lequel débouche sur l'irrationalisme.

II-1- Du rapport entre relativisme et irrationalisme

Selon André Lalande, le terme relativisme renvoie à « *une doctrine qui admet que toute connaissance est relative* ». ²⁰² En d'autres termes, « *il s'agit d'une doctrine selon laquelle l'idée du bien et du mal varie selon les temps et les sociétés* ». Il est également perçu chez André

¹⁹⁹ Alan Sokal, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 91.

²⁰⁰ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 18.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 90.

²⁰² André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. 914.

Comte-Sponville comme : « toute doctrine qui affirme l'impossibilité d'une doctrine absolue ». ²⁰³ On comprend par-là que le relativisme épistémologique renvoie à une doctrine philosophique d'après laquelle il n'existe pas de vérité absolue et objective en science. Sous cet aspect, la connaissance et les théories scientifiques diffèrent en fonction des circonstances spatio-temporelles. En fait, les sociétés sont dynamiques et multiformes. Ce qui revient à dire que de même qu'il existe plusieurs sociétés qui constituent le monde, de même que nous distinguons également plusieurs modes de pensée, d'action, de conception, d'explication et de compréhension du réel.

A partir de là, ce dynamisme social fait surgir une diversité de modes de penser et de conceptions scientifiques. Mieux encore, c'est chaque cadre socio-culturel qui définit son mode de pensée et de démarche scientifique. Ceci montre donc que loin de concevoir une démarche et une conception ultime pour la science, les diversités socio-culturelles dévoilent la multiplicité des modes d'action, d'explication, de compréhension du monde, et parfois en marge des carcans méthodologiques imposés. Tel est d'ailleurs le cas de la socio-culture négro-africaine, qui explique et comprend les phénomènes à l'aide d'autres instances outre que celle imposées par « la science universelle ». Il s'agit donc d'une approche relativiste et sociologique de la connaissance, qui pose celle-ci comme une instance contextuelle et circonstancielle.

Dans la même perspective, Paul Feyerabend écrit :

Mais la science n'est pas sacro-sainte. Les restrictions qu'elle impose (...) ne sont pas nécessaires pour avoir sur le monde des vue générales, cohérentes et adéquates. Il y a les mythes, les dogmes de la théologie, la métaphysique et de nombreux autres moyens de construire une conception du monde. Il est clair qu'un échange fructueux entre la science et de telles conceptions non scientifiques du monde aura encore besoin de l'anarchisme que de la science elle-même. Ainsi, l'anarchisme n'est-il pas seulement une possibilité, mais une nécessité à la fois pour le progrès interne de la science et pour le développement de la culture en général. Et la raison, pour finir, rejoint tous ces monstres abstraits- l'Obligation, le Devoir, la Moralité, la Vérité-, et leurs prédécesseurs les plus concrets- les Dieux- qui ont jadis servi à intimider les hommes et à restreindre un développement heureux et libre ; elle dépérit.... ²⁰⁴

Il ajoute :

La science n'est pas davantage prête à faire du pluralisme théorique le fondement de la recherche (...). Les penseurs « primitifs » savaient mieux comprendre la nature de la connaissance que leurs rivaux, les philosophes

²⁰³ André-Compte Sponville, *Dictionnaire philosophique*, p. 785.

²⁰⁴ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, pp. 196-197.

« éclairés ». Il est donc nécessaire de revoir notre attitude envers le mythe, la religion, la magie, la sorcellerie, et toutes ces idées que les rationalistes voudraient voir disparaître de la surface de la terre.²⁰⁵

Ces affirmations démontrent à suffisance que le savoir de type scientifique est d'ordre contextuel. Par conséquent, loin d'envisager une démarche objective, le savoir de type scientifique est le fruit de la société et d'une culture bien précise. En s'insurgeant contre toute idée de fondationnalisme épistémologique, cette approche du pluralisme méthodologique feyerabendien, démontre à suffisance que les énoncés scientifiques sont le propre d'un cadre socio-culturel bien distinct. Car, si d'après l'auteur de *Tuer le temps* : « Toutes les méthodologies ont leurs limites et, la seule règle qui survit, c'est : « tout est bon », alors il est important de comprendre que non seulement la connaissance scientifique est relative, mais aussi, elle n'existe que suivant le mode de vie, d'interprétation et d'explication propre à une socio-culture bien déterminée.

A cet effet, il pense qu'« il n'y a pas de conception si absurde ou immorale soit-elle qu'il refuse de considérer ou d'utiliser et aucune méthode n'est considérée par lui comme indispensable ».²⁰⁶ Il rétorque par la suite en affirmant ceci : « comprendre que raison et anti-raison, sens et non-sens, dessein et hasard, conscience et inconscience (j'ajouterais humanisme et anti-humanisme) que tout cela se tient comme partie nécessaire d'un tout ».²⁰⁷ Face à un tel postulat, le relativisme épistémologique a un rapport avec l'irrationalisme, dans la mesure où à travers cette doctrine philosophique (le relativisme), l'on va assister à une entreprise de banalisation du savoir scientifique et même à la dissolution de la spécificité de la science elle-même. Comme le souligne d'ailleurs Philippe Nguemeta : « Ce que nous pouvons déjà noter, c'est la dissolution de la spécificité de la science et l'éclipse de la raison et de l'objectivité au détriment d'une limite permanente de l'inintelligibilité ».²⁰⁸ Par conséquent, des épistémologies hypercritiques qui nient la spécificité des sciences, et prétendent qu'il n'y a pas de méthode absolue et éternelle, on passe à l'idée que les méthodes sont sans valeurs.²⁰⁹

En effet, les mythes, contes, légendes, superstitions, sorcelleries et bien d'autres seront considérés comme des savoirs scientifiques. A partir de là, il s'agit de retenir que les concepts

²⁰⁵ Paul Karl Feyerabend, *Adieu la raison*, 1989, p. 20.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 206.

²⁰⁷ *Ibid.*, p.210.

²⁰⁸ Philippe Nguemeta, *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. Une lecture de *Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Docteur d'Etat en Philosophie, Université de Yaoundé I, 2004-2005, p. 131.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 135.

mythiques sont tournés vers le réel et les mythes eux-mêmes sont rationnels²¹⁰. Si les traditions mythiques et mystiques reposent sur les mêmes procédés méthodologiques que ceux des sciences de la nature, alors il est tout de même important pour nous de reconnaître leur pertinence scientifique. Enfin de compte, nous pouvons retenir au terme de ce qui précède que, les traditions mystiques et mythiques sont épistémologiquement dignes d'intérêts, si tant est qu'elles constituent la mamelle nourricière qui alimente l'entreprise scientifique, et reposent sur les mêmes principes et critères que ceux des sciences de la nature à savoir : la méthode, la discussion critique, l'exaltation et le culte de l'intelligence. Cependant, un tel point de vue, n'est-ce pas sombrer dans l'anarchisme, la célébration de l'irrationalisme, et perdre de vue la spécificité de la science qui est celle d'être un savoir expérimentale, démonstrative et vérifiable ?

II-2- La critique poppérienne du relativisme épistémologique et la banalisation du savoir scientifique

Dans ses investigations portant sur l'épistémologie « post-critique », Philippe Nguemeta fait remarquer que :

*L'identification scandaleuse de la science au vaudou, au mythe, à la sorcellerie nous paraît dans une certaine mesure inintelligible parce qu'elle rabaisse la science. C'est fort de la rationalité technoscientifique que les Etats-Unis, l'Israël, bref les grandes puissances s'imposent dans la carte géographique mondiale. Ce n'est pas grâce à la religion, la magie, les considérations mythologiques que l'Israël, le Japon s'imposent actuellement.*²¹¹

Le philosophe camerounais s'inscrivait par-là en faux contre l'irrationalisme qui ne cesse d'hanter la science et la société contemporaine. Autrement dit, d'après Philippe Nguemeta, la rationalité technoscientifique se présente comme la voie par excellence de développement des sociétés contemporaines. Il s'oppose ainsi « *aux mystifications* ». ²¹² Par conséquent, la magie, la sorcellerie, les mythes, les superstitions et bien d'autres instances extra-scientifiques, ne sont rien d'autre qu'une industrie d'imaginaires et amusements frivoles, dont la finalité est d'endormir la créativité et la raison humaines. Il serait de ce fait mal aisé d'assimiler la science à la métaphysique et l'épistémologie de la paranormalité. Car :

la (sic) science repose sur un ensemble de présuppositions qui la fondent même si elles présentent un moment des limites. Dès lors, quiconque veut

²¹⁰ Philippe Nguemeta, Cours de philosophie UEPHI432 : Philosophie des sciences humaines, Master I/Epistémologie et logique, Semestre II, Université de Yaoundé I/FALSH, 2021-2022, p. 25, inédit.

²¹¹ Philippe Nguemeta, *L'héritage Poppérien de l'épistémologie « post-critique »*, p. 142.

²¹² Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 22.

*faire une œuvre en science, doit d'abord connaître cela. De ces présupposés, nous avons la croyance au pouvoir de la raison, les instruments et l'existence d'un langage technique.*²¹³

Comme nous pouvons le constater, le relativisme épistémologique débouche sur l'irrationalisme. D'après Alan Sokal, « *une philosophie postmoderne relativiste constitue un mauvais point de départ...* ». ²¹⁴ Autrement dit, « *En effet, il n'y a aucun doute que l'attitude philosophique relativiste entre en contradiction avec l'idée que les scientifiques se font de leur pratique* ». ²¹⁵ Karl Popper s'insurge contre l'approche sociologisante et relativiste du savoir de type scientifique. Autrement dit, pour lui, la conception d'après laquelle le savoir de type scientifique est tributaire du contexte socio-culturel dans lequel on se trouve, est insoutenable et épistémologiquement irrecevable. A cet effet, son souci c'est de promouvoir le principe d'objectivité, de soigner la science et la philosophie de toute sorte d'obscurantisme, d'anarchisme et spéculations théologico-métaphysiques, et de mettre sur pied une méthodologie unique qui guidera le savoir et la démarche scientifique de façon universelle et ce indépendamment de la socio-culture dans laquelle on se trouve.

Ainsi, comprenons-nous pourquoi Etienne Barilier note avec assurance ce qui suit :

*Précisons : il ne s'agit pas ici de reprendre un vieux débat sur la science et la foi. Il ne s'agit pas, notamment, de refuser toute origine ou toute fin de transcendance à ce qu'on appelle le sens. Ce n'est point la transcendance qu'il faut ici combattre, mais l'arbitraire. C'est l'idée confuse et criminelle que, dans l'humain royaume de la parole, de la raison, de la démonstration, tout se vaut. La science, la vraie, s'obstine simplement à dire que tout ne se vaut pas. Elle tente de donner au monde un visage humain, de nous faire sortir de cette galerie de glaces déformantes où nous ne cessons de nous heurter à notre image écrasée ou dilatée, où le sens nous assaille comme un horrible nain, comme un affreux géant. La science cherche à nous garantir contre les excès de sens aussi bien contre le défaut de sens.*²¹⁶

D'après Karl Popper :

La principale maladie philosophique de notre temps est le relativisme intellectuel et le relativisme moral qui, au moins pour une part, en découle. Par relativisme ou scepticisme si l'on préfère ce terme, j'entends la doctrine selon laquelle tout choix entre des théories rivales est arbitraire : soit parce que la vérité objective n'existe pas ; soit parce que, même si l'on admet qu'elle existe, il n'y a, en tout cas pas de théorie qui soit vraie, ou (sans être vraie) plus proche de la vérité qu'une autre ; soit parce que,

²¹³ *Ibid.*, p. 135.

²¹⁴ Alan Sokal, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 14.

²¹⁵ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 92.

²¹⁶ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, pp. 33-34.

*dans le cas où il y a deux théories ou plus, il n'existe aucun moyen de décider si l'une est supérieure à l'autre.*²¹⁷

Autrement dit, le relativisme épistémologique s'apparente au scepticisme, c'est-à-dire à une doctrine qui nie l'existence d'une vérité ou d'une théorie objective. Mieux encore, parler de relativisme, c'est mettre de côté l'objectivité scientifique. Car, d'après cette doctrine, la vérité n'existe pas. Par conséquent, rien n'est posé comme absolue dans le processus de la connaissance. Face à un tel postulat, Popper, dans l'optique de s'insurger contre cette maladie philosophique de notre siècle, propose le faillibilisme épistémologique, comme critère général de détermination de la vérité. En effet, loin de nier l'existence d'une vérité objective, le faillibilisme épistémologique que ce penseur, met en exergue l'idée d'après laquelle la vérité existe, mais l'homme, en tant qu'un être faillible et susceptible d'erreur, ne peut que s'en approcher, sans toutefois l'atteindre définitivement. Ainsi, l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, soutient que l'erreur est consubstantielle à la nature humaine. Pour cela, l'homme ne peut que s'approcher de la vérité. C'est ainsi que nous pouvons comprendre ses propos, lorsqu'il affirme :

*Il découle de tout cela que certaines formes de relativisme et de scepticisme qui restent toujours en faveur sont non seulement erronées, mais également périmées. Elles reposent sur une confusion logique, entre la signification d'un mot et le critère de son utilisation correcte, bien que les moyens de dissiper cette confusion existent depuis longtemps.*²¹⁸

Le relativisme et le scepticisme, sont donc, pour Popper, épistémologiquement problématiques. En effet, la science repose sur une démarche rationnelle qui consiste en une recherche permanente de la vérité. Par conséquent, dire que la vérité n'existe pas, c'est sombrer dans l'anarchisme, le chaos, l'irrationnel, où non seulement « *il est interdit d'interdire* », mais aussi et surtout, « *adieu la raison* ». Le faillibilisme épistémologique que propose Karl Popper ici, présuppose une démarche rationnelle qui consiste en une reconnaissance des limites inhérentes à la nature humaine dans le processus de la connaissance. Ainsi, l'auteur de *Conjectures et réfutations* note que « *peu de branches de notre connaissance échappent à cette faillibilité. Ce qui nous a paru certain à un moment donné peut se révéler erroné plus tard* ». ²¹⁹

²¹⁷ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 186.

²¹⁸ *Ibid.*, pp. 189-190.

²¹⁹ *Idem.*

III. DU CRITÈRE DE DÉMARCATIION ENTRE SCIENCE ET NON-SCIENCE

Les investigations précédentes nous ont donné la possibilité de comprendre que d'après Karl Raimund Popper, la science est essentiellement rationnelle et objective. Ce qui voudrait donc dire qu'elle s'oppose à toute forme de spéculations et abstractions théologico-métaphysiques qui relèvent de la paranormalité. Dans cette perspective, la connaissance scientifique repose sur l'exigence de démontrabilité, le débat public critique, la remise en cause et le dialogue intersubjectif. Popper réactualise ainsi le « *Sapere Aude* »²²⁰ kantien, qui est une invite pour l'homme à sortir de sa minorité, c'est-à-dire de l'obscurantisme théologico-métaphysique, mystique et tératologique, afin de penser par lui-même, mobiliser sa raison pour prendre réflexivement en charge la résolution des difficultés pratiques qui minent son existence. A partir de là, Popper opte pour une science essentiellement rationnelle, qui s'oppose à l'irrationnel. Ainsi, s'il existe autant de savoir, alors il est important de comprendre que tout savoir n'est point scientifique. A ce titre, dans ses investigations philosophiques, il s'est investi à définir ce qui est science et ce qui ne l'est pas. Pour cela, cette troisième section de notre investigation théorique, consiste finalement à démontrer ce qui peut être, d'après lui, fait partie de l'empire des sciences, et ce qui peut ne pas l'être. Un tel postulat permet ainsi à notre auteur de recadrer le débat entre le rationnel et l'irrationnel.

III-1- De la science d'après Karl Raimund Popper

Le rationalisme critique de Karl Popper consacre une épistémologie ouverte. Autrement dit, l'auteur de *Conjectures et réfutations*, dans ses travaux, refuse d'opérer une démarcation trop tranchée entre science et non-science. Pour lui, la science se doit d'être une entreprise ouverte à d'autres perspectives. Il écrit à cet effet que : « *J'ai déjà donné l'une des raisons qui fondent ma démarche en indiquant qu'il ne faut pas s'efforcer d'opérer une démarcation trop tranchée. Il convient en effet de se rappeler que la plupart des théories scientifiques sont issues des mythes* ». ²²¹ C'est dans ce sens que Karl Raimund Popper se dit lui-même être « *un rationaliste d'un style particulier* ». ²²² Dans cette perspective, l'épistémologie poppérienne est essentiellement antifondationaliste, et, à la limite, constructiviste. Seulement, une telle ouverture et tolérance épistémologique, amène Karl Popper à proposer un critère de démarcation entre science et pseudo-science : le falsificationnisme. Est scientifique, d'après

²²⁰ Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, <http://www.quellehistoire.com>, consulté le 14 Février 2023, à 4h53 minutes.

²²¹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 379.

²²² *Ibid.*, p. 19.

l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, tout énoncé, théorie scientifique, susceptible d'être falsifié. Autrement dit, réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie.

Face à un tel postulat, le falsificationnisme comme critère de scientificité d'une théorie, présuppose ainsi l'idée d'après laquelle la science est une entreprise rationnelle reposant sur la critique, la remise en cause permanente. C'est dans ce sens que Popper, écrit :

*La connaissance, et la connaissance scientifique tout particulièrement, progresse grâce aux anticipations non justifiées (et impossibles à justifier), elle devine, elle essaie des solutions, elle forme des conjectures. Celles-ci sont soumises au contrôle de la critique, c'est-à-dire à des tentatives de réfutation qui comporte des tests d'une capacité critique élevée. Elles peuvent suivre ces tests mais ne sauraient être justifiées de manière positive : il n'est pas possible d'établir avec certitude qu'elles sont vraies, ni même qu'elles sont « probables ».*²²³

Dans cette perspective, la critique de nos conjectures est déterminante : en faisant apparaître nos erreurs, elle nous fait comprendre les difficultés inhérentes au problème que nous tentons de résoudre. C'est ainsi que nous acquérons une meilleure connaissance de ce problème et qu'il nous devient possible de proposer des solutions plus concertées : la réfutation d'une théorie c'est-à-dire de toute tentative sérieuse de résoudre le problème posé, constitue toujours à elle seule un progrès qui nous fait nous rapprocher de la vérité. Et c'est en ce sens que nos erreurs peuvent être instructives.²²⁴ C'est donc la psychologie de l'erreur qui gouverne la démarche scientifique. Parler de science ou de connaissance scientifique, c'est accepter le débat, se soumettre à la critique et la remise en cause, accepter le jeu de la contradiction. En réalité, Karl Popper, tant dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis* que dans *Conjectures et réfutations* et *La logique de la découverte scientifique*, pose la science comme une entreprise essentiellement rationnelle reposant sur la remise en cause.

La falsifiabilité, en tant que critère de scientificité d'une théorie ou d'une discipline scientifique, démontre ainsi la spécificité de la science, qui est celle d'un savoir rationnel et essentiellement critique. Elle est le refus du dogmatisme, de l'absolutisme et de l'autoritarisme. C'est d'ailleurs le sens qu'accorde Karl Raimund Popper au rationalisme dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*. Il n'existe donc pas de vérité absolue, figée, encore moins des dogmes en science, car tout n'est que conjecture. Popper précise d'ailleurs qu' : « *Il n'existe pas de sources ultime de la connaissance. Aucune source, aucune médiation n'est à éliminer et*

²²³ *Idem.*

²²⁴ *Ibid.*, p. 10.

toutes se prêtent à l'examen critique ». ²²⁵ Ce qui revient à dire qu'en science, toutes les méthodologies se valent et aucune n'est supérieure à l'autre. La science est donc une entreprise ouverte et non fermée. Ainsi se dégage chez Popper, le principe d'interdisciplinarité. Car pour lui, il ne faut pas assigner des frontières aux mécanismes qui nous permettent de connaître. L'homme de science doit pouvoir dire non à l'autoritarisme épistémologique. Face à un tel postulat, nous comprenons donc par-là que Popper propose la falsifiabilité, c'est-à-dire, la remise en cause permanente des théories scientifiques, caractérise la science. A cet effet, la science ne repose point sur « *une base rocheuse* », car, au final : « *Le critère de la scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester ?* ». ²²⁶

III-2- De la non-science ou « pseudo-science » chez Karl Popper

Que l'on se comprenne bien. L'ouverture de la science à d'autres perspectives ici ne voudrait pas dire que d'après Popper, la science doit verser dans la sorcellerie, la magie, la superstition, les émotions, les sentiments, les instincts et bien d'autres instances relevant du paranormal. Non. Il convient plutôt pour nous de comprendre que la science est ouverte aux autres perspectives telles que les êtres mathématiques, les chiffres, les nombres, les atomes. C'est d'ailleurs ce que l'on appelle aujourd'hui la physique microscopique, la physique quantique, la microphysique, les phénomènes quantiques, les mondes parallèles, qui relève de l'invisible, mais permettent l'éclosion et l'évolution de la science. Ainsi, parler de non-science ou pseudo-science, c'est faire allusion aux énoncés et théories scientifiques qui ne sont pas susceptibles d'être falsifiés, tester empiriquement et soumis à la critique. A titre d'exemple, l'énoncé « Dieu existe » n'est pas scientifique. Car l'on ne saurait prouver dans quelle mesure il peut être faux.

Dans cette logique, l'astrologie, le marxisme, la psychanalyse freudienne sont des pseudosciences, car l'on ne saurait dire ou alors prédire dans quelle mesure elles seraient fausses. C'est d'ailleurs ce que souligne Jacques Monod en ces termes :

C'est dans ces remarques, longuement méditées, que Popper trouve la clé de son problème ce qu'il appellera le « critère de démarcation » : le marxisme et la psychanalyse sont hors de la science précisément en ce que et parce que, par nature, par la structure même de leurs théories, ils sont irréfutables. Leur pouvoir d'interprétation est infini ; il n'est pas un fait

²²⁵ *Ibid.*, p. 52.

²²⁶ *Ibid.*, p. 65.

*historique, pas une observation clinique que de telles théories ne puissent assimiler.*²²⁷

De même, ni le rationalisme, ni l'empirisme ne saurait constituer la source de la connaissance. L'erreur joue donc un rôle incontournable dans l'entreprise scientifique. Car, à en croire Karl Popper, l'idée directrice des *Conjectures et réfutations* s'énonce comme suit : « *nos erreurs peuvent être instructives* ». En fin de compte, ces investigations de Popper vont l'amener à assouplir les frontières entre les énoncés empiriques et les autres formes d'énoncés. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta précise d'ailleurs que Popper assouplit la frontière entre les énoncés empiriques ou scientifiques et les autres formes scientifiques. Pour eux, il ne saurait y avoir de barrière étroite entre ces différents énoncés. La métaphysique et ses idées peuvent être utiles pour le progrès de la science, comme les êtres mathématiques. Car pour Popper, « *historiquement, toutes les théories scientifiques, ou quasiment toutes, procèdent des mythes, et ceux-ci peuvent formuler d'importants anticipations des théories scientifiques* ». ²²⁸

Dans le premier chapitre de *Conjectures et réfutations*, Karl Popper écrit :

*J'ai donc décidé de faire ce que jamais encore je n'avais fait et de vous présenter mes travaux en philosophie des sciences, à partir de l'automne 1919, date à laquelle je me suis attelé pour la première fois au problème suivant : « quand doit-on conférer à une théorie un statut scientifique ? » ou encore « existe-t-il un critère permettant d'établir la nature ou le statut scientifique d'une théorie ? »*²²⁹

Pour y répondre, Popper estime qu'une théorie est dite scientifique lorsqu'elle est susceptible d'être falsifiée. Dans cet ordre d'idées, ni le marxisme, ni la psychanalyse freudienne, ni l'astrologie ne sauraient être considérées comme sciences, car on ne saurait déterminer dans quelles mesures ces théories peuvent être fausses. En effet pour Popper, le Marxisme est retombé dans l'enfance de la pseudo-science, car ses partisans ont voulu à tout prix immuniser leur théorie contre la réfutation et l'ont de ce fait privé de son caractère scientifique. Pour notre auteur, la théorie marxiste de l'histoire, malgré les efforts conséquents de certains de ses pionniers et continuateurs, s'est finalement appropriée cette technique divinatoire. Sous certaines de leurs formes initiales (par exemple dans l'analyse donnée par Marx de la nature et de « la révolution sociale » à venir), ces prédictions pouvaient être testées. Pourtant, au lieu d'admettre ces réfutations, les disciples de Marx ont réinterprété, pour mettre en accord les théories et les preuves empiriques.

²²⁷ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, p. 3.

²²⁸ *Ibid.*, p. 67.

²²⁹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 59.

Ils sont ainsi parvenus à sauver la théorie, mais ils n'ont pu le faire qu'en adoptant un dispositif qui rendait celle-ci irréfutable. Ils ont donc fait subir à la théorie, une « *distorsion conventionnaliste* »²³⁰, et ce stratagème a réduit à néant la prétention scientifique dont on avait fait si grand cas. Karl Popper estime donc à partir de là que ce cette « *distorsion conventionnaliste* » fait perdre au Marxisme toute sa crédibilité scientifique. S'agissant de la psychanalyse freudienne, elle est aux yeux de Popper irréfutable. Car, pour lui, il n'y a pas de comportements humains observables susceptibles de la contredire ; elle est compatible avec tout comportement humain observable possible. Dans cette logique, la psychanalyse n'est pas sortie de l'enfance de la pseudo-science. Popper souligne d'ailleurs ce qui suit : « *Quant aux deux théories psychanalytiques, elles relèvent d'une tout autre catégorie. Elles sont purement et simplement impossibles à tester comme à réfuter. Il n'existe aucun comportement humain qui puisse les contredire* ». ²³¹ Pour Popper, la psychanalyse, telle qu'elle fut formulée par Freud et Adler, est scientifiquement problématique parce que non réfutable. L'épopée freudienne du Moi, Ça et du Surmoi est pour Popper non-scientifique, dans la mesure où rien ne peut la contredire.

Enfin, pour ce qui est de l'Astrologie, elle se présente également comme une pseudo-science. Car, pour Popper, les astrologues se sont mépris en faisant cas de ce qui leur apparaissait comme une confirmation, au point de demeurer indifférents à toute donnée empirique qui n'allait pas dans le sens de leur confirmation. En fait, les astrologues ont privé leur théorie de sa capacité d'être testée. C'est ainsi que Popper précise que les astrologues « formulaient leurs interprétations et leurs prophéties de manière suffisamment vague pour pouvoir faire bon marché, par une explication superficielle de ce qui eût pu constituer un motif de réfutation de la théorie si celle, comme les prophéties effectuées, avaient été formulée avec une plus grande précision. En fin de compte, les astrologues ont tout fait pour rendre leur théorie quasi irréfutable. Dans cette perspective, le marxisme, la psychanalyse, l'astrologie se présente chez Popper comme des pseudo-sciences. Car, on ne saurait déterminer leur degré de fausseté. Il s'agit des théories irréfutables.

²³⁰ *Ibid.*, p. 65.

²³¹ *Ibid.*, p. 66.

CHAPITRE V

LE FALSIFICATIONNISME : LA SOLUTION POPPERIENNE

De vastes secteurs des études littéraires et des sciences humaines, écrivent Alan Sokal et Jean Bricmont, semblent s'être convertis à ce que nous appellerons, pour simplifier, le postmodernisme, un courant intellectuel caractérisé par le rejet plus ou moins explicite de la tradition rationaliste des Lumières, par des élaborations théoriques indépendantes de tout test empirique, et par un relativisme cognitif et culturel qui traite les sciences comme des narrations ou des constructions sociales parmi d'autres.²³² Ils s'insurgeaient par-là contre l'irrationalisme post-moderne, caractérisé par un rejet de la rationalité. A cet effet, que propose finalement Karl Popper pour soigner la science et la philosophie malades de la magie, la sorcellerie, l'exorcisme, l'ésotérisme, le charlatanisme, le totémisme, les instincts, sentiments, superstitions, et autres données relevant de l'irrationalisme, qui ne sont rien d'autre que « *des productions d'une imagination mythogène et tératogène dont le délire spéculatif l'amène à donner facilement dans la fiction* » ?²³³ Telle se présente notre préoccupation majeure dans cette brassée d'analyse. Autrement dit, il est question pour nous, dans ce chapitre, d'élucider la solution poppérienne, face à la montée en puissance de l'irrationalisme, dont la hantise est remarquable dans la cité scientifique aujourd'hui. Il est surtout question pour nous de montrer avec Jean-Philippe Nguemeta que « *l'épistémologie de ce penseur peut aider à restaurer la sécurité dans le domaine du savoir contemporain* ». ²³⁴

I- LE RATIONALISME CRITIQUE ET LE FALSIFICATIONNISME DE KARL POPPER : APPROCHE CONCEPTUELLE ET PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES

Dans le chapitre précédent, nous avons compris que l'irrationalisme, ou pseudo-rationalisme, est une attitude qui consiste en une croyance à la providence, aux dons surnaturels, aux révélations, aux instincts, sentiments, émotions, Dieu, comme fondement de la connaissance. A cet effet, dans la présente articulation, nous nous proposons de définir et de

²³² Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 33.

²³³ Lucien Ayissi, *Le phénoménisme humien comme prolégomènes à la philosophie transcendantale de Kant*, Yaoundé, Presses universitaires de Yaoundé, Collection Repères, 2003, p. 8.

²³⁴ Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, p. 129.

donner les principes qui structurent cette méthode issue du rationalisme critique poppérien. Pour cela, qu'entend-on réellement par « rationalisme critique » et « falsificationnisme » ? Quels en sont les principes méthodologiques ?

I-1- Le rationalisme critique de Karl Popper

Notons d'emblée que le falsificationnisme est une méthode scientifique et philosophique issue du rationalisme critique de Popper. Nous sommes mêmes en droit de dire qu'il s'agit d'une méthode développée particulièrement par l'épistémologue anglais d'origine autrichienne, dans ses *Conjectures et réfutations* et *La logique de la découverte scientifique*. Mais bien avant de définir ce à quoi renvoie précisément le falsificationnisme poppérien, il convient d'abord de dire ce à quoi renvoie le rationalisme critique.

Dans son ouvrage intitulé *Conjectures et réfutations*, Popper écrivait :

La réponse correcte à la question « De quelle manière pouvons-nous espérer déceler et éliminer l'erreur ? » est, à mon avis, la suivante : « par la critique des théories ou des suppositions formulées par d'autres et-pourvu que nous y soyons entraînés- par celle de nos propres théories ou conjectures » (...). Cette réponse énonce, sous une forme résumée, une position que je propose d'appeler « le rationalisme critique ». Il y a là une conception, une attitude et une tradition que nous avons héritée des Grecs. Cette position est très différente du « rationalisme » ou de « l'intellectualisme » de Descartes et de son école...²³⁵

Que faut-il réellement entendre par-là ? En effet, le rationalisme critique est une doctrine philosophique développée par Popper, héritée des philosophes Grecs, plus précisément, les présocratiques, qui consiste à montrer que la science progresse par une rectification des erreurs. Autrement dit, par rationalisme critique, il faut entendre ce procédé à travers lequel la science se conçoit comme une correction et rectification permanente des erreurs. Une telle posture montre à ce titre que l'erreur est fondamentale dans la démarche scientifique. Car, grâce à elle, la science progresse. Ce qui revient à dire que le rationalisme critique de Popper diffère du rationalisme classique, dont René Descartes en est l'une des figures emblématiques.

En réalité, tandis que le premier repose sur la critique et la réfutation permanente d'une longue suite d'erreurs comme démarche scientifique, le second quant à lui est dogmatique, car il a fondé définitivement le savoir sur la seule raison. Dans cette perspective, l'idée de rationalisme critique implique ici la thèse selon laquelle la science est dynamique et évolutive. Une telle conception des choses chez Popper tire ainsi ses sources dans la philosophie

²³⁵ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 51.

présocratique.²³⁶ Ceci peut donc nous amener à dire qu'il n'existe pas de dogme en science, si tant est que la théorie d'Anaximandre, a été remise en cause par son disciple Anaximène. Ce dernier a substitué à l'apeiron, principe qui sous-tend toute chose chez Anaximandre, l'air. A cet effet, nous pouvons dire que c'est Thalès qui inaugure la tradition critique dans le processus de la connaissance. Car, pour Popper, quant aux premiers indices de l'existence d'une attitude critique, d'une liberté de pensée nouvelle, c'est dans la critique de Thalès par Anaximandre qu'ils apparaissent. L'auteur de la *Misère de l'historicisme* ira même jusqu'à ajouter qu'

Il y a là un phénomène tout à fait singulier : le penseur qu'Anaximandre critique est son maître, son compatriote, l'un des sept sages, celui qui a fondé l'école ionienne. D'après la tradition, Anaximandre n'avait que quatorze ans de moins que Thalès, et il a vraisemblablement formulé ses critiques et exposé ses conceptions nouvelles du vivant de son maître (ils sont morts, semble-t-il à quelques années d'intervalle). Or on ne découvre dans les sources aucune trace de dissension, de querelle ni de schisme.²³⁷

Thalès aurait-il donc été un philosophe ouvert à la critique ? Certainement. Car, en se référant à ses rapports vis-à-vis de ses disciples, Thalès était tout à fait disposé à recevoir des critiques et des améliorations de la part de ces derniers. C'est l'un des points qui influencent remarquablement Popper. Tous ces éléments, pense l'auteur des *Conjectures et réfutations*, indiquent selon moi, que c'est Thalès qui est à l'origine de cette tradition de liberté nouvelle, fondée sur une relation originale entre maître et disciple, et qui a ainsi institué un nouveau type d'école, absolument différent du type pythagoricien. Il semble que Thalès ait toléré la critique et, qui plus est, qu'il ait fondé la tradition prescrivant d'y faire droit²³⁸. C'est cette attitude critique du disciple vis-à-vis de son maître qui fait progresser la science. Car sans la critique, la science n'existerait plus. Les théories scientifiques nécessitent d'être améliorées de façon continue. La tradition critique, instaurée par Thalès constitue donc pour ainsi dire, une arme fatale contre le dogmatisme et le fondationnalisme épistémologique.

I-2- La méthode falsificationniste de Karl Popper

Le falsificationnisme de Karl Popper est une méthode à la fois philosophique et scientifique qui définit la scientificité d'une théorie. Autrement dit, un énoncé est dit scientifique lorsqu'il est susceptible d'être falsifié. Dans « falsificationnisme », nous avons le verbe « falsifier » qui s'apparente aux verbes changer ; dépasser, critiquer, modifier. A partir

²³⁶ La philosophie présocratique consistait en la recherche du principe fondamental qui sous-tend toute chose. Les philosophes de cette époque répondaient à la question suivante : quel est le principe qui peut être à l'origine de tout ce qui existe ?

²³⁷ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 288.

²³⁸ *Idem*.

de là, nous comprenons que le falsificationnisme est un procédé méthodologique qui considère que l'on ne saurait atteindre la vérité de façon définitive, on ne peut que s'en approcher. Autrement dit, la science évolue avec une marge d'erreur, laquelle permet sa progression et son évolution. Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, en démontrant avec pertinence l'influence de la philosophie de Xénophane sur la méthode du rationalisme critique poppérien, soulignent ce qui suit « *Contrairement aux inductivistes, aux foundationalistes, Popper s'inspire du présocratique Xénophane qui a souligné l'infinité de notre ignorance et le caractère faillible de la connaissance* ». ²³⁹

L'homme est un être faillible, susceptible d'erreurs et d'égarements. D'où la notion de « vérisimilarité » chez Popper. Il n'existe donc pas de dogmes en science, encore moins de vérités figées et arrêtées. Car, dans la logique poppérienne, le savoir scientifique est essentiellement conjectural, c'est-à-dire hypothétique. Ceci est d'autant plus visible lorsqu'on se réfère aux exemples scientifiques suivants : en biologie, l'évolutionnisme darwinien et lamarckien vient dépasser le créationnisme fixiste. Par la suite, Mendel viendra remplacer les paradigmes de Charles Darwin. En physique, nous avons le passage de la physique newtonienne à la théorie einsteinienne de la relativité, ce qui montre également que nous sommes passés de la loi newtonienne de la gravitation universelle $h=1/gt^2$ à la loi de l'énergie cinétique de Einstein $E=mc^2$. En mathématique, nous avons le passage de la géométrie euclidienne à la géométrie non-euclidienne avec Lobatchevski. En chimie, il a fallu plus d'un siècle avec Lavoisier pour remplacer la théorie de Priestley.

Ceci démontre donc à suffisance que les vérités scientifiques ne sont que des approximations. L'homme est toujours en quête perpétuelle de la vérité sans toutefois l'atteindre définitivement. Dans cette logique, l'astrologie, le marxisme, la psychanalyse freudienne sont des pseudo-sciences, car l'on ne saurait dire ou alors prédire dans quelle mesure elles seraient fausses. L'erreur joue donc un rôle incontournable dans l'entreprise scientifique. Car, à en croire Karl Popper, l'idée directrice des *Conjectures et réfutations* s'énonce comme suit : « *nos erreurs peuvent être instructives* ». Face à cet état des choses, Karl Popper soutient la thèse du faillibilisme épistémologique pour montrer qu'il n'existe pas de vérité absolue en science.

De plus, avec la méthode des conjectures et réfutations, la connaissance empirique progresse constamment et « disparaîtrait » si le savant décidait de renoncer à sa quête du savoir

²³⁹ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et Falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* Paris, Harmattan, 2014, p. 86.

ou de la vérité²⁴⁰. S'opposant au dogmatisme, Popper écrit : « *Toutes les lois, toutes les théories demeurent par leur nature même, provisoires, conjecturales ou hypothétiques, même lorsque nous nous estimons impuissants à les mettre plus longtemps en question* ». ²⁴¹ Contre le vérificationnisme wittgensteinien, Popper propose le falsificationnisme. Pour lui, un système est scientifique seulement s'il peut être soumis à des tests empiriques (testabilité) qui sont susceptibles de le réfuter, c'est-à-dire de montrer que certaines de ses implications sont fausses. Réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Le degré de falsifiabilité d'une théorie augmente lorsqu'elle a plus de chance d'être réfutée par les tests. Son degré de corroboration augmente avec la sûreté des tests effectués. Mais une théorie n'en est jamais pour autant absolument confirmée. L'épistémologie de Popper est donc faillibiliste : nous n'aurons jamais la certitude absolue quant à nos théories.

II- LE RATIONALISME CRITIQUE ET LE FALSIFICATIONNISME DE KARL RAIMUND POPPER : UNE THERAPIE CONTRE L'IRRATIONALISME

Après avoir établi une la clarification conceptuelle et élucidé les principes méthodologiques du rationalisme critique et du falsificationnisme de Karl Popper, il convient à présent pour nous de montrer que face à l'irrationalisme qui hante la cité scientifique aujourd'hui, l'auteur des Conjectures et réfutations propose comme remède, le falsificationnisme. Autrement dit, il est surtout question pour nous de montrer que le rationalisme critique et le falsificationnisme de Karl Popper, ont une visée thérapeutique : soigner et sauver la science et la philosophie des carcans de l'irrationnel.

II-1- Rationalisme critique et falsificationnisme : contre l'irrationalisme

Les investigations précédentes indiquent que l'épistémologie poppérienne, fondée sur la méthodologie falsificationniste, est le refus du dogmatisme et de l'absolutisme. Effectivement, le dogmatisme et l'absolutisme caractérisent l'irrationalisme. C'est pourquoi contre l'irrationnel en science, l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* propose la méthode du falsificationnisme. Écoutons-le :

Dès lors que tel est notre objectif, il n'existe pas de démarche plus rationnelle que de procéder par essais et erreurs, par conjecture et réfutation : de proposer hardiment des théories, de consacrer tous nos

²⁴⁰ *Idem.*

²⁴¹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 87.

*efforts à faire apparaître qu'elles sont erronées et d'y souscrire par provision lorsque nos tentatives pour les critiquer n'ont pas abouti.*²⁴²

Un tel état de chose nous amène à comprendre que la science est la recherche des possibles. Autrement dit, la science moderne est le refus de tout déterminisme, du dogmatisme et de l'absolutisme. Elle est une rectification permanente d'une longue suite d'erreurs. En réalité, la démarche scientifique, telle que développée par Popper, refuse toute idée de vérité posée toute faite. Il ne s'agit donc pas de délivrer dogmatiquement le savoir. Bien au contraire, la démarche scientifique implique l'exigence de démontrabilité, la remise en question et le débat public : c'est la démarche rationnelle qui s'oppose à l'irrationnel. C'est dans ce sens que Lucien Ayissi ne manque pas de souligner que :

*Nous devons souligner que l'intérêt épistémologique que la philosophie affecte, notamment au Cameroun, aux phénomènes paranormaux n'a pas pour but d'étendre le champ d'investigation de cette discipline dont l'étonnement parvient souvent à rendre son questionnement si dévastateur qu'elle en arrive à vouloir couvrir de son spectre réflexif le tout du réel. En effet, sa finalité est non seulement de condamner à mort une raison et une technoscience préalablement abominées et vouées aux gémonies, mais aussi de produire des spécialistes d'un genre particulier, tant ils prétendent être experts en métaphysique et en épistémologie du paranormal.*²⁴³

Il ajoute :

*Ces spécialistes d'une métaphysique et d'une épistémologie d'un genre bizarre revendiquent bruyamment non seulement leur droit de citer dans la galaxie philosophique, mais aussi celui de discourir pertinemment sur les « phénomènes » dont la marginalité et l'excentricité commandent pourtant qu'il faille se taire parce qu'on ne saurait vraiment discourir sur eux qu'au moyen de la linguistique du silence.*²⁴⁴

Peut-on réellement assimiler la connaissance scientifique aux dogmes religieux, la révélation, l'exorcisme, la magie, la sorcellerie, les instincts, les superstitions, les sentiments et autres instances relevant du paranormal ? Mieux encore, la science est-elle assimilable au paranormal ? Certainement pas. Car, d'après Popper, la connaissance scientifique n'est point le propre d'une élite intellectuelle initiée, elle ne découle non plus d'une prétendue révélation, superstitions, encore moins des instincts, émotions, sentiments et autres dogmes religieux. A cet effet, la science est essentiellement une entreprise rationnelle qui consiste à soumettre perpétuellement nos théories aux tests empiriques. A partir de là, elle n'est rien d'autre qu'une

²⁴² *Idem.*

²⁴³ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, p. 17.

²⁴⁴ *Idem.*

rectification permanente de nos erreurs. Elle n'est que l'expression des conjectures et des réfutations. C'est ainsi que nous pouvons comprendre ces propos de Karl Popper, lorsqu'il écrit :

Mais l'opposition entre la pensée dogmatique et la pensée critique ou entre les deux attitudes, dogmatique et critique, rejoint précisément le problème dont nous nous occupons essentiellement ici. Il est clair, en effet, qu'à l'attitude dogmatique correspond une tendance à vérifier les lois et les schémas que nous avons forgés, en cherchant à les appliquer et à les confirmer au point de négliger ce qui viendrait les réfuter, alors que la démarche critique consiste à être prêt à modifier ceux-ci, à les soumettre à l'épreuve des tests, à les réfuter, et lorsque faire se peut, à en établir la fausseté. Nous pouvons, en conséquence, assimiler la démarche critique à la démarche scientifique et référer l'attitude dogmatique à celle qui a été définie par nous comme pseudo-scientifique.²⁴⁵

Autrement dit, contrairement à l'irrationalisme qui est hostile à la critique, la remise en cause, et, par conséquent, dogmatique, la science par contre est une entreprise ouverte à la critique et à la remise en question. En fait, du point de vue de leur genèse, l'attitude pseudo-scientifique est plus primitive que la démarche proprement scientifique, elle lui est antérieure : elle constitue une attitude préscientifique. Karl Popper va plus loin en soulignant ceci :

Ce caractère plus primitif, cette antériorité va d'ailleurs de pair avec une antériorité logique. En effet, la démarche critique s'oppose moins à la démarche dogmatique qu'elle ne vient s'y surajouter : la critique doit prendre pour objet les croyances existantes, fortement ancrées, qui demandent à être réexaminées, autrement dit, les croyances de type dogmatique. (...) La science doit donc partir des mythes et de leur critique ; elle n'a pas pour origine ni la collecte des observations, ni l'invention d'expériences nouvelles, mais l'examen critique des mythes, des procédures et des pratiques à caractère magique.²⁴⁶

Il poursuit en disant :

La tradition scientifique se distingue de la tradition préscientifique en ce qu'elle comporte deux instances. Comme celle-ci, elle transmet ses théories, mais elle transmet aussi une pratique de la critique à leur endroit. Ce mode de transmission n'en fait pas des dogmes, mais est au contraire assorti d'une exigence de discussion et de perfectionnement des théories reçues.²⁴⁷

Pour cela, la connaissance scientifique obéit à un processus actif, et toute tentative d'explication sur celui-ci relève de l'ordre du probable et d'approximation. D'après Ilya

²⁴⁵ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, pp. 84-85.

²⁴⁶ *Idem.*

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 85.

Prigogine, la science moderne, depuis le passage la physique newtonienne essentiellement déterministe, à la physique quantique et la relativité d'Albert Einstein, est la recherche des possibles. En d'autres termes, elle est une construction permanente. Ce qui revient donc à dire que le réel en science, n'est rien d'autre que le fruit d'une construction de l'esprit du sujet. D'où le titre de son ouvrage intitulé *La fin des certitudes*, où le prix Nobel de chimie souligne à juste titre que : « *Comme nous l'avons déjà souligné, tant en dynamique classique qu'en physique quantique, les lois fondamentales expriment maintenant des possibilités et non plus des certitudes* ». ²⁴⁸ Il s'agit en réalité de l'instauration d'une « *nouvelle rationalité* » ²⁴⁹, fondée sur une conception non plus statique, déterministe et absolutiste, mais sur une approche plutôt indéterministe et probabiliste. Comme telle, nous assistons à « *l'émergence qui n'est plus limitée à des situations simplifiées, idéalisées, mais nous met en face de la complexité du monde réel, une science qui permet à la créativité humaine de se vivre comme l'expression singulière d'un trait fondamental commun à tous les niveaux de la nature* ». ²⁵⁰

C'est dans cette logique que s'inscrit Issoufou Soulé Mouchili Njimom, dans son ouvrage intitulé *De la signification du monde et du devenir de l'existence*. Pour Mouchili Njimom, la métaphysique classique et la théologie sont inaptes à fournir une explication objective sur la question de l'origine du monde et du sens à donner l'existence. Seul la science, devenue technicisée, est à même de donner une explication fiable. Ce titre, le principe platonicien ou aristotélécien d'un monde atemporel ne résiste à aucun test scientifique. On pourrait donc se demander, s'interroge-t-il, quelle posture adopter entre une science pleine d'incertitude et toutes ces mythologies qui semblent avoir trouvé le code rendant possible l'appréhension de l'origine du monde. Nous comprenons pourquoi l'auteur de *Penser la philosophie à l'ère des technosciences* souligne à juste titre que :

On ne peut donc pas s'enfermer dans une pensée discursive et théorique pour affirmer ce qu'est le réel. Lorsqu'on a cessé de croire, par exemple, que le corps n'est qu'une machine et qu'il y a un esprit immatériel qui serait le principe moteur de l'action humaine, on revient à la nature biologique de l'homme pour comprendre que le biologique en tant que matière est faillible. Et pour cette raison, on ne peut avoir qu'une acception statistique ou probabiliste du réel. ²⁵¹

René Descartes, Georg Wilhelm Friedrich Hegel et tous les adeptes du spiritualisme se seraient donc trompés en rejetant la matière dans l'ordre de la connaissance et de la

²⁴⁸ Ilya Prigogine, *La fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob, Janvier 1996, p. 14.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 9.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 15.

²⁵¹ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *De la signification du monde et du devenir de l'existence*, p. 15.

compréhension du sens des choses. Aussi Issoufou Soulé Mouchili Njimom, montre la spécificité de la science moderne qui établit ses vérités en termes de constructions, d'approximation et de probabilité. C'est le règne de l'incertitude telle que développé par Werner Heisenberg. Le monde et le devenir se présentent donc comme des constructions scientifiques, en ceci que l'existence est pensée sous le prisme du temps et de l'espace. En fait, il s'agit de montrer que l'homme ne peut se penser à partir d'une totalité ou d'un Dieu qui va au-delà de la simple subjectivité. Il n'y a donc pas, à proprement parler, d'intemporalité caractéristique de l'existence. De même, dans le souci d'une explication net d'appréhension du sens et de l'origine du cosmos, la théorie scientifique du Big-bang, semble, de nos jours, présenter plus de gage de pertinence et de plausibilité par rapport aux autres cosmologies. Le discours scientifique sur l'origine du monde est démontrable, reproductible et vérifiable. Le début de l'univers est-il la résultante d'une création ou d'une génération spontanée ? Etienne Barilier écrit justement à ce propos :

Or, la science n'est pas ce que de vains créationnistes pensent. Elle se définit, fût-ce au dam de ceux-là même qui la pratiquent, par la quête et par l'inachevé. Elle cherche à théoriser jusqu'à ses doutes, et surtout ses doutes. Son épistémologie est la plus modeste qui soit : elle reconnaît qu'elle n'est pas seulement « inductive » et fondée sur les « faits » purs et simples, mais éminemment « hypothético-déductive » : autrement dit, que « l'expérience » censée vérifier ses hypothèses doit être constamment interrogée, que la notion même de « fait » est une notion complexe.²⁵²

La métaphysique classique et les dogmes de la théologie, ne sauraient donner une réponse satisfaisante face à cette question.

II-2- L'épistémologie poppérienne et la protection de la spécificité de la connaissance scientifique

Partant du postulat d'après lequel « il y a lieu de penser que la science se distingue des autres formes de savoir »²⁵³, nous comprenons que le rationalisme critique de Karl Popper consiste, dans le cadre de cette recherche, à protéger la spécificité de la science, qui est celle d'un savoir essentiellement rationnel et objectif. La rationalité et l'objectivité dont il est question ici ne font pas de la science un savoir dogmatique et autoritariste. Bien au contraire, ces caractéristiques font de la connaissance et des théories scientifiques, une quête inachevée.

²⁵² Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, pp. 33-33.

²⁵³ Albert Jacquard, *Au péril de la science ? Interrogation d'un généticien*, Paris, Seuil, 1982, p. 36.

C'est pourquoi la science moderne est la recherche des possibles, c'est-à-dire qu'elle est une recherche perpétuelle de la vérité, et non des certitudes apodictiques. D'après Jean Ladrière :

*Nous devons reconnaître que la démarche scientifique a en elle-même quelque chose de spécifique. Elle repose, comme on l'a déjà rappelé, sur une combinaison remarquable de la logique et de l'expérience. Elle fait intervenir d'une part le raisonnement pur, l'inférence sous toutes ses formes, et d'autre part des procédés plus ou moins complexes de mise à l'épreuve.*²⁵⁴

Dans la même lancée, Stanley Jaki²⁵⁵ fait remarquer ce qui suit : « *Nous avons là l'exact opposé de tout ce qu'on peut qualifier de scientifique, à savoir l'appréciation soigneuse des faits, la prudence pour en tirer des conclusions, la cohérence avec un large système d'explication, et ainsi de suite* ». ²⁵⁶ Une telle approche de la science rompt ainsi avec le charlatanisme, le mysticisme, les instincts, les superstitions, la magie, la sorcellerie, et autres champs lexicaux de l'irrationalisme. Car, « *le monde de la science est un monde dur où la discipline est de rigueur. Ce n'est pas un monde pour l'homme moyen. Il s'avère de fait parfois dur à supporter, même pour les meilleurs chercheurs* ». ²⁵⁷ Par conséquent, l'homme d'aujourd'hui a besoin de la science, mieux, de cultiver la rationalité scientifique, laquelle empêchera « *son désir d'échapper à ce monde de la science qui entrave son imagination et sa liberté ; par conséquent, une disponibilité à entrer dans le monde de l'antiscience, dans le monde de la fantaisie sans retenue* ». ²⁵⁸

Nous comprenons donc que l'antiscience, qui s'apparente à l'ailleurs de la science, et, par conséquent, à l'irrationalisme, n'est rien d'autre qu'une industrie d'imaginaires mythogènes et tératogènes qui ne cesse de hanter la cité scientifique aujourd'hui. Popper souligne d'ailleurs à cet effet ce qui suit : « *L'engouement pour le mysticisme intellectuel est la maladie de notre époque, maladie superficielle, mais néanmoins dangereuse en raison de son influence sur la pensée politico-sociale* ». ²⁵⁹ Plus loin encore, il ajoute : « *L'irrationalisme se*

²⁵⁴ Jean Ladrière, « *Courants d'antiscience, causes et significations* », in *Science et antiscience*, Secrétariat international des questions scientifiques (SIQS), Paris, Centurion, 1984, p. 30.

²⁵⁵ Ce dernier s'inscrit en faux contre les investigations d'Erich Von Daniken, dans son *Erinnerungen an die Zukunft*, et *Meine Welt in Bildern*. Pour Stanley L. Jaki, « ce qu'offre Von Daniken est pur charlatanisme, un véritable abus à tous points de vue. Il n'empêche que ses ouvrages trouvent des millions de lecteurs qui les considèrent, non comme une distraction, mais comme une percée vers l'inconnue, résultat non de la science ordinaire mais d'une sorte de superscience. Et le plus grand attrait d'une telle superscience, est qu'elle peut se pratiquer par pur fantaisie, sans l'exigence d'un effort cérébral et, certainement, sans aucune mathématique difficile ni expérimentation ou observation laborieuse » Cf. *Science et antiscience*, p. 39

²⁵⁶ Stanley L. Jaki, « *De la science-fiction à la philosophie* », in *Science et antiscience*, p. 39.

²⁵⁷ *Ibid.*, pp. 39-40.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 40.

²⁵⁹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 165.

manifeste sous des formes très diverses, dont l'une correspond à une mode aussi répandue que redoutable chez nos contemporains ». ²⁶⁰ En effet, les irrationalistes les plus éminents de notre époque, tels que Whitehead²⁶¹, Arnold Toynbee²⁶², Paul Feyerabend, Pierre Meinrad Hebga, Platon, René Descartes et bien d'autres encore, ont banalisé le savoir scientifique, de telle sorte que celui-ci sera confondu à la théologie, la superstition, la magie, l'exorcisme et même la sorcellerie. Or, d'après Karl Popper, ceux-ci ont oublié que la science a ceci de spécifique, qu'elle demeure un savoir rationnel, critique et objectif. D'après Albert Jacquard, « *la science est un discours tenu à propos de l'univers et respectant un minimum de rigueur* ». ²⁶³ En réalité, d'après l'auteur de *La misère de l'historicisme*, le rationalisme « *est sans aucun doute la méthode qui permet de progresser dans les limites d'une science particulière* ». ²⁶⁴

Plus fondamentalement, « *ce qui caractérise la position rationaliste, c'est l'importance donnée au raisonnement et à l'expérience* ». ²⁶⁵ Par conséquent, « *le rationalisme non critique, ou absolu consiste à rejeter en bloc toute supposition qui ne peut être vérifiée par le raisonnement ou par l'expérience* ». ²⁶⁶ Dans cette logique, Karl Popper, reste et demeure rationaliste. Pour lui, il est tout à fait unimaginable de penser que la science peut s'assimiler à l'irrationnel. Car, loin de verser dans les non-sens, des verbiages et sophismes à outrance, la science repose sur l'exigence de démontrabilité rationnelle. En fait, il s'agit d'une entreprise qui s'appuie sur le raisonnement logique et cohérent. Plus fondamentalement, la science, en tant que savoir essentiellement rationnel, s'appuie sur la discussion critique argumentée. Elle consiste à soumettre les théories aux tests empiriques, dans l'optique d'en déceler les erreurs. A cet effet, l'attitude rationnelle, qui est celle du scientifique et du vrai chercheur, s'oppose à celle irrationnelle, qui est dogmatique, autoritariste, mystique, superstitieuse. On comprend d'ailleurs pourquoi Popper, ne manque pas de souligner ce qui suit : « *Au demeurant, les fidèles de cette mystique se dérobent généralement de toute discussion, en faisant, par exemple, valoir*

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 169.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 166. D'après Karl Raimund Popper, ce dernier, à la différence de Georg Wilhelm Friedrich Hegel à qui il doit beaucoup, « n'administre aucune vérité définitive et ne représente pas sa philosophie comme un dogme irréfutable ; il en souligne même les imperfections. Cependant, comme tous les néo-hégéliens, il développe sa doctrine sans jamais l'appuyer sur les arguments. Elle est à prendre ou à laisser ; elle ne se discute pas. On est bien en présence de « faits bruts », mais, au lieu d'être les faits de l'expérience dont parle Bacon, ce sont des faits bruts d'inspiration métaphysique... », p. 167.

²⁶² Pour Karl Raimund Popper, « *on peut diagnostiquer chez Toynbee ce trait si caractéristique du XXème siècle : un intellectualisme désabusé ne croyant plus à la raison et dont la désillusion trouve un refuge dans le mysticisme religieux* », p. 169.

²⁶³ Albert Jacquard, *Au péril de la science ? Interrogation d'un généticien*, p. 34.

²⁶⁴ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis, tome II, Hegel et Marx*, p. 166.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 157.

²⁶⁶ *Idem.*

*l'absence d'un langage commun entre les initiés, c'est-à-dire eux-mêmes, et les non-initiés, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas eu la chance de recouvrer leurs facultés mystiques ».*²⁶⁷

Face à un tel postulat, l'épistémologie poppérienne pose la critique rationnelle comme fondement de la démarche scientifique. L'homme étant un être faillible, c'est en soumettant ses théories aux tests empiriques qu'il corrige ses erreurs, et, par, conséquent, favorise le progrès de la science. La science diffère donc de l'irrationnel, ou, du pseudo-rationalisme. Le rationalisme critique de Karl Popper, bien que militant pour une ouverture en science, protège et insiste sur la spécificité de la science.

III- LE RATIONALISME CRITIQUE ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE LE FONDATIONALISME ÉPISTÉMOLOGIQUE

Dans les investigations précédentes, nous avons compris que le rationalisme critique de Karl Popper, s'inscrit en faux contre l'irrationalisme, qui fait la promotion du dogmatisme, de l'absolutisme, de l'autoritarisme et du mysticisme. Une telle approche montre ainsi que d'après notre auteur, la science est une entreprise essentiellement rationnelle et objective, reposant sur le débat et l'examen critique des théories, l'exigence du raisonnement logique et cohérent, la collaboration et le dialogue mutuels raisonné entre plusieurs consciences humaines. A cet effet, la présente articulation de notre analyse consiste à montrer que bien au-delà des attitudes et appréhensions irrationnelles, le rationalisme critique de Karl Popper s'insurge également contre le fondationnalisme épistémologique, issu du rationalisme, de l'empirisme et le positivisme logique du Cercle de Vienne, qui ont fondés définitivement le savoir autour d'un critère absolu.

III-1- Critique poppérienne du rationalisme classique et de l'empirisme

Dans son ouvrage intitulé *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, ouvrage qui sert de préface dans *Conjectures et réfutations*, Karl Popper écrit : « *Je chercherai à montrer, tout particulièrement que ni l'observation, ni la raison ne peuvent être définies comme la source de la connaissance, ainsi qu'on a prétendu le faire jusqu'ici* ». ²⁶⁸ A partir de cette affirmation, nous comprenons que pour Karl Popper, le rationalisme et l'empirisme sont épistémologiquement problématiques. Expliquons-nous. Dans *Conjectures et réfutations*, l'épistémologue anglais d'origine autrichienne, dès l'avant-propos, commence par remettre en cause l'école philosophique anglaise, c'est-à-dire l'Empirisme, et l'école continentale, c'est-à-dire le rationalisme. A l'Empirisme, il accorde la paternité à Bacon et au rationalisme, René

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 163.

²⁶⁸ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 19.

Descartes en est la figure emblématique. Pour l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*, ces courants philosophiques constituent une « épistémologie erronée »²⁶⁹. Elles forment une « doctrine à caractère manifeste de la vérité ».²⁷⁰ Autrement dit, il s'agit d'une conception optimiste qui veut que la vérité, dès lors qu'elle est dévoilée, soit toujours reconnaissable comme telle. A partir de là, le rationalisme tout comme l'empirisme pose un problème majeur : l'autoritarisme épistémologique. Pourquoi ?

Pour Karl Raimund Popper, le rationalisme et l'empirisme constituent des épistémologies fondationalistes et autoritaristes. En dehors de la raison et de l'expérience, on ne saurait concevoir un autre fondement de la connaissance. C'est d'ailleurs ce que reconnaissent Philippe Nguemeta et Awodem Crispo, lorsqu'ils soulignent que d'après le rationalisme, « l'univers est organisé selon une méthode précise. L'homme peut cerner cette méthode parce qu'il est un être doué de raison. Il peut également atteindre le vrai, méthodiquement, par une saisie immédiate et distincte ».²⁷¹ En effet, une telle vision de la science consacre le règne de l'autoritarisme épistémologique, et assigne des frontières dans le domaine de la connaissance. Ce qui motive Popper, à affirmer avec assurance que : « Et j'ai dû convenir, en tant qu'épistémologue, qu'il me fallait rejeter ces théories comme irrecevables ».²⁷²

Pour l'auteur des *Conjectures et réfutations*, la certitude, l'exactitude, la prévisibilité, l'assurance et la clarté n'existent pas en science. Pour lui, la science est dynamique et évolutive, elle est une construction, rectification et élaboration permanente, elle évolue avec une marge d'erreur. Philippe Nguemeta et Awodem Crispo ne manquent pas de souligner que « D'après Popper, le paradigme de la norme de référence et de l'idée d'une méthode fixe ne peut pas permettre d'établir de manière indubitable la vérité d'une théorie scientifique ».²⁷³ Dans cette logique, c'est la psychologie de l'erreur, l'esprit critique et la réfutation qui devraient caractériser l'homme des sciences. Popper, poursuivent-ils, s'oppose à l'idée d'une telle épistémologie optimiste. D'après lui, elle est fautive, justement à cause de l'endoctrinement des vérités indubitables émises par un être suprême qui lui sert de fondation et qui lui offre un volet

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 43.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 20.

²⁷¹ Philippe Nguemeta et Awodem Crispo, « Descartes et Popper sur la question du fondement de la connaissance », in *La philosophie et l'intelligence du monde*, Cahiers de l'URPHISSA (Unité de Recherche de Philosophie et des Sciences Sociales Appliquées), Numéro 2, Université de Dschang (Cameroun), Décembre 2021, p. 133.

²⁷² Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 22.

²⁷³ Philippe Nguemeta et Awodem Crispo, *Descartes et Popper sur la question du fondement de la connaissance*, p. 136.

non rationnel. Il en est ainsi parce que la vérité chez Descartes est de l'ordre de la certitude, et peut être atteinte parce qu'on la possède une fois pour toutes. Chez Popper, par contre, la vérité joue un rôle heuristique dans la recherche scientifique. Il est par conséquent vain de prétendre détenir entièrement cette vérité. On peut tout au moins tendre vers elle, sans jamais songer la posséder totalement.

C'est pourquoi toutes les lois ou théories scientifiques sont par nature hypothétiques ou conjecturales. Admises comme des suppositions, les nouvelles ne s'imposent que comme des « approximations meilleures que celles qui les ont précédées »²⁷⁴. Le savant doit s'autocritiquer et chercher les voies et moyens à travers lesquels sa théorie peut être fautive. Nous pouvons donc comprendre à partir de là que René Descartes s'inscrit dans la logique de la non science. Car, suivant le critère de démarcation entre science et pseudo-science proposé par Karl Raimund Popper dans le chapitre 11 des *Conjectures et réfutations* : réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Or, le « Cogito ergo sum » cartésien se présente comme une vérité apodictique, voire non réfutable. La première critique poppérienne à l'endroit du rationalisme cartésien s'inscrit donc dans cette science de la certitude, de l'exactitude et de la prévisibilité. Car, pour Karl Popper :

*Il n'entre dans nos efforts pour connaître le monde qu'un seul élément rationnel : le processus d'examen critique auquel nous soumettons les théories. Mais celles-ci, en elles-mêmes, ne sont que des suppositions. Nous ne savons pas, nous ne faisons que supposer. Si l'on me demande « comment le savez-vous ? », je répondrai : « je ne sais pas, je me borne à énoncer une supposition. »*²⁷⁵

Il n'existe donc pas de vérité absolue, figée, encore moins de dogme en science, car tout n'est que conjectures. Popper précise d'ailleurs que : « *Il n'existe pas de sources ultime de la connaissance. Aucune source, aucune médiation n'est à éliminer et toutes se prêtent à l'examen critique* ». ²⁷⁶ Ce qui revient à dire qu'en science, toutes les méthodologies se valent et aucune n'est supérieure à l'autre. La science est donc une entreprise ouverte et non fermée. Ainsi se dégage chez Popper, le principe d'interdisciplinarité. Car pour lui, il ne faut pas assigner des frontières aux mécanismes qui nous permettent de connaître. L'homme de science doit pouvoir dire non aux logiques absolues. Le rationalisme cartésien pose donc de sérieux problèmes. Car, à en croire Karl Popper, « *Mais il y a un problème. Nous savons en effet que la physique cartésienne, remarquable à maints égards, était erronée. Or elle ne se fondait que sur des idées*

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 137.

²⁷⁵ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 230.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 52.

*qui, de l'avis de Descartes, étaient claires et distinctes et eussent donc dû être vraies ».*²⁷⁷

Aussi, dans la préface des *Conjectures et réfutations*, Popper démontre que l'empirisme ne saurait être considéré comme base ultime de la connaissance. Pour lui, fonder la connaissance uniquement dans l'expérience, c'est faire preuve de mauvaise foi. C'est ce que soulignent Philippe Nguemeta et Awodem Crispo en ces termes : « *Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il n'y a pas d'après ce philosophe et mathématicien anglais, une véritable source de la connaissance, qu'elle soit celle de l'observation ou celle de l'entendement* ». ²⁷⁸ Dans cette perspective, l'expérience est limitée dans le processus de la connaissance. La connaissance ne nous ait pas donnée tout d'un coup. Elle est, au contraire, le fruit d'un construit humain permanent. Car, ce que l'on aperçoit à travers nos sens n'est pas toujours ce qui est. Nous comprenons pourquoi Popper note avec insistance que :

*Ainsi, l'épistémologie optimiste de Bacon et de Descartes ne saurait être vraie. Mais ce qui est le plus étonnant dans l'histoire de cette conception, c'est sans doute le fait que cette épistémologie au demeurant fautive a été la principale source d'une révolution intellectuelle et morale sans précédent. Elle a encouragé les hommes à penser par eux-mêmes.*²⁷⁹

A partir de là, nous comprenons que l'épistémologie poppérienne est donc de nature constructiviste. Le réel n'est pas toujours ce qu'on croit. Il est voilé. L'empirisme est donc épistémologiquement problématique et ne saurait être considéré comme une source ultime pour parvenir à la connaissance.

III-2- Le rationalisme critique et la mort du logicisme wittgensteinien et du positivisme logique

Dans sa prétention à adopter une attitude scientifique ou rationnelle, le positivisme logique a, pour Karl Popper, échoué et est du même coup, condamné à mourir. Popper reproche au positivisme logique sa prétention à éliminer la métaphysique purement et simplement par le fait que ses thèses ne peuvent rationnellement justifiées. Dans la préface de *La logique de la découverte scientifique*, Jacques Monod souligne à juste titre que : « *Contemporain des beaux jours du « Wiener Kreis », lié personnellement avec plusieurs de ses membres, il n'y adhère pas, mais au contraire élabore son épistémologie en opposition à celle du fameux cercle, jugé par lui insuffisante, sinon stérilisante* ». ²⁸⁰ A cet effet, dans la lignée des « reconstructions

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 38.

²⁷⁸ Philippe Nguemeta et Awodem Crispo, « *Descartes et Popper sur la question du fondement de la connaissance* », p. 137.

²⁷⁹ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 25.

²⁸⁰ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, p. 1.

rationnelles » des conditions du progrès scientifique, Karl Popper fait suite au vérificationnisme du Cercle de Vienne et au Positivisme scientifique d'Auguste Comte.

Ce qui fait la particularité de l'approche de l'ami de Rudolph Carnap, est qu'elle s'articule autour de l'esprit critique, lequel justifie pourquoi le falsificationnisme est synonyme de rationalisme critique. Officiellement, Karl Popper s'est désolidarisé du projet et des mécanismes des analystes du langage de la science. Il s'est singulièrement insurgé contre le réductionnisme du discours scientifique au niveau des énoncés purement analytiques au détriment des énoncés synthétiques. Nous pouvons être tentés de dire que Karl Popper a préféré la science à l'amitié qui naguère le liait avec les néopositivistes comme Rudolph Carnap ou le philosophe Moritz Schlick sous l'égide de qui il rédigea sa thèse de doctorat.

Il se pose donc en s'opposant à eux, au point où il se présente officiellement comme le fossoyeur de cette logique inductive orchestrée à Vienne (Autriche). En s'en tenant à cette vision poppérienne, c'est « la falsifiabilité » et non « la vérifiabilité » qu'il faut tenir en compte dans la cité scientifique. Nous retenons que pour notre auteur, la véritable connaissance émane du falsificationnisme : réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie. Raison pour laquelle son épistémologie se construit et s'insurge contre le Positivisme logique dont Rudolf Carnap en est l'instigateur, et la philosophie analytique du langage, sans oublier l'empirisme logique du Cercle de Vienne. Il refuse leur conception empirique et inductive selon laquelle les propositions métaphysiques sont dénuées de sens tandis que le sens des propositions scientifiques viendrait de leur vérification par l'expérience.

Ce qui revient donc à préciser que selon l'auteur de *Conjectures et réfutations*, il ne faut pas assigner des frontières aux mécanismes qui nous permettent de parvenir à la connaissance (la science), et qu'il faut dire non à l'autoritarisme épistémologique, car estime-t-il: « *Nous ne connaissons pas, nous ne pouvons que conjecturer* ». ²⁸¹ Ainsi, nul ne détient le monopole de la connaissance. Et comme le précise si bien Karl Popper : « *Méfiez-vous des faux prophètes* », et des Protagoras contemporains. A partir de là se dessine un refus inconditionnel de toute forme d'autoritarisme épistémologique et le déterminisme. Seul le dialogue et l'ouverture permettront de corriger nos erreurs. Popper prône donc pour un plaidoyer pour « *un réalisme minimal* », un dialogue interdisciplinaire et une tolérance épistémologique : « *Il n'existe pas de source ultime*

²⁸¹ *Ibid.*, p. 23.

de connaissance. Aucune source, aucune radication n'est à éliminer, et toutes se prêtent à l'examen critique ».²⁸²

Cette déconstruction de la théorie du vérificationnisme va s'intensifier au cours de l'évènement baptisé par « *l'affaire du tisonnier* »²⁸³, conférence donnée par Popper sous l'invitation du Secrétaire du Moral Sciences Club de Cambridge, et qui est clairement relatée dans son ouvrage intitulé *La quête inachevée*.²⁸⁴ Le premier enjeu de cette conférence de Londres était de montrer que les propositions métaphysiques existent. En effet, pour Wittgenstein, soulignent Roger Mondoué et Philippe Nguemeta : « *il n'existe pas à proprement parler pas de propositions métaphysiques, car la métaphysique traite des réalités qui se situent en dehors du monde, le monde étant exclusivement le monde des faits, des états de choses* ». ²⁸⁵ Sous cet aspect, Karl Popper reçut l'invitation, pour répondre à cette problématique. Lors de l'entretien, l'épistémologue anglais commence à réfuter la thèse wittgensteinienne selon laquelle il n'existe pas à proprement parler de problèmes philosophiques, mais de simples « puzzles » linguistiques. Etant donné que cette thèse, écrit-il, faisait partie de mes aversions favorites, je décidai de parler du sujet suivant : « Y a-t-il des problèmes philosophiques ? ». Je fis ma communication le 26 Octobre 1946, dans la salle R.B. Braithwaite, à King's College, et je commençai en exprimant la surprise qui avait été la mienne d'être invité par le secrétaire à faire une communication qui « énoncerait quelque 'puzzle' philosophique »²⁸⁶.

Karl Popper, poursuit son propos en soulignant qu'il commença sa communication par une « *introduction quelque peu piquante et provocante* ». ²⁸⁷ Adressée à l'encontre de ceux qui l'avaient invité, en faisant allusions aux « puzzles ». Selon lui, ceux-ci étaient manifestement tombés dans un paradoxe, car ne parler que des « puzzles » signifie nier l'existence des problèmes philosophiques. Or, la controverse ainsi engagée était déjà elle-même un problème philosophique. Face à cet état des choses, la réaction de Ludwig Wittgenstein fut débordante et irritante : « *Le secrétaire a fait exactement ce qu'on lui a demandé. Il a agi selon mes instructions* ». ²⁸⁸ Mais sans toutefois tenir compte de l'intervention brusque de Ludwig Wittgenstein, Popper poursuivit son analyse en soulignant que s'il n'existait pas de problèmes

²⁸² Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 52.

²⁸³ Il s'agit de la controverse Wittgenstein-Popper à la conférence de Londres de 1946, au sujet de l'existence des propositions morales et éthiques.

²⁸⁴ Il s'agit précisément du chapitre XXVI intitulé : « *En Angleterre : A la London School of Economics and Political Sciences* ».

²⁸⁵ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, p. 70.

²⁸⁶ Karl Raimund Popper, *La quête inachevée. Autobiographie intellectuelle*, p. 170.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 171.

²⁸⁸ *Idem.*

philosophiques, il ne serait pas lui-même devenu philosophe. Le mathématicien anglais, poursuivit par la suite ses critiques, en démontrant l'existence des propositions métaphysiques. Il écrit à ce propos :

Wittgenstein était assis près du feu et, depuis un certain temps, jouait nerveusement avec un tisonnier dont il se servait parfois d'une baguette de chef d'orchestre pour souligner ses affirmations : au moment où je parlais de problèmes moraux, il me mit au défi : « Donnez-moi un exemple de règle morale ! » je répliquai : « Ne pas menacer les conférenciers invités avec des tisonniers ». Sur quoi, Wittgenstein, fou furieux, jeta le tisonnier au sol et sortit de la pièce comme un ouragan, en claquant la porte derrière lui.²⁸⁹

Suite à cette réplique, « Popper venait ainsi de tordre le cou à la tripartition discriminatoire des propositions établies par le père du *Tractatus*, et surtout, au rejet de la métaphysique, et partant, de la philosophie comme théorie de la connaissance »²⁹⁰. Ainsi, contre le vérificationnisme, Karl Raimund Popper adopte le falsificationnisme. Il s'applique d'ailleurs à démontrer qu'une théorie est dite scientifique lorsqu'elle est susceptible d'être falsifiée. En effet, contrairement aux épistémologies fondationalistes classiques évoquées plus haut, Karl Popper soutient l'idée selon laquelle le savoir de type scientifique est essentiellement dynamique, critique et évolutif. C'est dire donc qu'un critère épistémologique permet de constituer la science : la méthode des « *essais et erreurs* ».

²⁸⁹ *Ibid.*, pp. 171-172.

²⁹⁰ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, p. 72.

CHAPITRE VI

KARL POPPER ET LA RÉVOLTE CONTRE LA SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE ET LA PHILOSOPHIE PROPHÉTIQUE

Les approches sociologisantes ou relativisantes de la connaissance scientifique, laissent sous-tendre l'idée selon laquelle, loin d'être une entreprise essentiellement rationnelle et objective, la science n'est rien d'autre que le fruit d'une socio-culture bien précise, c'est-à-dire qu'elle est tributaire des facteurs sociaux liés à un contexte précis. Autrement dit, elle est tributaire de l'interprétation, de l'explication, de la compréhension et de l'appréhension dont se fait une plage socio-culturelle bien distincte. En un mot, il s'agit de la thèse des adeptes de la sociologie de la connaissance pour qui la science n'est rien d'autre que le fruit d'un contexte socio-culturel bien déterminé. Pour Karl Popper, la sociologie de la connaissance, suppose l'idée selon laquelle « *la pensée scientifique-et principalement dans le domaine des questions sociales ou politiques ne se développent pas dans le vide, mais dans une atmosphère conditionnée par les facteurs sociaux* ». ²⁹¹ La connaissance scientifique est donc tributaire du cadre spatio-temporel dans lequel on se trouve. Pour cela, la dynamique réflexive déployée dans le cadre de ce chapitre consiste à montrer que d'après Karl Popper, la sociologie de la connaissance, l'historicisme et la philosophie prophétique, relèvent non seulement de l'irrationnel, mais aussi, sont épistémologiquement irrecevables. Un tel état des choses nécessite au préalable que l'on procède à une étude systématique de ces notions. Après quoi, il nous sera plus aisé d'examiner la révolte poppérienne qui y en découle.

I- LES FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE LA SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE

Les investigations précédentes nous ont donné lieu de comprendre que d'après Karl Popper, la science est un savoir essentiellement rationnel élaboré en toute objectivité. Autrement dit, elle repose sur le débat critique raisonné, la remise en cause mutuelle. Pour cela, l'analyse portant sur la critique poppérienne de la sociologie de la connaissance, telle

²⁹¹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome 2), Hegel et Marx*, p. 145.

que déployée dans le vingt-troisième chapitre du tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, nécessite au préalable, que l'on présente le socle épistémologique sur lequel s'élabore cette approche de la science. Autrement dit, quels sont les fondements épistémologiques de la sociologie de la connaissance ? A cet effet, notre ambition analytique, dans le cadre de cette première articulation de notre travail, consiste à dégager ce en quoi consiste la thèse sociologisante de la connaissance scientifique, telle que présentée par l'auteur de *Misère de l'historicisme*.

I-1- La sociologie de la connaissance et ses caractéristiques

Dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Popper écrit :

De même, les tenants de la sociologie de la connaissance considèrent qu'une élite intellectuelle partiellement libérée des traditions sociales peut éviter de tomber dans les pièges des idéologies totales en les perçants à jour et en dévoilant en toute objectivité leurs secrètes motivations. Le chemin conduisant à la connaissance véritable passe par la mise à jour des suppositions subconscientes ; c'est une sorte de psycho ou sociothérapie grâce à laquelle seul celui qui a été socioanalysé ou s'est lui-même socioanalysé, sera libéré de son idéologie totale et pourra ainsi atteindre à la plus haute synthèse de la connaissance objective.²⁹²

Autrement dit, la sociologie de la connaissance, nie toute idée d'une science ou d'une connaissance objective. Plus précisément, « *le sociologisme scientifique* », a pour prétention de sortir la science des carcans de la méthode et des règles universelles. Ce qui revient donc à dire que, pour les tenants de la thèse de la sociologie de la connaissance scientifique, il n'existe pas de science objective, c'est-à-dire universellement admise. Il s'agit, pour ces derniers, d'opter pour un pluralisme méthodologique, voire un relativisme épistémologique, à telle enseigne qu'il n'existe plus de connaissance posée comme absolue et universelle en science. Dans cette logique, c'est la socio-culture qui détermine le paradigme, c'est-à-dire le modèle scientifique adéquat, pour une meilleure explication des phénomènes.

Parler de sociologie de la connaissance, c'est, en quelque sorte, s'enfermer dans une appréhension particulière du réel. En d'autres termes, cette approche de la science, qui d'ailleurs et comme on peut le constater, s'apparente au relativisme épistémologique d'un Paul Feyerabend, laisse transparaître l'idée d'un refus d'une méthode ou d'une connaissance universelle, pour s'enfermer dans l'épistémologie de la contextualité. Ceci montre donc que loin de développer une démarche et une conception ultimes pour la science, les diversités socio-

²⁹² *Ibid.*, p. 147.

culturelles dévoilent la multiplicité des modes d'action, d'explication, de compréhension du monde, et ce en marge des carcans du méthodologisme.

La sociologie de la connaissance considère donc que la connaissance humaine est considérée comme un phénomène social, c'est-à-dire, celle dont l'élaboration est influencée ou déterminée par des circonstances socio-historiques particulières. Elle a pour dessein fondamental de mettre en lumière la manière dont les groupes sociaux pensent et connaissent effectivement au quotidien. Le langage devient également le fruit d'une socio-culture bien précise. Celui-ci (le langage) a pour but d'exprimer et de représenter les différentes formes de vie d'une communauté humaine bien déterminée. D'ailleurs, d'après Emile Durkheim, « *Elles (les représentations collectives) correspondent à la manière dont la société dans son ensemble se représente les objets dans l'expérience* ». ²⁹³ Pour lui, non seulement « *l'univers n'existe qu'autant qu'il est pensé-et puisqu'il n'est pensé que par la société, il prend place en elle* ». ²⁹⁴ Mais aussi :

Le contenu même de ces notions témoigne dans le même sens. Il n'est guère de mots, en effet, même parmi ceux que nous employons usuellement, dont l'acception ne dépasse plus ou moins largement les limites de notre expérience personnelle. Souvent un terme exprime des choses que nous n'avons jamais perçues, des expériences que nous n'avons jamais faites ou dont nous n'avons jamais été témoins. Même nous connaissons quelques-uns des objets auxquels il se rapporte, ce n'est qu'à titre d'exemples particuliers qui viennent illustrer l'idée, mais qui, à eux seuls, n'auraient jamais suffi à la constituer. (...) Qui de nous connaît tous les mots de la langue qu'il parle et de la signification intégrale de chaque mot ? ²⁹⁵

C'est également ce qui ressort de la philosophie wittgensteinienne des « jeux de langage ». En effet, à travers cette seconde philosophie de Ludwig Wittgenstein, c'est-à-dire celle développée dans les *Investigations philosophiques*, le langage est envisagé loin des carcans vérificationnistes et ultralogicistes. Il devient une activité quotidienne. En réalité, les « jeux de langage » de Ludwig Wittgenstein s'apparentent à l'usage quotidien des mots : « *Le mot jeux de langage doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie* ». ²⁹⁶ A partir de là, il n'est plus question de rechercher le sens des mots, mais d'intégrer la conjoncture du « *langage-outil* ». Dans cette logique, le langage dépend désormais d'un contexte et d'une situation précise. En fait, il relève de l'ordre de la

²⁹³ Emile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 5^{ème} édition, 1912, p. 620.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 630.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 621.

²⁹⁶ Ludwig Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, p. 125.

contextualité. Nous comprenons pourquoi dans ses *Remarques philosophiques*, Ludwig Wittgenstein écrit : «...un mot n'a de signification que dans le contexte d'une phrase ».²⁹⁷ Dans l'aphorisme 4.23 du *Tractatus logico-philosophicus*, il insiste en disant : « *Le nom n'apparaît dans la proposition que dans le contexte de la proposition élémentaire* ».²⁹⁸ Par conséquent : « *La proposition a un sens ; et ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification* ».²⁹⁹ C'est donc cette approche sociologisante dont Karl Popper s'attaquera vigoureusement dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*.

I-2- Le rationalisme critique et la révolte contre la sociologisation du savoir scientifique

D'après Karl Popper, la science est une entreprise collective. Autrement dit, elle repose sur le principe d'objectivité, le débat critique argumenté. Ce qui nous amène à dire que pour l'auteur des *Conjectures et réfutations*, les approches sociologisantes et relativistes du savoir scientifiques ont pêché en ceci qu'elles perdent de vue le caractère objectif de la science. Autrement dit, la science est une entreprise rationnelle qui obéit à une démarche objective. Elle repose sur des canons propres accessibles à tous et ce nonobstant les aubédiances ethniques ou socio-culturelles. Pour lui, non seulement l'approche sociologisante de la connaissance scientifique nous plonge dans un « *dogmatisme exacerbé* »³⁰⁰, mais aussi et surtout, elle nous fait glisser « *vers l'antiraison et le mysticisme* ».³⁰¹ Il écrit d'ailleurs à ce propos :

*La méthode des sciences est caractérisée par une exigence de débat publique, qui se présente sous deux aspects. Le premier est que toute théorie, si inattaquable qu'elle apparaisse à son auteur, peut et doit inviter à la critique ; l'autre est que, pour éviter les équivoques et les malentendus, elle doit être soumise à l'expérience dans des conditions reconnues par tous. C'est seulement si l'expérimentation peut être répétée et vérifiée par tous qu'elle devient l'arbitre impartial des controverses scientifiques.*³⁰²

La recherche scientifique est donc synonyme de débat critique argumenté. Autrement dit, la science ne saurait être l'apanage d'une prétendue élite intellectuelle dont le but est de propager des connaissances de génération en génération à un peuple donné. Elle n'est point une exclusivité d'une socio-culture précise. Bien au contraire, elle repose sur un consensus mutuellement et collectivement accepté. Il est alors inutile de s'enfermer dans un mode

²⁹⁷ Ludwig Wittgenstein, *Remarques philosophiques* (1964), trad.fr Jacques Fauve, Paris, Gallimard, 1975, p. 26.

²⁹⁸ Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, aphorisme 4.23.

²⁹⁹ *Ibid.*, aphorisme 3.3.

³⁰⁰ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome II) Hegel et Marx*, p. 148.

³⁰¹ *Idem.*

³⁰² *Ibid.*, p. 149.

particulier de représentation et d'explication du réel. Car ce serait faire preuve de dogmatisme, voire d'autoritarisme épistémologique. C'est la raison pour laquelle la démarche scientifique suppose la critique et la remise en cause mutuelle de façon raisonnée, avec pour téléologie épistémique l'aboutissement à une vérité collectivement admise. Il s'agit donc pour Karl Popper de déconstruire les approches sociologisantes de la connaissance scientifiques, qui, non seulement souffrent d'un déficit d'objectivité scientifique, mais aussi, plonge l'humanité dans des non-sens, antiraisons, antisciences, et de surcroît, dans l'irrationnel.

Pour le mathématicien anglais, la sociologie de la connaissance verse dans l'irrationnel et rend quasi impossible l'applicabilité de l'objectivité scientifique. Un tel état des choses est dû au fait que, d'après les tenants de la sociologie de la connaissance, il n'existe pas de démarche objective dans le processus d'explication du réel et des phénomènes qui le régissent. Car, « n'importe quoi » est considéré comme savoir et explication « rationnels ». C'est d'ailleurs ce qui explique la pluralité des rationalités qui animent le monde intellectuel aujourd'hui, au point où certains philosophes arrivent à parler d'une *rationalité sur les phénomènes paranormaux*. Pourtant, la normativité ou le normal n'est rien d'autre qu'une affaire de la raison et de l'attitude rationnelle, tandis que le paranormal désigne ce qui est au-delà du normal, et, de surcroît, de la raison. Véritable contradiction, car, si le paranormal fait appel à ce qui est au-delà du rationnel, alors l'on ne saurait parler « d'une rationalité sur les phénomènes paranormaux », par le simple fait que ceux-ci ne sont rien d'autre que le fruit du déploiement et de l'expression de l'irrationnel. C'est ainsi qu'en s'appuyant sur les travaux d'Albert Einstein, Karl Raimund Popper écrit :

Quand les kantien et les hégéliens posent en principe que nos présuppositions ne peuvent être ni modifiées par nous ni réfutées par l'expérience, ils commettent l'erreur de croire qu'elles se situent au-dessus, et au-delà de toute vérification parce qu'elles sont la base même de toute pensée. Or, quand Einstein a montré qu'à la lumière de l'expérience il était possible de mettre en doute nos présuppositions concernant l'espace et le temps, présuppositions considérées jusque-là comme fondamentales, il a fait une des plus éclatantes démonstrations de notre époque. Devant elle, l'assaut de la sociologie de la connaissance vient se briser, et la méthode empirique fait la preuve de sa suprématie.³⁰³

L'auteur de *La quête inachevée*, à travers ces propos, démontre à suffisance les limites de de la sociologie de la connaissance. Comme solution, il propose l'objectivité scientifique, laquelle suppose le débat critique argumenté. Un tel postulat fait de la science une

³⁰³ *Ibid.*, p. 150.

entreprise essentiellement rationnelle, ouverte à la critique et à la réfutation. Elle est une activité collective qui obéit à une méthode universelle.

II-LA PHILOSOPHIE PROPHÉTIQUE AU TRIBUNAL DU RATIONALISME CRITIQUE

Dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Popper s'insurge contre la philosophie prophétique, dont font preuve les auteurs tels que Karl Marx et Friedrich Hegel. D'après le mathématicien anglais, le prophétisme philosophique, est non seulement épistémologiquement et philosophiquement irrecevable, mais aussi et surtout, relève de l'irrationnel. La présente articulation a donc pour objectif majeur, la mise en exergue des fondements, voire les traits constitutifs de la philosophie prophétique, afin de voir dans quelle mesure, celle-ci est en réalité une autre célébration de l'irrationnel.

II-1- La logique de la philosophie prophétique

La philosophie prophétique se conçoit comme cet acte à travers lequel la connaissance, le mode de gouvernement, la gestion des affaires de l'Etat, sont délivrés dogmatiquement par une certaine catégorie de personne. Autrement dit, la philosophie prophétique consiste en une soumission aveugle à l'endroit des recommandations et prescription d'une tierce personne. Dans le tome I de *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Popper consacre la première partie de son ouvrage, à présenter ce en quoi consiste cette philosophie³⁰⁴, à travers les auteurs tels que Platon, Aristote, Hegel et Marx. En réalité, le *prophétisme philosophique* s'apparente sensiblement à l'historicisme, dans la mesure où ici, l'avenir et le fonctionnement de la société, sont dictés et déterminés par une ou un groupe de personne. A cet effet, dans l'optique de mieux la comprendre, il faut assimiler la philosophie prophétique dans le sillage de la religion chrétienne. En effet, la foi chrétienne suppose une soumission à l'endroit de la providence. Les prophètes sont, semble-t-il, des envoyés de Dieu, pour accomplir sa volonté auprès de son peuple. Tel est l'exemple de Moïse, qui accompagnait le peuple d'Israël. On comprend la soumission aveugle et incontrôlée à l'endroit des dogmes religieux.

Face à cet état des choses, en ramenant le concept de prophétisme dans le domaine de la philosophie qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de cette recherche, nous pouvons déduire que certains philosophes étaient considérés comme des « prophètes », c'est-à-dire qu'ils prétendaient détenir une certaine idéologie. C'est le cas de Karl Marx et Friedrich

³⁰⁴ Il s'agit en effet de la première partie du tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, intitulé « *L'essor de la philosophie prophétique* ».

Hegel (1770-1831). Karl Popper fait d'ailleurs remarquer à cet effet que : « *Fondateur de l'historicisme contemporain, Hegel est le successeur direct d'Héraclite, de Platon et d'Aristote* ». ³⁰⁵ Plus précisément :

Cependant, Hegel ne serait sans doute pas devenu la personnalité la plus influente de la philosophie allemande, s'il n'avait pas eu l'appui de l'Etat prussien, dont il devint le philosophe officiel à l'époque de la restauration féodale qui suivit les guerres napoléoniennes. Par la suite, l'Etat se fit le défenseur de ses élèves, qui, à leur tour, se défendirent les uns les autres. Il ne faut pas non plus oublier qu'à cette époque les universités allemandes étaient contrôlées par l'Etat ; seules les universités de l'Autriche catholique parviennent à surnager. Le succès sans précédent remporté en Europe par l'hégélianisme devait nécessairement avoir des répercussions en Grande-Bretagne, où certains philosophes se mirent en quête de ce que Stirling appelait le secret de Hegel. ³⁰⁶

La philosophie hégélienne, mieux, l'hégélianisme, se présente donc de ce fait comme le paradigme par excellence de gouvernance et de fonctionnement des Etats. En réalité, Hegel est perçu comme un dieu, car son idéologie, sa doctrine et sa philosophie, sont considérés comme des voies sans lesquelles les Etats ne sauraient prospérer. Hegel, c'est le philosophe de référence et par excellence de son époque, de telle sorte que même le fonctionnement des Etats est régit par ses enseignements et ses idées. L'auteur de *La logique de la découverte scientifique* l'exprime d'ailleurs fort bien en ces termes :

Mais là où Stirling nous révèle, bien malgré lui « le secret de Hegel », c'est quand il se livre à des déclarations prophétiques sur la guerre éclair qui devait éclater un an plus tard, quand la Prusse attaqua l'Autriche, en 1866. « N'est-ce pas à Hegel, dit-il en particulier à sa philosophie politique et morale, que La Prusse doit le rapide développement de sa puissance organisatrice ? Et le sévère Hegel n'est-il pas le cerveau invisible dirigeant la main qui frappe avec la rapidité de l'éclair ? » ³⁰⁷

Une telle conception des choses est également perceptible chez le philosophe allemand Karl Marx. En effet, l'idéologie de ce philosophe s'inscrit dans la logique d'un déterminisme sociologique. Bien qu'usant des méthodes autrefois rationnelles, Karl Marx fut, à son époque, considéré comme *prophète*, du fait que son historicisme consistait à prédire et ce de façon certaine, les événements futurs. Autrement dit, Karl Marx s'est donné pour tâche de prédire *la destinée* des sociétés de son temps avec exactitude. Il était donc, à cet effet, un adepte du prophétisme philosophique. Karl Popper souligne le caractère déterministe de la philosophie de Karl Marx en ces termes :

³⁰⁵ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome II). Hegel et Marx*, p. 18.

³⁰⁶ *Ibid.*, pp. 19-20.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 23.

*Selon Marx, tout système social tend inévitablement à s'autodétruire, parce qu'il secrète les forces génératrices de l'étape suivante de l'histoire, de sorte qu'une analyse perspicace de la société féodale à la veille de la révolution industrielle aurait, probablement, permis de déceler qui allaient détruire la féodalité et de prédire les traits fondamentaux de la période capitaliste. De même, une analyse du capitalisme devrait, pensait-il, permettre de prédire les caractéristiques essentielles de la période suivante. Pour cela, il fallait d'abord chercher, dans l'évolution des moyens de production, quelles étaient les principales forces susceptibles de détruire le capitalisme, puis déterminer leur action sur les rapports de classe et sur l'organisation juridique et politique.*³⁰⁸

Il ajoute : « *La prophétie historique de Marx découle d'un raisonnement serré, dont le Capital ne développe pourtant que le premier point : (...) et le troisième, à la prédiction d'une société sans classes, n'y sont qu'esquisser* ». ³⁰⁹ A partir de là, nous pouvons comprendre que Friedrich Hegel et Karl Marx ont développé une philosophie prophétique, dont l'enjeu consiste en un tissu de prédictions des événements sociaux, ainsi qu'un ensemble de recommandation sur le mode de fonctionnement des Etats. Le déterminisme sociologique de Karl Marx consiste en ceci que toute société se réduit en une société de classes. Quant à Friedrich Hegel, il a formulé une idéologie à prétention philosophique, dont plusieurs dirigeants de son temps s'en ont servi pour diriger leurs Etats. Ce fut donc, en quelque sorte, des prophètes. Mais alors, il convient de s'interroger de la manière suivante : en quoi la philosophie prophétique, est, aux yeux de Karl Popper, épistémologiquement irrecevable ? Pourquoi le mathématicien anglais s'insurge-t-il contre une telle conception des choses ?

II-2- La révolte poppérienne face au prophétisme philosophique

Jean François Malherbe, en élucidant la critique poppérienne du prophétisme philosophique de Platon et de Marx écrit :

*Popper oppose aux conceptions platonicienne et marxiste de la société qu'il qualifie de philosophies de la « société fermée » l'idée ou plus exactement le projet d'une « société ouverte ». Le tribalisme patriarcal de Platon et le collectivisme révolutionnaire de Marx sont des formes de société close parce qu'elles nient l'importance fondamentale des responsabilités personnelles de chaque citoyen face à l'édification d'une société rationnelle. La négation de l'esprit critique individuel et la croyance en un destin historique inévitable caractérisent les philosophies de la société close, et la confrontation des individus avec leurs décisions personnelles marque l'entrée dans une société ouverte.*³¹⁰

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 93.

³⁰⁹ *Idem.*

³¹⁰ Jean François Malherbe, *La philosophie de Karl Popper et le Positivisme logique*, Paris, Liber, 2011, pp. 257-258.

A travers ces propos, nous pouvons comprendre que d'après l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, la philosophie prophétique, loin d'être un idéal et une référence, se présente plutôt comme un poison qui exacerbe les Etats et fragilise le bon fonctionnement des sociétés. En effet, faut-il le souligner, cette philosophie n'est rien d'autre que la manifestation et l'expression des germes du totalitarisme, de l'absolutisme et de la dictature. Un tel état des choses est dû au fait que l'hégélianisme par exemple a conduit à l'aliénation totale des sociétés de son époque, et l'expansion de la dictature en Europe, sans oublier la recherche des intérêts personnels des dirigeants. Le déterminisme sociologique et le prophétisme de Karl Marx est tellement dogmatique et pseudoscientifique, qu'il ne présente aucun critère justifiant sa crédibilité. A propos de Platon et de Friedrich Hegel, Karl Popper, souligne à juste titre que :

Mais là n'est pas la véritable cause du succès de Hegel. L'autoritarisme médiéval avaient commencé à s'estomper avec la Renaissance ; mais sur le continent, sa contrepartie politique, n'avait pas été sérieusement menacée jusqu'à la Révolution française, la Réforme n'ayant fait que le consolider. Ces idéaux de 1789 qui ranimèrent la lutte pour la société ouverte, et les monarchies féodales eurent tôt fait de comprendre le danger. Quand, en 1815, le parti réactionnaire prussien eu repris le pouvoir, il était sérieusement à court d'assise idéologique. Ce fut Hegel qui le lui a fourni en remettant en remettant en honneur les idées des premiers grands ennemis de la société ouverte, Héraclite, Platon et Aristote. (...) de même Hegel redécouvrait celles que Platon avait dressées contre la liberté et la raison. L'hégélianisme, c'est la renaissance du tribalisme, et l'importance historique de Hegel vient de ce qu'il est, en quelque sorte, le maillon manquant de la chaîne, reliant Platon au totalitarisme moderne.³¹¹

Le prophétisme philosophique de Platon et Friedrich Hegel consacre donc une sorte d'absolutisation et de divinisation de l'Etat. D'après ceux-ci, l'humain ne représente aucune valeur face à l'Etat, si tant est que l'homme doit son existence autant physique que spirituelle à ce dernier. Ainsi, Platon et Friedrich Hegel, sont les philosophes qui posé les bases du totalitarisme et de la dictature en Europe. Leur philosophie prophétique s'inscrivait dans une logique de subordination des intérêts de l'Etat à ceux des peuples. L'Etat représentait donc l'incarnation de la toute-puissance décisionnaire, de telle sorte qu'il ne pouvait se tromper. Telle est l'image des philosophes-rois, seuls détenteurs du pouvoir chez Platon, qui possédaient une certaine sagesse contemplée dans le monde des Idées.

Platon et Friedrich Hegel, sont donc, des ennemis de « *la société ouverte* », car, la philosophie prophétique qu'ils défendent, constitue l'ailleurs de l'expression de la raison et de

³¹¹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome II). Hegel et Marx*, pp. 20-21.

la liberté. Les enseignements de Platon et de Friedrich Hegel et du roi Prussien Frédéric-Guillaume III, relatent que :

*L'Etat est le monde que l'esprit s'est fait lui-même (...) il faut donc vénérer l'Etat comme un être-divin-terrestre et savoir que s'il est difficile de comprendre la nature, il est infiniment plus ardu de bien concevoir l'Etat (...) C'est la marche de Dieu dans le monde qui fait que l'Etat existe (...) L'Etat est un organisme (...) C'est pourquoi l'Etat sait ce qu'il veut et le sait dans son universalité.*³¹²

Nous pouvons comprendre à travers ces propos que l'Etat s'apparente à Dieu. En effet, de même que Dieu est tout-connaissant, on peut en dire de même de la conception hégélienne de l'Etat. Ce qui fait en sorte que d'après l'auteur de *La phénoménologie de l'esprit*, l'Etat nécessite une obéissance, une soumission et une allégeance inconditionnelles. En réalité, d'après la philosophie prophétique de Hegel, l'Etat c'est Dieu. Ce qui fait donc du philosophe allemand un pionnier de la dictature, du totalitarisme et un ennemi de la société ouverte. La philosophie prophétique, relève donc, de ce fait, de l'irrationnel, du fait qu'elle constitue l'ailleurs de la raison, du libre arbitre, de la liberté, de la discussion et de la collaboration mutuelle et raisonnée. En fait, il s'agit d'une philosophie qui ne respecte pas le principe d'intersubjectivité. Une telle vision des choses est également perceptible dans le déterminisme sociologique de Karl Marx. En effet d'après Karl Popper :

*Malgré toutes ses qualités, Marx a pourtant été un faux prophète. Non seulement ses prédictions concernant le cours de l'histoire ne se sont pas réalisées ; mais, ce qui est plus grave, il induit en erreur tous ceux à qui il a fait croire que la prophétie historique est une méthode scientifique permettant de traiter les problèmes sociaux. Il est responsable des ravages produits par la pensée historiciste jusque chez les défenseurs de la société ouverte.*³¹³

Face à un tel postulat, le déterminisme sociologique de Karl Marx est donc une pseudo-science. Nous le disons ainsi parce que cette théorie à prétention scientifique relève du dogmatisme et de l'absolutisme. De même, elle n'intègre pas en son sein le principe d'intersubjectivité et la discussion mutuelle raisonnée. Elle se borne à produire des prédictions absolues sur la vie sociale, sans tenir compte du fait que la science évolue à travers un ensemble d'erreurs et que dans le processus de la connaissance, les vérités d'aujourd'hui, peuvent, dans une certaine mesure, s'avérer être les erreurs de demain. Dans cet ordre d'idées, comme le souligne si bien Karl Popper, « on peut discuter des problèmes métaphysiques posés par le

³¹² Friedrich Hegel, cité par Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis, tome II, Hegel et Marx*, p. 21.

³¹³ *Ibid.*, p. 60.

déterminisme, par exemple de l'effet de la théorie des quanta sur la conception du libre arbitre, mais il est désormais incontestable qu'aucun déterminisme, qu'il s'exprime par le principe de l'uniformité de la nature ou par la loi de causalité universelle, n'est plus le postulat indispensable de la méthode scientifique ».³¹⁴

III- KARL RAIMUND POPPER ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE L'HISTORICISME

Les analyses précédentes permettent de retenir que la sociologie de la connaissance présente, d'après Karl Raimund Popper, des problèmes de pertinence, du fait qu'elle promeut une ouverture incontrôlée à l'irrationnel et contribue à la dissolution de l'objectivité scientifique. Par la suite, après avoir analysé les fondements philosophiques de la philosophie prophétique de Platon, Aristote, Hegel et Marx, nous avons démontré que cette dernière est épistémologiquement irrecevable, du fait qu'elle a balisé le terrain dans lequel a émergé le totalitarisme moderne. Dans cette perspective, le prophétisme philosophique constitue également une autre célébration de l'irrationnel, du fait qu'elle n'est rien d'autre que la négation de la raison et de la liberté. A présent, dans le cadre de cette dernière articulation, nous nous proposons de montrer dans quelle mesure l'historicisme, constitue une autre forme de célébration de l'irrationnel. Seulement, une telle initiative est tributaire d'un examen des fondements épistémologiques de la doctrine historiciste.

III-1- Esquisse d'analyse et d'élucidation des fondements philosophiques de la doctrine historiciste

Dans ses investigations philosophiques, Jean François Malherbe écrit :

*L'unité de la pensée de Popper est de l'ordre de la méthode à un double titre. Il propose d'évaluer les philosophies de Platon et de Marx au plan des méthodes de la science et de l'action politique (...) Popper (...) propose en effet des réfutations méthodologiques des thèses de Platon et de Marx et la méthode des essais et erreurs se trouvera étendue au domaine de l'action politique.*³¹⁵

A travers ces propos, Jean François Malherbe présentait l'un des objectifs majeurs du rationalisme critique de Karl Popper, qui s'articule autour d'une évaluation critique des idées politiques de Platon et de Marx. Ce processus évaluatif des philosophies platonicienne et marxiste, tourne autour de la doctrine de l'historicisme. C'est d'ailleurs ce qui justifie la

³¹⁴ *Ibid.*, pp. 61-62.

³¹⁵ Jean François Malherbe, *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*, p. 175.

parution de son ouvrage intitulé *Misère de l'historicisme*. Cela dit, qu'est-ce que l'historicisme et quelles sont ses caractéristiques ? Une lecture même rapide des principaux textes qui donnent corps au versant politique de la pensée poppérienne, nous instruit bien vite sur l'idée selon laquelle que l'historicisme y occupe une place importante. On s'en convainc d'ailleurs sans peine, puisque Karl Popper consacre l'essentiel de son propos à le réfuter. Il n'est donc pas surprenant qu'il présente *La société ouverte et ses ennemis*, parfois comme un recueil de notes sur la critique de l'historicisme. Cette notion est elle-même extrêmement polysémique, d'où la difficulté à la cerner en des termes concis. Elle s'accroît dès qu'on se rend compte qu'il ne s'agit pas en effet d'une théorie systématisée, clairement exposée et défendue par un auteur spécifique, telle que le positivisme, le rationalisme, l'empirisme ou le vérificationnisme. Malgré cette difficulté relevée, nous pouvons tout de même en esquisser une définition suffisamment intelligible pour en avoir une idée précise.

Communément perçu comme une doctrine suivant laquelle la compréhension des croyances et des valeurs d'une époque, n'est guère possible en dehors de leur cadre historique, l'historicisme est surtout, un ensemble de courants qui ont émergé particulièrement au XIXe siècle. Il s'agit en effet d'une foi, mieux de la croyance à en une loi de l'histoire. En clair, il s'est édifié sur la base de l'idée qu'il existe quelque chose comme un sens de l'histoire ; en cela, il a une teneur considérable d'irrationalité. C'est d'ailleurs ce que reconnaît Pierre Edmond assez nettement en ces termes : « *L'inflation historiciste, dans ses formes les plus mouvantes et les plus subtiles, se manifeste dans la quasi fascination qu'exerce des expressions telles que 'sens historique' 'expérience historique', 'loi de l'évolution historique'* ».³¹⁶ Il y a là une caractérisation de l'historicisme qui montre que cette doctrine reste assez proche des philosophies de l'histoire. Jusqu'ici, l'explication de la notion d'historicisme, ne comporte pas de manière tout à fait évidente, un jugement de valeur explicite. Mais chez Karl Popper, ce pas est bien franchi. On décèle sans cesse chez lui, un souci constant, celui de démontrer l'inutilité de l'historicisme, qui a, dans son œuvre, une connotation essentiellement négative. La définition poppérienne de l'historicisme s'articule autour de cette critique virulente qu'il déploie dans la *Misère de l'historicisme* et *La société ouverte et ses ennemis*.

III- 2- La critique poppérienne de la doctrine historiciste

Dans la *Misère de l'historicisme* et *La société ouverte et ses ennemis*, Karl Popper adresse une critique virulente à l'endroit de l'historicisme. Ces deux textes contiennent

³¹⁶ Michel Pierre Edmond, *Philosophie politique*, Paris, Masson et Ciel, 1972, p. 184.

l'essentiel des arguments qu'évoque Karl Popper à l'appui de sa réfutation de cette doctrine. Il est à noter qu'il y a deux moments décisifs dans la critique poppérienne de l'historicisme : l'aspect épistémologique et l'aspect politique. Alors que la *Misère de l'historicisme* est consacré à la réfutation formelle de cette doctrine, c'est-à-dire ici à l'aspect épistémologique, *La société ouverte et ses ennemis*, entreprend d'en souligner les influences pernicieuses dans le domaine de la pensée politique et sociale. Au plan épistémologique, l'historicisme apparaît surtout comme une méthode ou pour être plus précis, une approche spécifique des sciences sociales. Karl Popper écrit à ce sujet :

*J'entends par historicisme (...) Une approche des sciences sociales qui fait de la prédiction historique leur principal but, et qui enseigne que ce but peut être atteint si l'on découvre les 'rythmes' ou les 'modèles', les 'lois' ou les 'tendances générales' qui sous-tendent les développements historiques.*³¹⁷

On peut déjà noter à travers cet extrait l'idée que la réfutation de l'historicisme au plan épistémologique, est de l'ordre de la méthode. Il s'agira ainsi de fournir les arguments méthodologiques, permettant d'établir l'infécondité de la méthode historiciste. Le terrain sur lequel se réalise cette opération, est celui des sciences sociales, lesquelles, à en croire les historicistes, auraient pour tâche de faire les prophéties sur la base d'une histoire théorique comparable voire quasiment identique à la physique théorique. En réalité, l'une des thèses de l'historicisme est qu'il existe des lois de l'évolution historique dont la découverte rendrait possible la prévision de l'avenir. Popper va réfuter une telle thèse au moyen d'une argumentation de type logique qu'il résume en cinq assertions qui se présentent comme suit :

- 1- *Le cours de l'histoire humaine dépend pour une grande part de l'accroissement des connaissances humaines.*
- 2- *Nous ne pouvons pas prédire par des méthodes rationnelles ou scientifiques, l'accroissement futur de nos connaissances scientifiques.*
- 3- *Nous ne pouvons pas prédire le cours futur de l'histoire humaine.*
- 4- *Cela signifie que nous devons rejeter la possibilité d'une histoire théorique, c'est-à-dire d'une science sociale qui soit l'équivalent de la physique théorique. Il ne peut exister de théorie scientifique du développement historique sur laquelle puisse se fonder la prédiction historique.*
- 5- *C'est pourquoi le but fondamental des méthodes historiques est mal conçu et l'historicisme s'effondre.*³¹⁸

³¹⁷ Karl Raimund Popper, *Misère de l'historicisme*, trad.fr. Hervé Rousseau, révisée et augmentée par Renée Bouveresse, Paris, Presses Pocket, 1988, p. 7.

³¹⁸ *Ibid.*, préface I et II.

Ces assertions qui expriment l'essentiel de l'offensive poppérienne contre les prétentions historicistes, établissent en définitive l'imprédictibilité par des méthodes scientifiques de tout ce qui pourrait tenir lieu de cours futur de l'histoire. Il importe, avant de montrer comment s'opère au plan politique la disqualification de l'historicisme, de suivre jusqu'à son terme la démonstration des insuffisances manifestes de cette doctrine dans le domaine spécifique de la méthode scientifique. Remarquons qu'il existe en fait deux types particuliers de thèses historicistes : celles de l'historicisme pronaturaliste et celles de l'historicisme antinaturaliste. Karl Popper attaque en premier lieu la variante de l'historicisme qui fait valoir la thèse comme de la spécificité des sciences sociales pour s'opposer à l'application en leur continent des méthodes de la physique.

Il s'en prend ensuite à l'historicisme pronaturaliste qui, s'opposant à la tendance antinaturaliste admet la possibilité d'appliquer aux sciences sociales, les méthodes propres à la physique. Critiquant à la fois l'historicisme antinaturaliste et sa variante pronaturaliste, Karl Popper montre qu'ils sont tous, la résultante d'une mésinterprétation des méthodes des sciences de la nature, et plus particulièrement de la physique. Aussi, souligne-t-il sans détours ceci : « *Les arguments et les thèses divers et même contradictoires, aussi bien antinaturalistes que pronaturalistes, sont les uns et les autres fondés assurément sur une incompréhension des méthodes de la physique* ». ³¹⁹ Surplombant totalement l'historicisme, l'auteur de *L'univers irrésolu* en vient à postuler l'idée d'une unité méthodologique entre les diverses sciences. Dans la perspective politique, cette doctrine est attaquée surtout comme une croyance dont les effets pernicioeux laissent le champ libre au fatalisme et à l'idée selon laquelle, des réformes démocratiques sont impossibles. En outre, les tenants de cette doctrine laissent croire que l'histoire est régie par les lois spécifiques, qui, mises en relief, rendraient possible la prédiction de l'avenir. Dans cette logique, nous notons que l'analyse poppérienne de l'historicisme dans la perspective politique, aboutit en définitive à mettre en exergue la connivence de cette doctrine avec le totalitarisme dont elle semble avoir pour parler métaphoriquement, préparer le terrain sur le plan théorique en élaborant des idéologies qui ont rendue possible la construction de sa philosophie d'ensemble.

D'après Popper, les partisans et adeptes de l'historicisme sont pour l'essentiel Platon, Hegel et Karl Marx. A Platon, Popper reproche de constituer une entrave à l'émergence de la société ouverte. Dans le tome I de *La société ouverte et ses ennemis*, dont la majeure partie de l'ouvrage est consacrée à Platon, Popper critique vigoureusement les idées politiques du

³¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

disciple de Socrate, dont l'historicisme est en étroite liaison avec le totalitarisme. Le mathématicien anglais souligne à cet effet que :

*Je précise que mon analyse portera exclusivement sur l'historicisme de Platon et sur sa conception de l'Etat parfait (...). Malgré l'admiration que j'éprouve pour tant d'aspects de la philosophie de Platon, mon dessein (...) est (...) de dénoncer tout ce qui dans sa pensée me paraît malfaisant et tout d'abord ses tendances totalitaires ».*³²⁰ Il ajoute : « *Je persiste cependant à penser que ce programme politique n'est pas moralement supérieur, mais fondamentalement identique au totalitarisme, ce qui n'est pas difficile à admettre, à cause d'une tendance profondément enracinée à idéaliser Platon.* »³²¹

S'agissant de Hegel, évoquant son appui sur des arguments d'Arthur Schopenhauer et de Soren Kierkegaard, adversaires quelques fois contempteurs de l'auteur de *La phénoménologie de l'esprit*, Popper va dresser l'un des réquisitoires les plus virulents qu'ait sans doute subi jusqu'ici l'hégélianisme. Tout comme Platon, Popper analyse le versant politique de l'hégélianisme à partir de l'idée d'après laquelle elle comporte en son sein un historicisme qui, en définitive est trop voisin du totalitarisme qui en est fait l'aboutissement. L'auteur de la *Misère de l'historicisme* l'exprime fort bien en ces termes :

*Installé par le détenteur du pouvoir dans le rôle de grand philosophe patenté, Hegel n'était qu'un charlatan illettré et écœurant qui eut l'incroyable audace d'écrire des insanités que ses auditeurs, approuvés par tous les imbéciles ont proclamé géniales. Ainsi épaulé par les dirigeants, Hegel a réussi à corrompre toute une génération.*³²²

Karl Marx est la dernière des trois figures de proue de l'histoire de la philosophie, dont Popper soumet les textes à une critique minutieuse, voire excessive par endroits. En réalité, c'est le côté prophétique du marxisme qui attire les foudres du mathématicien viennois. C'est également pourquoi l'essentiel de la seconde partie de *La société ouverte et ses ennemis*, est consacrée à la critique radicale des ravages de la prophétie, fondement de l'historicisme de Karl Marx, bien peu crédible tout compte fait, sur le plan méthodologique. Karl Popper souligne d'ailleurs à cet effet que « Je suis loin de défendre la théorie marxienne de l'Etat. Si ingénieuses soient-elles, les idées de Marx sur l'impuissance de la politique et la véritable nature de la démocratie me paraissent fausses et néfastes ; mais elles lui ont été inspirées par de tragiques

³²⁰ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, tome I, *l'ascendant de Platon*, p. 25.

³²¹ *Ibid.*, p. 80.

³²² *Ibid.*, p. 21.

réalités. Même erronées, elles témoignent d'une compréhension étonnante des conditions de son sens profond de la justice ». ³²³

³²³ *Ibid.*, p.82.

CONCLUSION PARTIELLE

Que retenir finalement au terme de cette seconde partie ? Au demeurant, les investigations menées dans le cadre de cette seconde partie de notre recherche, se sont articulées autour de trois grands axes majeurs. Tout d'abord, nous avons commencé par montrer dans quelle mesure l'épistémologie poppérienne, c'est-à-dire son rationalisme critique, constitue une arme redoutable pour lutter contre l'irrationalisme. A ce niveau, nous avons souligné que d'après Popper, l'attitude irrationnelle, fondée sur le dogmatisme, l'autoritarisme, le mysticisme, s'oppose fondamentalement à l'attitude rationnelle, qui consiste en la reconnaissance mutuelle des erreurs, au débat critique rationnel argumenté, à la remise en cause. Par la suite, nous avons montré que pour soigner la science et la philosophie malades de l'irrationnel, il faut adopter la méthode du falsificationnisme, comme critère de scientificité et de reconnaissance des théories scientifiques. A partir de là, le falsificationnisme consiste à soumettre nos théories aux tests empiriques, dans le but d'en déceler les degrés de fausseté. Ainsi, d'après Popper, la science, est une entreprise essentiellement rationnelle et objective reposant sur l'esprit critique et la remise en cause. Elle n'est donc pas à confondre avec la théologie, la magie, l'exorcisme, la superstition, les sentiments, les émotions. Parler de connaissance scientifique, c'est intégrer l'exigence de démontrabilité, d'esprit critique et de remise en cause. Enfin, il a été question pour nous de présenter les enjeux de cette reconstruction rationnelle du rationalisme critique de Popper, sur les plans épistémologique, politique et social. Une telle approche nous a permis de comprendre que le rationalisme critique poppérien est d'une importance capitale, dans la mesure où il lutte contre l'autoritarisme épistémologique, le totalitarisme politique et prône le vivre-ensemble. A partir de là, il se pose donc une question : comment cette critique poppérienne de l'irrationalisme a-t-elle été reçue ? Autrement dit, sa démarche est-elle totalement recevable ? D'où l'objet de la partie qui va suivre.

TROISIÈME PARTIE
ANALYSE CRITIQUE ET PERSPECTIVES DE LA
CRITIQUE POPPÉRIENNE DE L'IRRATIONALISME
EN SCIENCE

« A notre sens, Karl Popper dont la pensée gagnerait à être explorée en Afrique et au Cameroun en particulier est une chance pour ce continent qui rame à contre-courant de tout développement. La transposition de son « rationalisme critique » en politique par exemple n'est-il pas une solution pour favoriser la stabilité politique et l'alternance démocratique en Afrique ? ».

Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, p. 146.

Le rationalisme critique de Karl Popper, tel que développé dans *La logique de la découverte scientifique, Conjectures et réfutations*, le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, s'inscrit en faux contre l'irrationalisme à la mode aujourd'hui. L'idée de fond, c'est de comprendre que d'après l'auteur de *La quête inachevée*, la science est une entreprise essentiellement rationnelle, reposant sur le débat critique et la remise en cause. A partir de là, elle (la science) consacre le refus systématique de délivrer dogmatiquement le savoir. C'est la raison pour laquelle chez Popper, le rationalisme consiste en la reconnaissance du fait que la vérité objective ne peut être atteinte qu'au prix de la confrontation des idées. C'est dire que la science s'articule autour d'une collaboration et une ouverture intersubjective, au terme de laquelle découle une vérité mutuellement admise. Autant retenir que la science est le refus du dogmatisme et de l'autoritarisme, car, d'après Popper, elle ne saurait reposer sur une « *base rocheuse* ».

En s'en tenant à cette conception des choses, nous comprenons que la science s'oppose à l'irrationnel. Car, l'attitude irrationnelle consiste à penser que la connaissance repose sur une prétendue élite intellectuelle, initiée, qui viendrait la délivrer dogmatiquement. Ici, il s'agit du prophétisme, du providentialisme, du mysticisme, de l'ésotérisme, de telle sorte que l'accès au savoir par tous est un leurre. Pourtant, Karl Popper, à travers son rationalisme critique, prône pour une véritable démocratisation du savoir, de telle sorte que seul le débat critique argumenté entre les consciences humaines, constituera le socle épistémologique sur lequel s'élabore une connaissance objectivement valable. Seulement, un tel point de vue ne présente-t-il pas quelques limites ? En d'autres termes, Karl Popper, en se proposant à d'assouplir les frontières entre science et pseudo-science, n'a-t-il pas lui-même ouvert la voie à l'irrationalisme post-moderne dont feront preuve les tenants de l'épistémologie post-critique ? Bien au-delà des fautes que présente l'épistémologie poppérienne fondée sur le rationalisme critique, quelles peuvent en être les enjeux, tant sur les plans philosophique, épistémologique, socio-culturel, que dans l'Afrique actuelle ? Telles se présentent les interrogations qui guideront notre réflexion dans le cadre de cette dernière partie de notre travail.

CHAPITRE VII

LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE KARL POPPER

Dans l'optique de déceler les limites de la reconstruction rationnelle du rationalisme critique de Karl Popper, Alan Sokal et Jean Bricmont soulignent que :

*Tous ces problèmes ne seraient pas si graves s'ils n'avaient suscité une forte réaction irrationaliste : certains penseurs, principalement Feyerabend, rejettent l'épistémologie de Popper, en lui opposant en partie des arguments discutés ci-dessus, et tombent ensuite dans une attitude antiscientifique extrême.*³²⁴

Ce premier chapitre de cette partie de notre investigation vise à cerner les limites de la pensée de Karl Popper, laquelle s'articule autour de son rationalisme critique. Comme le souligne d'ailleurs Alain Boyer, « *la théorie poppérienne de la connaissance est loin d'être sans difficulté, voire apories...* ». ³²⁵ Ces problèmes de pertinence s'articulent autour des failles de la testabilité intersubjective de Popper, l'ouverture à l'irrationnel à travers son initiative d'assouplissement des frontières entre la science et la non-science, le piège de vérificationnisme et le risque de la pérennisation dans le scepticisme.

I. LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DE LA TESTABILITÉ INTERSUBJECTIVE DE POPPER

Chez Popper, une attitude rationnelle est celle qui s'articule sur le débat critique public. Autrement dit, être rationnel, c'est accepter la confrontation et s'ouvrir au débat critique intersubjectif. C'est dire que le véritable savant, c'est celui qui sait que l'erreur peut être de son côté et la vérité de l'autre. A cet effet, la vérité n'est donc possible qu'au terme d'une confrontation mutuelle des idées. Ce qui revient à dire que la science est le refus de délivrer dogmatiquement le savoir. La connaissance ne saurait être l'apanage d'une certaine élite intellectuelle ou des initiés, encore moins des prophètes et des hommes charismatiques. Une vérité objectivement valable ne s'acquiert qu'au terme d'une discussion rationnelle entre plusieurs interlocuteurs. Telle est d'ailleurs le sens de la maïeutique socratique. Pour Popper, « *en résumé, on peut dire que ce que nous dénommons l'objectivité scientifique n'est pas dû à*

³²⁴ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 112.

³²⁵ Alain Boyer, *Introduction à la lecture de Karl Popper*, avant-propos, III.

l'impartialité personnelle du savant, mais au débat public que suppose la méthode scientifique ». ³²⁶ La société ouverte est donc celle qui intègre la discussion intersubjective, celle où les hommes sont ouverts les uns autres à la critique et à la réfutation mutuelle. En réalité, Popper « *croit en la procédure de la décision rationnelle et en celle d'une vérité construite intersubjectivement* ». ³²⁷ Ainsi se présente le rationalisme au sens que nous l'employons dans notre recherche. L'irrationnel traduit donc le refus de la discussion et de la confrontation mutuelle. Autrement dit, une attitude d'irrationalisme est celle qui s'articule sur l'enfermement sur soi, le refus de la coopération et de la collaboration intersubjective. Seulement, une telle approche que défend Karl Popper, pose quelques problèmes de pertinence.

I-1- Limites au plan socio-politique : l'égoïsme et le conflit d'intérêt des hommes

Dans ses investigations portant sur la psychanalyse, Sigmund Freud démontre que l'humain est naturellement animé par l'instinct d'agressivité et de mort : *le thanatos*. De même, selon le pessimisme anthropologique de Thomas Hobbes, l'homme est naturellement méchant et mauvais, au point où il est un danger pour son alter ego. La fiction méthodologique de l'état de nature présenté par le philosophe empiriste anglais dans le *Léviathan* montre déjà la précarité existentielle dans laquelle les hommes, dans leur état naturel, s'enfoncent. C'est dire que naturellement, l'homme est doué d'un instinct d'agressivité, d'égoïsme, de concurrence, de domination de l'autre. Ce qui d'ailleurs explique le fait que les rapports interindividuels soient parfois conflictuels, car les hommes sont naturellement animés d'un esprit de concurrence et d'autodestruction. Autrement dit, loin de soutenir l'idée d'une nature humaine inviolable et intangible, nous notons tout de même que l'homme est un être dont la bellicosité et la thanatologie font partie intégrante de ses caractéristiques congénitales.

A cet effet, la testabilité intersubjective dans laquelle Popper fonde son attitude rationnelle et le moyen par excellence pour construire et constituer une vérité objectivement valable, se heurte à quelques problèmes de pertinence, du fait que l'homme est de nature égoïste. Autrement dit, la nature perverse de l'humain peut contrecarrer le projet poppérien de l'intersubjectivité. Ceci s'explique par le fait que l'homme a toujours ses aspirations, ses besoins et ses objectifs personnels. Si la philosophie intersubjective que défend Popper, est un gage de la restauration de la vérité et de la stabilité sociale, alors nous pouvons dire cet

³²⁶ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis, tome II, Hegel et Marx*, p. 149.

³²⁷ Philippe Nguemeta, « *Pour une approche analytique et critique de la testabilité intersubjective chez Popper* », *Théorétiques, Revue africaine d'épistémologie*, Vol 1 N° 04 décembre 2022, p. 47.

épistémologue anglais nous plonge dans l'idéalisme et même l'utopisme. Car, dans une société où les hommes sont naturellement égoïstes et animés par une logique de la recherche des intérêts et du profit sans oublier l'esprit de concurrence, la vérité et la paix ne peuvent être consolidées. Nous sommes même tentés de parler du « rêve poppérien du principe de l'intersubjectivité, comme gage de la restauration d'une vérité objective ». Car, l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*, semble avoir oublié que l'homme ne tient pas toujours parole et qu'il est toujours régit par une satisfaction de ses intérêts personnels.

Face à cet état des choses, nous comprenons que Popper oublie qu'il n'est pas toujours aisé de privilégier le consensus comme mode d'accès à la vérité, à la paix dans une société caractérisée par le pluralisme des valeurs. Une philosophie de la communication qui prétend se fonder sur la discussion pour restaurer une « coopération amicale entre savants » s'avère utopique car dans un mouvement d'ensemble, les différents savants ou sujets n'ont pas le même objectif. Sous ce rapport, n'est-ce pas verser dans l'idéalisme en pensant que l'entente entre les individus relève du débat ou du consensus ? La conception poppérienne de l'intersubjectivité ne peut pas efficacement garantir l'équilibre des intérêts car dans le processus délibératif, car certains sujets peuvent influencer d'autres³²⁸. L'intersubjectivité de Popper dont il est question ici met donc de côté la pluralité des aspirations et valeurs des individus dans une société donnée. En réalité, ce serait un rêve de faire asseoir la vérité et la paix sociale, en tenant compte du caractère égoïste, belliqueux et thanatologique de l'homme. C'est d'ailleurs ce qui explique les coups d'Etat, des soulèvements politiques, les guerres interétatiques et bien d'autres encore, qui ne sont rien d'autre que la manifestation de la perversité, de l'égoïsme et de la bellicosité de l'humain.

I-2- Au plan épistémologique : « la complexité de l'outil linguistique et les risques de manipulation »³²⁹

Dans un débat public argumenté, la vérité et la sincérité ne peuvent être totalement garanties, du fait de la complexité de l'homme et du langage, ainsi que les risques de manipulations intersubjectives. En d'autres termes, dans une discussion intersubjective, il n'est pas toujours évident de consolider les vertus de la vérité et de la sincérité. Car, la complexité de l'humain s'accompagne d'une variation de mode de penser et d'agir. Sous cet aspect, l'ondoyance et la diversité qui caractérisent l'homme sont symptomatiques d'une crise de

³²⁸ *Ibid.*, p. 59.

³²⁹ Ce titre est tiré de l'article de Philippe Nguemeta intitulé « *Pour une approche analytique et critique de la testabilité intersubjective chez Popper* ».

l'objectivité scientifique dans le processus délibératif. Dire qu'une vérité objectivement valable ne peut être atteinte qu'au terme d'une confrontation amicale et rationnelle des idées, c'est oublier qu'il y a possibilité de « *Ruse de la Raison* ». ³³⁰

La parole n'est pas toujours le gage de l'acheminement vers la vérité ou la cohésion sociale. L'analyse situationnelle des sujets impliqués dans un débat peut comporter des anticipations erronées. Alors, comment un argument abstrait et public peut-il du fait de sa signification et pertinence susciter l'assentiment de tous ? Une décision prise rationnellement ou démocratiquement ne peut-elle pas conduire à l'erreur et à la manipulation ? Le mot peut être un instrument de mensonge et par conséquent fausser la transparence, l'harmonie et l'unité recherchées dans un même espace public. Le mot et la parole ne sont pas toujours transparents ³³¹. A partir de là, nous comprenons que le langage intersubjectif n'est pas toujours un gage de la vérité objective. Car, il peut être utilisé à de fins égoïstes et même dans l'optique de manipuler les consciences humaines. C'est d'ailleurs ce qui transparait lorsque nous nous référons au discours de la sophistique. Habiles parleurs, les sophistes avaient pour dessein fondamental de convaincre même en ayant tort. Dans l'Antiquité grecque, ils prétendaient posséder un savoir encyclopédique, qu'ils se bornaient d'ailleurs à distiller avec pour but de se faire de l'argent. Il en est de même des promesses politiques prononcées lors des campagnes électorales. Ce qui montre donc que la philosophie intersubjective que défend Popper ici se heurte à quelques problèmes de pertinence et de recevabilité. Le consensus intersubjectif ne garantit pas toujours le vrai. Le langage peut donc être utilisé à des fins égoïstes et manipulatoires, dans l'optique satisfaire des intérêts personnels.

En réalité, l'approche intersubjective de Popper pêche par le fait que dans un mouvement d'ensemble épistémologique ou politique, les formes de langage des hommes ne sont pas toujours guidées par les mêmes objectifs. Très souvent, l'hypocrisie accompagne la vie en groupe et celle du laboratoire. Au-delà des mots, les citoyens restent généralement gouvernés par leur « *arrière -boutique* », selon l'heureuse formule de Montaigne. Chaque citoyen a toujours ses « *idées derrière la tête* » pour reprendre Pascal. C'est dire qu'ils sont des hypocrites et manquent de sincérité. Sous ce rapport, la philosophie de l'intersubjectivité prêche, car elle ne tient pas compte des manipulations des « *jeux du langage* ». ³³² De même, il ne faut pas perdre de vue que cette approche intersubjective et consensuelle de la connaissance

³³⁰ Philippe Nguemeta, « *Pour une approche analytique et critique de la testabilité intersubjective chez Popper* », p. 60.

³³¹ *Idem.*

³³² Ces explications sont tirées du cours du Docteur Philippe Nguemeta, UEPHI412 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et logique, Semestre 2, Université de Yaoundé I, 2021-2022, inédit.

scientifique que défend Popper, peut aboutir au culte de l'expertise et de l'opinion savante. Autrement dit, il s'agit d'une autre promotion du culte de l'expertise. C'est d'ailleurs ce que dénonce Paul Karl Feyerabend, dans *Adieu la raison*, lorsqu'il écrit : « *les citoyens, et non des groupes d'experts ont le dernier mot pour décider de ce qui est vrai ou faux, utile ou inutile pour leur société* ». ³³³ Cela se justifie parce que la recherche scientifique axée sur un groupe de savants peut se résumer en une face à face épistémologique spectaculaire entre les partis. Dès lors comment faire cohabiter consensus et pluralisme dans un même espace public ? Telle est la difficulté majeure.

Enfin, Popper, à travers sa reconstruction rationnelle a enfermé la connaissance autour d'une méthode précise : le débat critique rationnel argumenté. A partir de là, il semble avoir oublié qu'il existe d'autres modèles explicatifs et méthodologiques, rendant possible l'accès à la connaissance. Dans *La méthode 1, la nature de la nature*, Edgar Morin fait remarquer que de la crise de notre siècle surgit du fait qu' : « *il n'y a pas de méthode scientifique pour considérer comme objet de la science et encore moins le scientifique comme sujet de cet objet* ». ³³⁴ Popper oublie donc par-là que la connaissance scientifique intègre également plusieurs méthodes. Face à cet état des choses, l'auteur des *Conjectures et réfutations* est retombé dans le piège du dogmatisme et de l'autoritarisme épistémologique. Car, il a enfermé la connaissance autour d'un critère précis : la testabilité intersubjective. Pourtant, la connaissance obéit à plusieurs démarches, comme il fait remarquer lui-même à travers son pluralisme méthodologique.

II. LE RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER : UNE OUVERTURE À L'IRRATIONALISME

Dans ses investigations philosophiques portant sur les fautes du logicisme poppérien, Philippe Nguemeta fait remarquer ce qui suit :

Aussi importante que puisse être la démarche falsificationniste, elle est assortie de limites. Tout d'abord, Popper est resté un positiviste et l'interprétation des phénomènes observés non seulement renforce le spectre du subjectivisme mais aussi ne tient pas compte de l'évolution de la science réelle. ³³⁵

³³³ Paul Karl Feyerabend, *Adieu la raison*, p. 72.

³³⁴ Edgar Morin, *La méthode 1, la nature de la nature*, Paris, Seuil, 1977, p.14. Cité par Philippe Nguemeta cours UEPHI412 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et logique, Semestre 2, Université de Yaoundé I, 2021-2022, inédit.

³³⁵ Philippe Nguemeta, « *Karl Popper et le « pluralisme méthodologique* », *Revue Africaine de Philosophie et de Sciences Sociales*, Numéro 011 – Volume 1 (Philosophie), Décembre 2020, p. 31.

L'épistémologue camerounais, à travers ces propos, montre que malgré les gages de pertinence que présente le rationalisme critique des « essais et erreurs », il n'en demeure pas moins que l'épistémologie poppérienne recèle quelques limites. A cet effet, l'une des erreurs du rationalisme critique que défend Popper, c'est d'avoir ouvert la voie à l'irrationalisme dont feront preuve les tenants de l'épistémologie post-critique. En effet, il faut relever que le rationalisme critique de l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* est un prélude à l'irrationalisme post-moderne. Car, les auteurs tels que Paul Karl Feyerabend, Thomas Samuel Kuhn et Imre Lakatos, se serviront de son héritage, pour célébrer l'irrationnel. C'est ainsi que la présente articulation a pour but de cerner les crises de pertinence et de recevabilité que présente l'épistémologie poppérienne, en montrant dans quelle mesure cette dernière verse dans l'irrationnel.

II-1- Le rationalisme critique de Popper et le piège de l'irrationalisme

Le rationalisme critique de Popper est également problématique, par le fait qu'il ouvre la voie à l'irrationalisme post-moderne. Alain Boyer faisait déjà remarquer que « *Popper serait le fourrier de l'irrationalisme contemporain* ». ³³⁶ Expliquons-nous. En effet, à travers son épistémologie ouverte, Popper inaugure l'ère de l'irrationalisme qui ne cesse de hanter la cité scientifique aujourd'hui. En d'autres termes, en se proposant d'assouplir les frontières entre la science et la pseudo-science, Popper a lui-même ouvert la voie non seulement à l'irrationnel, mais aussi à la banalisation du savoir scientifique. Car, à travers son rationalisme critique, précise qu'il ne faut pas opérer une démarcation trop tranchée entre la science et la non science. C'est ainsi qu'il estime que les théories scientifiques qui ne sont que d'excellentes approximations de la réalité ³³⁷, peuvent bénéficier « *De rêves irresponsables, d'obstination et d'erreurs* ». ³³⁸ Sous ce rapport, Roger Mondoué et Philippe Nguemeta y voient des prolégomènes à la logique de la découverte scientifique, lesquels contribuent « *curieusement à ce que l'épistémologie fut en crise en suscitant des réactions radicalement opposées aux siennes* ». ³³⁹ Philippe Nguemeta le mentionne d'ailleurs en ces termes :

De même, en minimisant les frontières entre les sciences et les autres éléments culturels, le faillibilisme poppérien a engendré un climat anti-

³³⁶ Alain Boyer, *Introduction à la lecture de Karl Popper*, avant-propos, IV.

³³⁷ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, p. 142.

³³⁸ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, p. 321.

³³⁹ Angèle Kremer-Marietti, *Ethique et épistémologie autour du livre Impostures intellectuelles de Sokal et Bricmont*, Paris, Harmattan, 2001, p. 18.

*empiriste auprès de ses élèves. Désormais, ceux-ci considèrent que le dynamisme de la science réside dans son rapport avec la non-science, c'est-à-dire les éléments culturels tels que la religion, les mythes, la sorcellerie, la métaphysique.*³⁴⁰

Le rationalisme critique de Popper a donc ouvert la voie à quelques irrationalismes tenaces puisque c'est à partir de ses travaux que Kuhn et Feyerabend convertissent l'épistémologie en sociologisme ou historicisme pure et simple. Ceci démontre à suffisance les critiques légitimes qui lui ont été adressés par les tenants de l'épistémologie post-critique. Alan Sokal et Jean Bricmont l'expriment fort bien en ces termes :

*Tous ces problèmes ne seraient pas si graves s'ils n'avaient suscité une forte réaction irrationaliste : certains penseurs, principalement Feyerabend, rejettent l'épistémologie de Popper, en lui opposant en partie des arguments discutés ci-dessus, et tombent ensuite dans une attitude antiscientifique extrême.*³⁴¹

Faut-il rappeler au passage, que les problèmes que pose le rationalisme critique portent entre autre sur le statut de l'expérience dans la science, la complexité de la falsifiabilité, la prétendue résolution du problème de l'induction, l'idée du progrès de la science, l'ouverture sur le relativisme, l'unité de la science et l'objectivité. Chez l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis*, la science dialogue avec la magie et les autres instances relevant de l'épistémologie de la paranormalité. Seulement, une telle conception de la science est préjudiciable et problématique. Car, non seulement elle entraîne une banalisation de la science et de son caractère objectif, mais aussi entraîne une célébration de l'irrationnel qui ne voudrait pas dire son nom.

D'après Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, « *L'audace conjecturale et le libéralisme qu'ils instaurent au sein du falsificationnisme conduisent à assimiler la science à la religion, aux mythes, à la magie, à la sorcellerie* ». ³⁴² C'est d'ailleurs dans ce sens que d'après son disciple dissident, à savoir Paul Feyerabend, la science est un savoir parmi tant d'autres. En d'autres termes, il n'est plus question de démontrer la spécificité de la science, car, chez l'auteur de *Contre la méthode*, toutes les connaissances se valent. Il ne manque d'ailleurs pas de souligner que :

³⁴⁰ Philippe Nguemeta, « *Karl Popper et le « pluralisme méthodologique* », p. 31.

³⁴¹ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, p. 112.

³⁴² Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, p. 143.

Il est claire qu'un échange fructueux entre la science et de telles conceptions non scientifiques du monde aura encore besoin de l'anarchisme que de la science elle-même. Ainsi, l'anarchisme n'est-il pas seulement une possibilité, mais une nécessité à la fois pour le progrès interne de la science et pour le développement de la culture en général. Et la raison, pour finir, rejoint tous ces monstres abstraits- l'Obligation, le Devoir, la Moralité, la Vérité-, et leurs prédécesseurs les plus concrets- les Dieux- qui ont jadis servi à intimider les hommes et à restreindre un développement heureux et libre ; elle dépérit.³⁴³

Nous comprenons donc à partir de là que le rationalisme critique de Popper a créé une sorte de « brouillard épistémologique », dans la mesure où ouvrir le champ de la science, c'est en même temps engendrer des confusions, de telles sortes que désormais, tout savoir voudra arborer le titre de « science ». D'ailleurs, l'expression « science occulte » témoigne déjà à suffisance l'omniprésence de cette confusion. Ce rapport dialogique entre la science et la non-science est épistémologiquement problématique, dans la mesure où il constitue une célébration de l'irrationnel et du relativisme épistémologique.

II-2- Le rationalisme critique de Popper : une ouverture au scepticisme ?

Le rationalisme critique de Popper est également problématique par le fait qu'il plonge infiniment le chercheur ou l'homme des sciences dans des contradictions et des incertitudes. D'après Alan Sokal et Jean Bricmont, le rationalisme critique de Popper « *constitue un bon point de départ du scepticisme contemporain* ». ³⁴⁴ Pourtant, l'homme a besoin d'une certaine assurance pour organiser ses recherches. Si chez Popper, la science est une entreprise reposant sur la théorie des « essais et erreurs », alors nous comprenons que la connaissance scientifique se conçoit comme un palais inachevé. Sous ce rapport, nous nous situons dans le règne des incertitudes et des approximations. Ce qui revient à dire que nous n'atteindrons jamais la vérité. Par conséquent, Popper, en soutenant son faillibilisme épistémologique, plonge la science dans le scepticisme. L'idée de fond ici, c'est de réduire l'activité scientifique en un processus de falsification permanente des théories. La réfutabilité et la falsifiabilité qui définissent la scientificité d'une théorie constituent une ouverture au scepticisme.

De même, Popper, en développant son rationalisme critique, conçoit l'activité scientifique sous un angle essentiellement externaliste. Autrement dit, le rationalisme critique basée sur la méthodologie des « essais et erreurs » consacre l'avènement d'une épistémologie

³⁴³ Paul Karl Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, p. 196-1997.

³⁴⁴ Alan Sokal et Jean Bricmont, *Les impostures intellectuelles*, p. 143.

fondée sur la base d'une extrême simplicité. C'est dire que l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* n'est pas entré en profondeur dans le domaine de la science, pour constater que l'entreprise scientifique est également constituée des données stables. En d'autres termes, Popper a oublié qu'il existe des données stables en science auxquelles les chercheurs ont recours pour élaborer leurs théories et faire évoluer la science. Comme le souligne d'ailleurs Thomas Samuel Kuhn, l'orthodoxie falsificationniste de Popper « ne s'intéresse, en fait, qu'aux épisodes extraordinaires et révolutionnaires du développement scientifique ».³⁴⁵ Pour l'historien des sciences américains, le falsificationnisme de Popper est épistémologiquement problématique, car, en choisissant de taire l'activité de « science normale », et sa spécificité dans ses analyses, « sir Karl passe à côté d'un aspect extrêmement important »³⁴⁶ dans la compréhension du progrès historique des sciences.

Dans les laboratoires de recherche scientifique, les chercheurs font usages des formules stables relevant des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie, et autres. Tel est l'exemple de la loi de l'ébullition de l'eau qui prévoit qu'elle boue à 100° C, la formule de la gravitation universelle $h=1/gt^2$, la loi de l'énergie cinétique $E=mc^2$, la somme des angles d'un triangle qui vaut 180°, et pour ne citer que celles-ci. Il s'agit en réalité des vérités stables en science sur lesquelles se basent les chercheurs. Ainsi, nous comprenons pourquoi l'épistémologie kuhnienne qui constitue une critique acerbe de l'orthodoxie falsificationniste de Popper, développe l'idée selon laquelle, le développement des sciences s'enrichit des considérations exogènes ou extérieures à la pratique scientifique. Jean Arzac relève à cet effet ce qui suit : « En bon scientifique, je ne peux douter un seul instant que la science mène à une vérité certaine : la somme des angles d'un triangle est égale à 180° ».³⁴⁷

La science n'est ni une entreprise transparente, ni le produit d'observations falsifiantes comme le pense également Kuhn. En d'autres termes, elle ne saurait se réduire à une entreprise de falsification permanente des vérités. Car, il existe des données stables auxquelles les chercheurs d'une même communauté scientifique se basent pour élaborer leurs théories. C'est ainsi que Popper, cité par Jean-François Malherbe, écrit : « La critique de mes vues sur la science par le professeur Kuhn est la plus intéressante que j'ai rencontrée jusqu'ici ».³⁴⁸ Le

³⁴⁵ Thomas Samuel Kuhn, « Logique de la découverte ou psychologie de la recherche ? » ? in *La tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, trad.fr. Biezunki, Pierre Jacob, Lyotard-May et Voyat, Paris, Gallimard, 1990, p. 373.

³⁴⁶ *Ibid.*, 363.

³⁴⁷ Jacques Arzac, *Y a-t-il une vérité hors de la science ? Un scientifique s'aventure en philosophie*, Paris, Harmattan, 2002, p. 9.

³⁴⁸ Jean-François Malherbe, *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*, Paris, Liber, 2011, p. 175.

falsificationnisme poppérien pêche donc par son extrême simplicité. Dès lors, pour Kuhn, « *Le sentiment que la nouvelle proposition est dans la bonne voie, et parfois ce sentiment dépend seulement des considérations esthétiques personnelles et informulées* ». ³⁴⁹ Loin de sombrer dans des incertitudes, des approximations et des contradictions, voir le scepticisme, Popper a oublié que la science repose sur ce que Kuhn appelle les « paradigmes », c'est-à-dire des modèles scientifiques stables sur lesquels s'appuient les chercheurs. C'est d'ailleurs ce qui justifie l'usage des concepts de « science normale », et de « paradigme », le grand historien des sciences américain soutient l'idée selon laquelle « *La science normale supprime par exemple souvent, telle nouveauté scientifique parce qu'elle est propre à ébranler ses convictions de base* ». ³⁵⁰

III. LE RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER ET LE PIÈGE DU RELATIVISME ET DU VÉRIFICATIONNISME

Popper a-t-il réellement échappé aux pièges du relativisme et du vérificationnisme qu'il prétend lui-même combattre ? Telle est l'interrogation majeure qui guidera notre réflexion dans le cadre de cette partie de notre recherche. Il est donc question ici pour l'essentiel, de montrer que malgré sa profondeur et sa densité, le rationalisme critique que défend Popper est une ouverture au relativisme épistémologique et à l'antiformalisme. En d'autres termes, son pluralisme méthodologique et son ouverture incontrôlée de la science à la non-science, constituent des prolégomènes à la célébration du relativisme épistémologique, de telle sorte qu'il n'existe plus désormais un critère, une méthode, encore moins une connaissance qui soit supérieur à l'autre. Sous ce rapport, tout se vaut. De même, Popper ne s'est pas totalement éloigné de ses adversaires, à savoir les positivistes logiques de Cercle de Vienne, si tant est que pour lui, les théories scientifiques trouvent leur justification dans l'expérience.

III-1- Le rationalisme critique et le piège du relativisme épistémologique

Notons d'emblée que l'épistémologie poppérienne milite pour le refus d'assigner les frontières dans le processus de la connaissance scientifique. En d'autres termes, pour l'auteur de *La société ouverte est ses ennemis*, la science est une entreprise ouverte à d'autres perspectives, tant sur le plan de la méthode que dans celui de la connaissance. Ce qui fait de

³⁴⁹ Thomas Samuel Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, trad.fr. Laure Mayer, Paris, Flammarion, 1975, p. 165.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 20.

Popper un partisan incontesté du pluralisme méthodologique et de l'ouverture de la science. Il écrit d'ailleurs à ce propos :

Considéré d'un point de vue historique, toutes les sciences empiriques sont issues de la science non-empirique, la métaphysique spéculative et philosophique. Et les moins hautement développées d'entre elles portent encore de manière visible les traces de leur passé métaphysiques. La démarcation à l'égard de la métaphysique est donc pour elle de la plus grande importance. Si l'on voulait brièvement circonscrire le champ le plus stricte de la démarcation, la meilleure façon de la faire tiendrait peut-être en deux mots : expérience et métaphysique.³⁵¹

En fait, ce que Popper dénonce, c'est l'assignation des frontières unilatérales à la connaissance scientifique et philosophique. Il est contre ce que nous appelons la clôture philosophique, les interdits linguistiques, c'est-à-dire une restriction théorique de l'activité scientifique. Dans la perspective poppérienne, on pourrait se demander au nom de quoi la philosophie et la science doivent-elles fermer leur frontière à l'éthique et à l'esthétique, à la raison, à la syntaxe logique du langage ou à l'expérience.³⁵² La science est donc le refus de fonder et de délivrer dogmatiquement le savoir. Mieux, elle est une entreprise ouverte, et consacre le refus du dogmatisme, « la restriction de la raison, et même de l'univocité de la méthode ». Seulement, une telle posture scientifique n'ouvre-t-elle pas la voie au relativisme épistémologique et à la banalisation du savoir scientifique ?

Par cette interrogation, nous répondons par l'affirmative. En effet, en faisant la promotion d'une épistémologie ouverte à d'autres perspectives, qu'elles soient heuristiques ou méthodologiques, Popper a effectivement ouvert la voie au relativisme épistémologique, que célébreront d'ailleurs ses disciples Paul Feyerabend et Thomas Samuel Kuhn. A partir de cette ouverture incontrôlée entre la science et la non-science, nous assistons au règne du relativisme épistémologique et de l'antiformalisme. En réalité, en combattant le relativisme épistémologique dans le tome 2 de *La société ouverte et ses ennemis*, Popper n'a lui-même pas échappé au même piège. Il est retombé dans l'erreur du relativisme qu'il a lui-même ouvert la voie en se proposant d'assouplir les frontières entre la science et la non-science. Les propos suivants, tirés de *La logique de la découverte scientifique*, nous en donnent un élément de preuve :

On peut se demander quelles autres « méthodes » pourraient utiliser un philosophe. Il y a autant de « méthodes » différentes que l'on veut mais je

³⁵¹ Karl Raimund Popper, *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, p. 355.

³⁵² Philippe Nguemeta, « Karl Popper et le pluralisme méthodologique », p. 26.

*n'ai vraiment pas intérêt à les énumérer, voilà ma réponse. Peu m'importent les méthodes que peut utiliser un philosophe (ou qui que ce soit d'autre) pourvu qu'il ait un problème intéressant et qu'il essaie sincèrement de le résoudre.*³⁵³

A travers ces propos, Popper fait une profession de foi de son pluralisme méthodologique. Car, si le scientifique ou le chercheur est libre d'user de n'importe quelle démarche dans ses travaux, alors nous comprenons qu'en science, tous les moyens sont bons et l'essentielle est d'atteindre la fin visée. En d'autres termes, le chercheur peut user des méthodes ou procédés non-scientifiques dans ses travaux. Ce qui revient donc à dire que la méthode propre à la science devient un chemin parmi tant d'autres. Ce qui ouvre donc la voie au relativisme épistémologique qui s'accompagne non seulement de la banalisation de la science et de la méthode scientifique, mais aussi à la dissolution de la science elle-même, si tant est que le chercheur peut user de n'importe quelle voie dans ses recherches.

Dans cette perspective, Popper ne s'éloigne pas totalement de son disciple Feyerabend pour qui, dans *Contre la méthode*, soutient son « *améthode* », c'est-à-dire une position épistémologique qui nie l'idée d'une méthode ou d'un critère ultime définissant la démarche scientifique. Bien que partisan d'une méthode scientifique bien précise, Popper refuse toute de même d'assigner des frontières à la science. Son critère de la démarcation entre la science et la non-science aboutit à la mise sur pied d'un rapport dialogique entre ces deux modes de savoir. C'est surtout cette ouverture incontrôlée la science et son ailleurs qui ouvrira la voie au relativisme épistémologique et à la célébration de l'irrationalisme orchestré particulièrement par les tenants de l'épistémologie post-critique. Feyerabend écrira d'ailleurs à ce propos :

*Je suis, bien sûr, un romantique, y compris dans ma vie privée, et c'est une autre des raisons pour lesquelles, je ne peux être un ami de la raison et de la rationalité. Tout le monde sait maintenant que mon intention n'est pas de comprendre et d'encenser la science mais de la détruire.*³⁵⁴

En somme, l'ambition analytique de Popper était de libérer la science et la philosophie des carcans du méthodologisme et du fondationnalisme épistémologique. C'est ce qui justifie d'ailleurs son pluralisme méthodologique. Son dessein épistémologique a consisté à proposer une nouvelle démarche scientifique fondée sur le pluralisme méthodologique. Seulement, une telle entreprise s'est soldée par une ouverture au relativisme épistémologique et à la banalisation du savoir scientifique. Sous cet angle, nous pouvons dire que Popper, au même titre que le

³⁵³ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, p. 13.

³⁵⁴ Paul Karl Feyerabend, *Réalisme, rationalisme et méthode scientifique*, traduction et présentation par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoia, 2005, p. 8.

second Wittgenstein dans les Investigations philosophiques, a ouvert la voie à la célébration d'un irrationalisme tenace.

III-2- Le rationalisme critique de Popper et le piège du vérificationnisme et du méthodologisme

Dans ses investigations philosophiques portant sur les problèmes de pertinence du rationalisme critique de Popper, Jean-Charles Sacchi écrit :

On voit bien en Popper un hyper-rationaliste s'inscrivant, en tant que tel, dans le courant tracé par les positivistes logiques. Or, la méthodologie poppérienne, d'une part ne correspond pas à la pratique scientifique réelle et, d'autre part, elle est un frein au développement scientifique. Cela suffit pour la condamner d'un point de vue épistémologique.³⁵⁵

Dans la même lancée, Jean François Malherbe fait remarquer que « Si de nombreuses différences séparent le rationalisme critique de l'empirisme logique (...) il nous semble néanmoins que les philosophies de l'empirisme logique et de Popper ont beaucoup en commun ». ³⁵⁶ Popper, à la suite des rationalistes, empiristes, positivistes et positivistes logiques du Cercle de Vienne, n'a pas, à son tour, résisté à la tentation de prescrire une méthode scientifique. Si nous pensons qu'il est resté fondationaliste, c'est parce que le falsificationnisme qu'il propose constitue une autre méthode. C'est dire que l'épistémologie poppérienne plonge dans le réductionnisme, le fondationnalisme et le dogmatisme, qu'il prétend pourtant avoir enterré dans *La quête inachevée*. A en croire Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, « la place accordée à l'expérience rapprochent le poppérisme du vérificationnisme du Cercle de Vienne ». ³⁵⁷

En d'autres termes, Popper est un philosophe dogmatique qui prétend combattre le dogmatisme et le fondationnalisme épistémologique. Le moins que l'on puisse dire, c'est l'auteur des *Conjectures et réfutations* n'a pas échappé aux pièges du méthodologisme. En d'autres termes, il est resté un méthodologue. L'idée de fond, c'est de comprendre que l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, au même titre que les rationalistes, empiristes, positivistes et positivistes logiques du Cercle de Vienne, n'a pas échappé au piège de la méthode ultime. En réalité, ce mathématicien anglais est resté fondationnaliste et méthodologue, car le

³⁵⁵ Jean-Charles Sacchi, *Sur le développement des théories scientifiques. De l'aporie de l'incommensurabilité à la dimension pratique de la découverte*, Paris, Harmattan, 1999, p. 51.

³⁵⁶ Jean-François Malherbe, *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*, p. 170.

³⁵⁷ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* p. 145.

falsificationnisme qu'il propose comme thérapie face au fondationnalisme classique, constitue une autre méthode. C'est dire qu'avec Karl Popper, nous passons du réductionnisme au réductionnisme, du dogmatisme à une autre forme de dogmatisme.

Finalement, Karl Popper entend proposer au même titre que les positivistes logiques un critère suffisant de la logique de la recherche scientifique. Comme les partisans du Cercle de Vienne, il ne ce sera donc pas, mis à l'abri du dogmatisme qu'il aura pourtant prétendu avoir enterré, si l'on en croit Paul Feyerabend. On comprend d'ailleurs la critique feyerabendienne du rationalisme critique de Popper, dans la mesure où l'auteur d'*Adieu la raison* reproche à son maître de s'être arrêté en chemin, en proposant une autre méthode basée sur le falsificationnisme. Plus précisément, « *Comme Kuhn, Feyerabend critique le positivisme logique et reproche à leur maître Popper de n'avoir pas suffisamment élargi les frontières de la science et défendu son pluralisme méthodologique* ». ³⁵⁸ Ainsi, en prétendant remettre en cause le vérificationnisme du positivisme logique, il a dénoncé les paradoxes de la logique inductive, luttant par-là contre toutes les formes d'idéalisme et de psychologisme. Mais curieusement, d'après Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, « *certaines de ses vues [celles de Popper] ne sont pas très éloignées de celles qu'il combat* ». ³⁵⁹ La place accordée à l'expérience rapproche le poppérisme du vérificationnisme du Cercle de Vienne. C'est donc dire en effet que, d'après la falsifiabilité, une théorie qui n'est réfutable par aucun évènement qui se puisse concevoir est dépourvue de caractère scientifique. A l'exemple de l'horoscope, l'astrologie, la théorie marxiste ou encore la psychanalyse freudienne sont condamnés, par ce qu'ils se mettent en avance à l'abri de toute réfutation. Sous cet aspect, Popper ne s'est pas tellement éloigné de Rudolph Carnap qui fondait ses diverses théories de la vérification sur la supposition que les théories scientifiques visent à la certitude. De même, la critique de Popper adressée au vérificationnisme du Cercle de Vienne sur l'assise observationnelle, montre que martèlent-ils, la matrice logiciste dans laquelle se développe la pensée de Popper démontre qu'il est resté attaché au vérificationnisme.

³⁵⁸ Philippe Nguemeta, « *Karl Popper et le « pluralisme méthodologique* », p. 32.

³⁵⁹ Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* p. 144.

CHAPITRE VIII

LES ENJEUX DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER

Nous avons montré, dans les deux chapitres précédents, que l'irrationalisme est, aux yeux de Karl Popper, une doctrine et une attitude problématique, tant sur le plan épistémologique que socio-politique. En réalité, tous les irrationalistes, toutes les formes d'obscurantisme contemporain, se ramènent à ce qu'on peut appeler l'hétéronomie : ce sont des renoncements, des dépossessions concertées, des « réenchantelements » du monde.³⁶⁰ A cet effet, si pour Karl Popper, il faut bannir toutes ces « tentations magiques »³⁶¹, c'est-à-dire l'attitude irrationaliste, pour faire place au rationalisme critique, alors le présent chapitre a pour dessein épistémologique, de présenter les enjeux de la reconstruction rationnelle de cette épistémologie poppérienne. Autrement dit, il s'agit précisément pour nous d'examiner les implications du rationalisme critique de l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* dans la science contemporaine.

I. LES IMPLICATIONS DU RATIONALISME CRITIQUE DE KARL POPPER AU PLAN ÉPISTÉMOLOGIQUE

Le rationalisme critique de Karl Popper, tel que précédemment définit, démontre que le savoir de type scientifique ne saurait être d'une certaine élite intellectuelle. En d'autres termes, parler de science, c'est intégrer la discussion critique publique argumentée. Ce qui revient donc à dire le rationalisme critique dont il est question ici, consiste à soumettre les théories scientifiques à des tests empiriques, afin de pouvoir évaluer leur degré de fausseté. A cet effet, la présente articulation de notre analyse consiste à montrer que le rationalisme critique de Karl Popper est épistémologiquement pertinent, si tant est qu'il ouvre la voie à la démocratisation du savoir, et consacre la mort de l'autoritarisme épistémologique en science. Ce qui voudrait donc dire que chaque conscience humaine a un rôle crucial à jouer dans le processus de validation d'une théorie ou connaissance scientifique.

³⁶⁰ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, p. 77.

³⁶¹ Idem.

I-1- Rationalisme critique et démocratisation du savoir scientifique : la mort du dogmatisme

Tout d'abord, la testabilité intersubjective, qui découle du rationalisme critique de Karl Popper, consacre la mort du dogmatisme et de l'absolutisme en science, qui sont le propre de l'attitude irrationnelle. En effet, il s'agit d'une démarche méthodologique essentiellement rationnelle et hostile à toute tentative de délivrer dogmatiquement le savoir, comme le faisaient les sophistes et les rhéteurs dans l'Antiquité. Aussi, à travers l'intersubjectivité langagière, il est impossible de concevoir une connaissance en marge de plusieurs consciences humaines. Autrement dit, il s'agit de rompre d'avec tous les adeptes du solipsisme et de la robinsonnade épistémologique, pour faire place à la discussion publique argumentée. Telle est d'ailleurs l'une des spécificités de la démarche philosophique, essentiellement heuristique, dont Socrate a jadis inauguré dans l'Antiquité grecque, à travers la méthode de la maïeutique. En fait, la philosophie a ceci de spécifique, qu'elle consiste en une discussion rationnelle entre plusieurs interlocuteurs, discussion au terme de laquelle jailli une vérité objective. Sous ce rapport, à en croire Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, « être philosophe, c'est accepter le débat, se soumettre à la discussion, accepter le jeu de la contradiction qui est le moteur de recherche de la vérité ».³⁶²

Dans cette lancée, il n'est donc pas question d'attendre que la vérité tombe du ciel, encore moins qu'elle nous soit imposée par quelques prétendus initiés, prophètes, voyants, hommes de Dieu, prêtres, êtres providentiels ou quelques chefs charismatiques. Bien au contraire, il faut comprendre que la vérité n'est rien d'autre que le fruit de l'expression et le déploiement de la rationalité scientifique, qui s'articule autour de plusieurs consciences humaines. Philippe Nguemeta souligne fort bien à ce propos :

*Karl Popper soutient que « seule la discussion critique peut nous donner la maturité nécessaire pour considérer une idée à ne partir de points de vue toujours plus nombreux, et pour l'évaluer correctement ». La méthode du « trial and error » (essai et erreur) établit que l'attitude raisonnable, rationnelle et critique, ne peut être que le résultat de la critique et de l'acceptation des autres, et qu'on ne saurait parvenir à l'autocritique que par la critique des autres.*³⁶³

En fait, la vérité en science, par opposition à l'attitude irrationnelle, est une construction de l'intelligence de l'humain sans la direction d'une quelconque divinité. La démarche

³⁶² Roger Mondoué et Philippe Nguemeta, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* p. 9.

³⁶³ Philippe Nguemeta, « Karl Popper et le « pluralisme méthodologique », p. 32.

philosophique et scientifique repose donc sur le débat critique public. C'est d'ailleurs dans ce sens que nous pouvons comprendre ces propos de Karl Popper, lorsqu'il écrit :

L'ensemble de cette démarche conduit, par une sorte de nécessité, à une prise de conscience : nos tentatives pour saisir et découvrir la vérité ne présentent pas un caractère définitif, mais sont susceptibles de perfectionnement, notre corps de doctrine est de nature conjecturale, ils sont faits de suppositions, d'hypothèses, et non de vérités certaines et dernières ; enfin, la critique et la discussion sont les seuls moyens qui s'offrent à nous pour approcher la vérité. On aboutit ainsi à cette tradition qui consiste à formuler des conjectures hardies et à exercer la libre critique, tradition qui a été à l'origine de la démarche rationnelle et scientifique et, partant, de cette culture occidentale qui est la nôtre et la seule qui soit fondée sur la science.³⁶⁴

Autrement dit, l'homme étant un être faillible et susceptible d'erreurs, les connaissances qu'il produit, sont, elles aussi, conjecturales ou hypothétiques. Par conséquent, le seul moyen de corriger ses erreurs et faire progresser la science, c'est de se soumettre à la discussion et la collaboration intersubjective. Dans cet ordre d'idées, la testabilité intersubjective, est donc, source d'objectivité scientifique, si tant est qu'à travers ce procédé méthodologique, l'homme parvient à corriger ses erreurs, et à favoriser le progrès du savoir scientifique. Ainsi, la démocratisation du savoir ici implique une rupture d'avec l'attitude irrationnelle, ce « *cauchemar d'aujourd'hui* »³⁶⁵, ces « *catastrophistes modernes* »³⁶⁶, pour reprendre Etienne Barilier, qu'on appelle l'irrationalisme et ses thuriféraires. C'est ainsi que Karl Popper souligne à juste titre que : « *Car l'irrationalisme, le refus de la discussion critique et l'accent mis sur ce qui vient des profondeurs de la nature humaine conduisent inévitablement à considérer que la pensée est une manifestation superficielle* ». ³⁶⁷ A cet effet, contre une telle attitude quasi irrationnelle, l'auteur de *Conjectures et réfutations* propose la procédure intersubjective, c'est-à-dire la discussion publique argumentée. Raison pour laquelle il souligne que : « *c'est seulement si l'expérimentation peut être répétée et vérifiée par d'autres qu'elle devient l'arbitre impartiale des controverses scientifiques* ». ³⁶⁸ Il écrit encore : « *aucun énoncé qui ne peut être contrôlé de manière intersubjective ne peut être utile à la science* ». ³⁶⁹ En d'autres termes, la

³⁶⁴ Karl Raimund Popper, *Conjectures et réfutations, La croissance du savoir scientifique*, p. 229.

³⁶⁵ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, p. 65.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 74.

³⁶⁷ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 160.

³⁶⁸ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique* cité par Philippe Nguemeta, Cours UEPHI 422 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et Logique, Université de Yaoundé I, Semestre II, Année académique 2021-2022, inédit.

³⁶⁹ Karl Raimund Popper, *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, cité par Philippe Nguemeta, Cours UEPHI 422 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et Logique, Université de Yaoundé I, Semestre II, Année académique 2021-2022, inédit.

véritable science est le produit de tous les sujets, la résultante de nombreuses discussions publiques raisonnées.

Dans *La connaissance objective*, Karl Popper trouve que l'intersubjectivité est le gage de l'objectivité et de la croissance du savoir. Il relève que : « *Nous pouvons appeler le monde physique « monde 1 », le monde de nos expériences conscientes « monde 2 » et « monde 3 » le monde par le contenu logique des livres, des bibliothèques, des mémoires d'ordinateurs et choses assimilables* » Il accorde ainsi la primauté au « monde 3 », celui de l'objectivité scientifique. Il s'oppose ainsi à la tradition subjectiviste et se propose de pérenniser la tradition critique, celle de la discussion. A la page 195 de *La quête inachevée*, Karl Popper insiste et définit la théorie objective comme étant : « *une théorie discutable* », qui peut faire l'objet d'une critique rationnelle, que l'on peut tester. Autrement dit, une théorie qui ne fait pas seulement appel à nos intuitions objectives. Philippe Nguemeta souligne d'ailleurs à cet effet qu' :

Il (Popper) sait que le savoir scientifique est essentiellement conjectural et guidé par la modestie. L'exigence de la rectification, du jeu perpétuel déployé à travers « l'ouverture » critique à « l'autre » est un hymne à la tolérance. Poussée dans ses retranchements, la thèse du pluralisme méthodologique raisonnable insiste sur la coopération des savants, et à la reconnaissance de leurs erreurs. A la limite, à la coexistence de plusieurs cultures et peuples au sein d'une même entité politique.³⁷⁰

En considérant le langage comme l'objectivation du contenu de nos pensées, il apparaît clairement que cette possibilité d'énonciation et d'extériorisation garantit la construction et la formulation d'un savoir épuré de toute forme de jugement de valeur, de sentiment, d'affection ou globalement de subjectivité. Si donc « *énoncer, c'est faire sortir, c'est poser hors de soi* »³⁷¹, cette caractéristique « exosomatique » du langage rend possible le détachement entre le sujet connaissant et les hypothèses ou les conjectures qu'il a formulé. A ce titre, le langage est le moteur critique, évaluatif et discursif d'une connaissance objective.

En clair, il constitue le nœud du progrès d'une connaissance en rectification permanente. Dans le cadre dogmatique que consacre la subjectivité, le sujet connaissant qui est l'homme est présenté comme un monologue, un demiurge épistémologique qui détient l'absoluité du savoir. Or contre ce solipsisme épistémologique, il faut opposer un modèle de « *Coopération amicale-hostile* »³⁷² faisant sans réserve la promotion d'une confrontation critique entre diverses théories scientifiques. C'est la raison pour laquelle il faut bannir les « Robinson Crusoé

³⁷⁰ Philippe Nguemeta, « *Karl Popper et le « pluralisme méthodologique* », p. 33.

³⁷¹ Emmanuel Malolo Dissakè, *Karl Popper. Langage, falsificationnisme, et science objective*, p. 84.

³⁷² *Ibid.*, p. 43.

épistémologiques » du domaine du savoir scientifique car comme le note Jean Baudouin : « *Robinson, dans son île, ne peut faire acte scientifique* ». ³⁷³ Philippe Nguemeta écrit à ce propos :

En outre, elle peut mieux enraciner l'éthique de la discussion dont parlait Jürgen Habermas (1992); mettre un terme non seulement au terrorisme intellectuel mais aussi à la guerre que l'on note aujourd'hui dans la « république des sciences » et de celle des lettres. Il insiste sur la dimension irréductible de la communication et de la discussion et exige l'agir communicationnel dont l'activité est tournée vers l'intercommunication et l'intercompréhension. L'éthique de la discussion qu'il promeut à travers une perspective normative vise l'entente et l'assentiment entre sujets en vue d'une action commune. ³⁷⁴

Sous ce rapport, le langage devient la condition de possibilité du savoir, mais aussi du savoir scientifique.

I-2- Le rationalisme critique ou la mise à mort de l'autoritarisme épistémologique

Tout compte fait, Karl Popper, à travers son rationalisme critique, promeut une tolérance épistémologique. En effet son rationalisme critique a pour objectif de mettre fin à toute forme d'autoritarisme épistémologique. Ce qui voudrait donc dire que la science ne consiste pas à délivrer dogmatiquement le savoir. En d'autres termes, la connaissance ne devrait point reposer sur une prétendue élite intellectuelle, encore moins sur une doctrine ou une théorie ultime. Bien au contraire, la connaissance science est dynamique et évolutive ; elle repose sur le débat critique argumenté. C'est ainsi que son rationalisme critique envisage un critère de démarcation entre science et pseudo-science. Pour lui, la magie, la sorcellerie, le mythe, la superstition, la métaphysique, la théologie, les instincts et émotions ne font certes point partie de l'entreprise scientifique, mais peuvent ainsi se révéler utiles pour des recherches scientifiques ultérieures. La théorie platonicienne des formes et des apparences a certainement contribué au foisonnement de l'essentialisme méthodologique qui devait contaminer durablement la pensée occidentale, mais elle a également convié l'individu à rechercher au-delà des réalités immédiates des principes cachés d'organisation, frayant ainsi la voie à l'exploration scientifique de l'univers. A partir de là, Popper montre que la métaphysique demeure digne et entend réconcilier la philosophie et la science. L'erreur des néopositivistes du Cercle de Vienne est d'après Popper, de vouloir éliminer la métaphysique. Une telle élimination pose un problème

³⁷³ Jean Baudouin, *Karl Popper*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », p. 45.

³⁷⁴ Philippe Nguemeta, « *Karl Popper et le « pluralisme méthodologique* », p. 33.

majeur : celui de la dissociation de la science et de la philosophie. Nous comprenons donc que pour lui, la métaphysique est un donc le questionnement qui est au cœur même de toute connaissance.

Elle ouvre la voie à toute recherche scientifique et permet le foisonnement des hypothèses et théories scientifiques. Ce qui revient donc à préciser que selon l'auteur de *Conjectures et réfutations*, il ne faut pas assigner des frontières aux mécanismes qui nous permettent de parvenir à la connaissance (la science), et qu'il faut dire non à l'autoritarisme épistémologique, car : « *Nous ne savons pas, nous ne pouvons que conjecturer* ». ³⁷⁵ Ainsi, nul ne détient le monopole de la connaissance. Popper invite à se méfier des « *faux prophètes* » et des Protagoras contemporains. A partir de là se dessine un refus inconditionnel de toute forme d'autoritarisme épistémologique et le déterminisme. Seul le dialogue et l'ouverture permettront de corriger nos erreurs. Popper plaide ainsi pour un pour un « réalisme minimal », un dialogue interdisciplinaire et une tolérance épistémologique. Cette perspective poppérienne est d'autant plus visible chez Jean Bertrand Amougou, lorsqu'il affirme : « *Il est important que chaque discipline renonce à ce qui se présente en son sein comme dogme* ». ³⁷⁶ Tout simplement pour reprendre la thèse poppérienne selon laquelle il faut lutter contre toute forme d'autoritarisme épistémologique et militer pour un « réalisme minimal ».

Face à cet état des choses, Karl Popper, à travers son rationalisme critique, se démarque du positivisme logique du Cercle de Vienne. L'idée de fond ici, c'est celle d'après laquelle par la simple observation, l'homme peut parvenir à une éventuelle connaissance du réel en soi. Autrement dit, la matière, tel qu'elle se présente à nous, est tout à fait saisissable par la simple observation. Face à un tel postulat, l'observation et la vérification deviennent la voie par excellence de la connaissance et de la démystification du réel. Dans cette perspective, Karl Popper s'inscrit en faux contre une telle conception des choses, en montrant que la science est dynamique et évolutive. Pour lui, la science ne saurait reposer sur une « *base rocheuse* ». C'est ainsi qu'il fera la promotion de l'indéterminisme en science. Cette incertitude et cet indéterminisme qui découlent du rationalisme critique de Karl Popper va se poursuivre dans la physique contemporaine, plus précisément avec la découverte des phénomènes quantiques. En effet, le XXème siècle marque en effet un tournant décisif sur l'histoire de l'évolution de la science.

³⁷⁵ Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, p. 23.

³⁷⁶ Jean Bertrand Amougou, « *Existence et sens : plaidoyer pour une philosophie interculturelle et intercritique* », in *Annales de la FALSH*, volume numéro 5, nouvelle série 2006, deuxième semestre, p. 18.

En fait, il s'agit d'une période que marque la fin du déterminisme classique, pour faire place à une nouvelle approche scientifique du réel, basée sur l'indéterminisme et les probabilités. Sous cet aspect, la découverte des phénomènes quantiques consacre ainsi une nouvelle reconfiguration du réel, qui voudrait que l'objet physique recèle de corpuscules et des ondes invisibles à l'œil nu. Dans cet ordre d'idées, il ne s'agit plus de penser la matière comme stable et immuable. Bien au contraire, grâce aux travaux de Max Planck sur la théorie du rayonnement des corps chauffés, la mécanique quantique et ondulatoire, il est tout à fait impossible de mesurer à la fois la vitesse et la position d'un électron. Ceci nous amène donc à dire qu'à partir de XXème siècle, parler d'une saisie objective de l'objet physique tel qu'il se trouve, s'est en réalité sombrer dans l'illusionnisme. Car, désormais, il est prouvé que la matière est non-inerte. Par conséquent, l'objet physique ne s'offre à nous que dans sa partialité, car il est constitué de petites corpuscules et d'ondes insaisissables par les cinq sens. C'est ce qui nous plonge donc dans le règne de l'indéterminisme, dans la mesure où le réel devient le fruit d'une élaboration permanente. Autrement dit, il s'agit de comprendre ici que le réel n'est plus donné tout d'un coup, mais relève plutôt d'une construction permanente. C'est ainsi que lorsqu'on s'inscrit dans la logique de la science moderne, nous comprenons que le réel ne s'offre à nous que dans sa partialité et non dans sa totalité. A partir de là, il ne s'agit plus de développer une approche déterministe du réel, mais plutôt une approche constructiviste de celui-ci. Raison pour laquelle le constructivisme épistémologique de Gaston Bachelard pose le réel comme le fruit d'une construction de l'esprit du sujet connaissant. L'auteur de *La formation de l'esprit scientifique*, montre qu'en science : « *Le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire » mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser* ». ³⁷⁷ Face à cet état des choses, nous pouvons dire que le réel, tel que nous le percevons, n'est pas toujours ce qu'on croit qu'il est. En fait, le réel est une entité complexe et voilée, dont seule une science essentiellement indéterministe doit pouvoir en rendre compte. Prétendre donc connaître l'en-soi de l'objet physique est une pure vue de l'esprit, car désormais, toute connaissance du réel, relève de l'ordre du probable et des approximations.

II. LES IMPLICATIONS DU RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND POPPER AU PLAN SOCIAL

L'épistémologie poppérienne, telle que développée dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, est indétachable de la vie sociale. La discussion amicale raisonnée entre les

³⁷⁷ Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, p. 16.

consciences humaines qui s'y dégage montre que l'un des objectifs de la pensée de Popper, consiste à poser les jalons de l'effectivité d'une cohabitation harmonieuse et pacifique entre le même et l'autre au sein de nos sociétés et nos Etats. C'est ainsi que la présente section de notre étude a pour but de cerner les enjeux du rationalisme critique de Popper sur le plan social. Autrement dit, il s'agit pour nous de montrer que le rationalisme critique que défend le mathématicien anglais a des enjeux sur le plan social, dans la mesure où il prône l'avènement d'une société ouverte, dans laquelle raison et liberté s'expriment le mieux. Un tel postulat consacre la mort du totalitarisme et de l'absolutisme, au profit de la promotion de la liberté individuelle et politique. Aussi, Karl Popper, à travers sa philosophie de l'intersubjectivité, est un penseur du vivre ensemble, c'est-à-dire de l'acceptation mutuelle sociale.

II-1- Rationalisme critique et « société ouverte »

Dans le développement de sa théorie trifonctionnelle du langage, le psychologue autrichien Karl Bühler en montrant la cécité traditionnelle dans l'analyse du langage, expose l'occultation et les limitations de ses prédécesseurs sur la question des fonctions du langage. En restreignant leur champ d'analyse aux fonctions inférieures du langage que sont la fonction expressive ou « symptomale » et la fonction phatique ou « conale », les prédécesseurs de Karl Bühler ont perdu de vue que le langage avait des fonctions nettement plus supérieures aux fonctions sus-évoquées. Avec la fonction descriptive, il entend signaler que le langage a une fonction représentative. Toutefois, Karl Popper, au-delà de l'ambition analytique de son professeur, marque son originalité et sa nouveauté avec une quatrième fonction qui est l'argumentation ou la discussion. En effet, cette fonction hautement noble constitue le socle de l'intersubjectivité et de l'inter communauté. Elle engage à sa façon le dialogue, la discussion, le débat contradictoire. En elle réside le moyen d'expression d'une société démocratique, ouverte suivant la terminologie poppérienne. C'est d'ailleurs ce qui fait dire au philosophe camerounais Emmanuel Malalo Dissakè :

Il [le langage] est donc au fondement de la société ouverte, en tant qu'elle est société d'échange de points de vue sur l'organisation sociale, le refus de la fétichisation des structures et la confiance en l'homme en tant qu'inventeur et concepteur de la vie bonne, en tant que susceptible de faire améliorer ses inventions et donc de progresser vers le recul de la misère et la conquête d'un espace toujours plus de liberté.³⁷⁸

³⁷⁸ Emmanuel Malalo Dissakè, *Karl Popper, langage, falsificationnisme et science objective*, p. 9.

Sous ce rapport, le rationalisme critique de Karl Popper ouvre la voie, à l'avènement d'une société démocratique, en marge du totalitarisme et de l'absolutisme platonicien, marxiste et hégélien. C'est ce qui explique le titre de « société ouverte et ses ennemis », où la société ouverte justement, c'est celle guidée par la raison, le libre arbitre, la contribution de toute la communauté dans la résolution des litiges sociaux et la prise de décisions importantes pour la survie d'un Etat. La société ouverte de Karl Popper ici, comme nous pouvons le constater, est une société libre, « contrôlée par la raison, où la volonté de l'individu peut librement s'exercer »³⁷⁹, par opposition à la société close d'Henri Bergson, qui est « une société immuable à base de tribalisme et de magie ».³⁸⁰Raison pour laquelle dans le tome 2 de *La société ouverte et ses ennemis*, l'épistémologue anglais d'origine autrichienne s'insurge contre le totalitarisme politique dont Georg Wilhelm Friedrich Hegel fait l'apologie, en ces termes :

*Quand, en 1815, le parti réactionnaire prussien eut repris le pouvoir, il était sérieusement à court d'assise idéologique. Ce fut Hegel qui la lui fournit en remettant en honneur les idées des premiers grands ennemis de la société ouverte, Héraclite, Platon et Aristote. De même que la Révolution française avait redécouvert les idées éternelles de la grande génération hellénique et du christianisme, de même Hegel redécouvrit celles que Platon avait dressées contre la liberté et la raison. L'hégélianisme, c'est la renaissance du tribalisme, et l'importance historique de Hegel vient de ce qu'il est, en quelque sorte, le maillon marquant de la chaîne reliant Platon au totalitarisme moderne.*³⁸¹

Ces propos démontrent à suffisance que le rationalisme critique promeut l'avènement d'une société démocratique, fondée sur une communication et un dialogue intersubjectif. Ce qui voudrait donc dire que d'après notre auteur, le dialogue intersubjectif est d'une importance indéniable, si tant est qu'il favorise la communication et les échanges entre les consciences humaines. Une telle posture s'inscrit ainsi en faux contre l'attitude irrationnelle, qui fait jaillir des inégalités sociales, le tribalisme et le favoritisme. La société ouverte, c'est celle guidée par le dialogue raisonné, la remise en cause mutuelle dont l'enjeu est d'aboutir à un consensus objectivement valable.

II-2- Rationalisme critique et vivre ensemble

Karl Popper est un véritable penseur du vivre ensemble. Son épistémologique promeut un principe existentiel : la communication intersubjective dont le dessein fondamental est de

³⁷⁹ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, quatrième de couverture.

³⁸⁰ *Idem.*

³⁸¹ *Ibid.*, p. 21.

parvenir à la vérité. Une telle vision des choses tire ses sources de la maïeutique, méthode philosophique instaurée dans l'Antiquité grecque, au bout de laquelle jaillissait la vérité au terme d'un questionnement incessant. L'humanité fait face à de nombreux conflits aujourd'hui, faute de communication et d'ouverture intersubjective. Le rationalisme critique de Karl Popper vient donc lutter contre toute forme de totalitarisme et d'enfermement. Scientifiques, religieux, mystiques, hommes de la rue devraient s'asseoir et discuter. Car pour notre auteur : « *Nous ne connaissons pas, nous ne pouvons que conjecturer* ». ³⁸² Dans cette perspective, le vivre ensemble, la cohabitation harmonieuse et pacifique, le dialogue, ne seront effectifs que si les Hommes reconnaissent leurs erreurs, car précise-t-il : « *nos erreurs peuvent être instructives* ». C'est donc en reconnaissant nos erreurs et en les corrigeant que la société pourra évoluer.

Le faillibilisme épistémologique qui découle du rationalisme critique de Karl Popper, met l'accent sur le caractère faillible de l'homme en matière de connaissance. Dans cette perspective, c'est en s'ouvrant aux autres, c'est-à-dire en dialoguant qui parvient à corriger ses erreurs. Le dialogue, l'intercommunication consensuelle et le débat critique public qui résultent de l'épistémologie poppérienne favorisent ainsi le vivre ensemble, dans la mesure où la résolution des conflits et litiges sociaux nécessite une collaboration intersubjective, voir interculturelle. Les sociétés contemporaines gagneraient ainsi à s'asseoir et à dialoguer mutuellement de façon raisonnée, afin d'aboutir à des consensus valables.

III. LES ENJEUX DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE AU PLAN POLITIQUE

Dans cette dernière articulation de notre analyse, nous nous proposons d'élucider les implications de la reconstruction rationnelle du rationalisme critique de Karl Popper, sur le plan politique. Autrement dit, il est question pour nous, de déceler les enjeux de l'épistémologie des « essais et erreurs » sur le plan politique. Comme le souligne si bien Jean-Philippe Nguemeta, « *Son « rationalisme critique » transposé sur le plan politique peut ainsi renforcer la liberté politique dans nos Etats* ». ³⁸³ Pour cela, nous disons déjà que ces implications s'articulent autour de deux axes fondamentaux : la mise à mort du totalitarisme politique dont Héraclite, Platon, Aristote, Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Karl Marx, font preuve ; et la mise sur pied d'une société démocratique, où la liberté s'exprime le mieux.

³⁸² Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique*, p. 23.

³⁸³ Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, p. 29.

III-1- Rationalisme critique : un antitotalitarisme

A cet effet, le rationalisme critique, tel que développé dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, met en exergue une société démocratique, c'est-à-dire celle dans laquelle la liberté est pleinement exprimée, et ce en marge de toute forme de totalitarisme et d'idéologies fascistes. En réalité, Karl Popper, à travers son rationalisme critique, s'insurge contre toute forme de totalitarisme politique, et promeut une société ouverte, c'est-à-dire une société démocratique guidée par la raison, la libre-échange, le dialogue, la liberté d'expression. On peut d'ailleurs comprendre pourquoi dans les deux premiers chapitres du tome 2 de *La société ouverte et ses ennemis*, notre auteur éprouve de l'aversion à l'endroit de Platon, d'Aristote, de Georg Wilhelm Friedrich Hegel et de Karl Marx. Pour lui, ces auteurs constituent des éminents précurseurs du totalitarisme occidental. S'inscrivant sur les pas d'Arthur Schopenhauer, Karl Raimund Popper considère Georg Wilhelm Friedrich Hegel comme un ennemi de la société ouverte qui ne fait que réactualiser et reprendre les thèses de ses prédécesseurs de l'Antiquité, c'est-à-dire Héraclite, Platon et Aristote.

Il souligne d'ailleurs à cet effet ce qui suit :

Mais, pourrait-on objecter, son emprise sur l'histoire n'est-elle pas justement la preuve du génie de Hegel ? Or, je ne crois ni à son génie ni même à son talent. Je ne crois pas non plus au succès en tant que preuve, et pas d'avantage au « jugements de l'histoire », ces notions n'étant d'ailleurs que des postulats de l'hégélianisme lui-même. Hegel est un écrivain dont le style indigeste a découragé jusqu'à ses plus ardents apologistes et dont la pensée brille surtout pour son manque d'originalité, au point qu'on peut dire qu'il n'a rien écrit qui n'ait été mieux dit avant lui. Quant à sa méthode apologétique, elle est surtout faite d'emprunts à ses précurseurs. Du moins a-t-il sût utiliser ses emprunts dans le seul but, opiniâtrement poursuivi de combattre la société ouverte et de servir ainsi son maître, le roi de Prusse. Son mépris pour la raison est en partie un moyen de parvenir à ce but, en partie un reflet accidentel mais parfaitement authentique de son état d'esprit.³⁸⁴

A travers ces propos, Karl Popper dénonce par-là « les jongleries politiques de l'hégélianisme »³⁸⁵. Il est surtout question pour lui de montrer comment Georg Wilhelm Friedrich Hegel, ce « bouffon », s'est investi à mépriser la raison, pour fonder une idéologie totalitaire, allant dans la satisfaction des intérêts du roi de la Prusse. N'ayant rien écrit, sa pensée s'est articulée autour d'une reprise maladroite et malhonnête de la pensée de Héraclite, Platon

³⁸⁴ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, (tome 2), *Hegel et Marx*, pp. 21-22.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 22.

et Aristote. C'est ainsi que nous pouvons cerner ces propos d'Arthur Schopenhauer, lorsqu'il écrit :

*Installé par le détenteur du pouvoir dans le rôle de grand philosophe patenté, Hegel n'était qu'un charlatan illettré et écœurant qui eut l'incroyable audace d'écrire des insanités que ses adulateurs, approuvés par tous les imbéciles ont proclamé géniales. Ainsi épaulé par les dirigeants, Hegel a réussi à corrompre toute une génération.*³⁸⁶

De telles affirmations d'Arthur Schopenhauer, reprises par Karl Popper, démontre le caractère irrationnel de l'hégélianisme. En effet, faut-il bien le souligner, la philosophie hégélienne « s'identifie à la philosophie du totalitarisme moderne »³⁸⁷. L'objectif de Georg Wilhelm Friedrich Hegel, c'est de servir les intérêts du roi de la Prusse, en fondant une idéologie totalitariste. Celle-ci consacre le mépris et l'abandon de la raison, pour faire place à la confiscation des droits et liberté des citoyens. En réalité, le philosophe allemand absolutise l'Etat, au point d'en faire le monopole absolu sur tout, l'incarnation de l'esprit de la nation ou de la race, une nation ou une race élue, ayant vocation la domination universelle³⁸⁸. L'idéologie totalitariste mise sur pied par Georg Wilhelm Friedrich Hegel, constitue en effet l'ailleurs de la raison. Pour lui, l'Etat est par essence ennemi des autres, et par conséquent voué à faire la guerre. Le principal enjeu n'est point la recherche d'un consensus raisonné, mais plutôt la domination par le biais de la terreur et des injustices sociales. « L'Etat est la loi, la loi morale aussi bien que le droit ».³⁸⁹ Par conséquent, « il ne peut être assujéti à aucune norme, et d'abord à aucun précepte de la morale usuelle ».³⁹⁰ Telle est, écrit Karl Popper, « la doctrine de Platon, telle est aussi celle de Hegel et du totalitarisme moderne ; c'est en somme, la morale prusso-platonicienne. L'Etat est la réalité effective de l'Idée éthique- l'Esprit éthique en tant que volonté substantielle révélée ».³⁹¹

III-2- Reconstruction rationnelle et société démocratique

De plus, le rationalisme critique, telle que développé dans le tome 2 de *La société ouverte et ses ennemis*, vient non seulement mettre fin au totalitarisme politique, mais aussi et surtout, envisager la naissance d'une société démocratique, fondée sur la liberté d'expression, la raison, la morale, l'éthique, l'égalité, la liberté, l'intercommunication consensuelle, le débat

³⁸⁶ Arthur Schopenhauer, cité par Karl Raimund Popper, dans *La société ouverte et ses ennemis*, (tome 2), p. 22.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 55.

³⁸⁸ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome 2) *Hegel et Marx*, p. 43.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 45.

³⁹⁰ *Idem.*

³⁹¹ *Ibid.*, p. 46.

critique argumenté et raisonné. Au cours de l'histoire, on a souvent cru que le fascisme, le nazisme, le stalinisme, le communisme, le marxisme, le capitalisme, l'oligarchie, la monarchie, l'aristocratie, pour ne citer que ces régimes politiques, étaient les meilleures formes de gouvernement. Ceci est dû au fait qu'il s'est agi des régimes à caractère totalitaire et absolu. Car les détracteurs et les figures de proue de ces régimes n'ont point examiné leur degré de fausseté. Raison pour laquelle l'on observe des conflits étatiques aujourd'hui, car chaque idéologie politique se conçoit comme absolue. Pourtant, l'un des plus grands dangers, consiste en la certitude d'avoir raison. Face à cet état des choses, Karl Popper estime que cette philosophie de joueur et d'aventurier, ce nihilisme absolu, est-il besoin de le dire, une croyance populaire, ce sont les divagations « *d'un groupe ésotérique d'intellectuels qui ont rompu avec la raison et l'humain* ». ³⁹² C'est dans ce sens que pour rompre d'avec cet ailleurs de la raison, l'auteur de *La quête inachevée*, propose une société ouverte, c'est-à-dire celle guidée par la raison et dont la liberté s'exprime pleinement. Il est surtout question pour lui d'opposer la volonté collective ou générale d'un Jean-Jacques Rousseau, à la volonté d'un seul. La société ouverte et ses ennemis, écrit au début de la Deuxième Guerre Mondiale, est un ouvrage de philosophie politique : plaidoyer passionné pour la démocratie, contre le totalitarisme de droite et de gauche. ³⁹³

D'après l'épistémologue anglais d'origine autrichienne, une société, voire un Etat, se doit d'être gouvernée par la raison, en ce sens que celle-ci met en exergue le débat critique argumenté entre tous les individus d'une même communauté. Dans ce sens, l'erreur joue un rôle crucial, dans le processus de résolution des litiges sociaux, dans la mesure où le fait de les reconnaître et d'accepter que la vérité peut être de l'autre côté, favorise la paix, la cohésion et la stabilité sociale. Dans cette perspective, le totalitarisme politique, la dictature et autres idéologies absolutistes et fascistes ne sont d'aucune fiabilité et crédibilité dans la gestion d'un Etat, si tant est qu'ils engendrent des inégalités et instabilités socio-politiques. Dans ce cas, Karl Popper, propose le rationalisme critique, qui s'insurge contre toute forme d'absolutisme et d'autoritarisme, tant sur le plan épistémologique que socio-politique. Il écrit d'ailleurs à ce propos :

L'idée d'un absolutisme philosophique est généralement rejetée, parce qu'elle s'accompagne dans la plupart des cas d'une prétention dogmatique et autoritaire de la vérité. Mais il existe un autre absolutisme, qu'on pourrait qualifier de faillibiliste : pour lequel ce sont nos erreurs

³⁹² *Ibid.*, p. 54.

³⁹³ *Ibid.*, quatrième de couverture.

*qui ont un caractère absolu, en ce sens que, si une théorie s'écarte aussi peu que ce soit de la vérité, elle est fausse, même si elle contient moins d'erreurs qu'une autre. Cette sorte d'absolutisme n'est pas teintée d'autoritarisme et est fort utile dans la discussion critique.*³⁹⁴

Karl Popper soutenait par-là l'idée selon laquelle il est impossible de concevoir une doctrine, une idéologie encore moins une théorie comme absolue et source ultime de la vérité. Dans le processus de résolution des litiges et de crises sociaux, la discussion intercritique joue un rôle crucial, dans la mesure où à travers elle, il est possible d'aboutir à un consensus. La discussion amicale raisonnée est ainsi présentée comme la voie par excellence de résolution des conflits politiques. Une société guidée par la raison est une société libre et autonome jouissant d'une existence paisible. Comme le souligne si bien Etienne Barilier, la raison est « *auto-médiation, auto-responsabilité, autonomie* ». ³⁹⁵ Plus précisément :

*La raison comme la conscience, est tâche, mouvement, engagement, libération toujours recommencée. La raison n'est qu'un autre nom de l'autonomie. Et l'autonomie exclut toute dépendance de l'homme à l'égard d'une explication du monde, fût-ce une explication dont il se dit le souverain auteur, jurant qu'il ne doit plus rien aux dieux.*³⁹⁶

Ainsi se dessinent les implications de la reconstruction rationnelle du rationalisme critique de Karl Popper, sur le plan politique. L'enjeu est la mort du totalitarisme et l'avènement d'une société démocratique.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 192.

³⁹⁵ Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme*, p. 123.

³⁹⁶ *Ibid.*, 122.

CHAPITRE IX

LA CRITIQUE POPPERIENNE DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE ET L'AFRIQUE ACTUELLE

Le monde d'aujourd'hui est celui de la compétitivité, de l'innovation, de l'hégémonie du plus fort sur le plus faible. En réalité, l'atmosphère qui caractérise les sociétés contemporaines s'inscrit dans une lutte acharnée entre les différentes puissances, tant sur les plans scientifique, économique, politique, que socio-culturel. Pour cela, le continent africain, peine sous le poids d'un certain nombre d'idéologies et pratiques magico-religieuses qui, non seulement bloquent et fragilisent les consciences humaines, mais aussi et surtout freinent le décollage du berceau de l'humanité. Sous cet aspect, le présent chapitre vise à montrer dans quelle mesure la critique poppérienne de l'irrationalisme, laquelle s'articule autour de son rationalisme critique, peut être utile au décollage du continent africain. Autrement dit, il s'agit pour nous de montrer en quoi la transposition de la pensée de Karl Popper, qui s'inscrit autour d'une critique virulente de l'irrationalisme post-moderne, peut être utile à l'Afrique. C'est la raison pour laquelle la question fondamentale qui fait office de réflexion à notre endroit dans le cadre de ce dernier chapitre, est la suivante : de quelle rationalité l'Afrique a-t-elle besoin pour son émergence ?

I. LE RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND POPPER FACE A LA GOUVERNANCE AFRICAINE ACTUELLE

La question de la gouvernance en terre africaine ne cesse de faire l'objet d'un débat. En effet, l'une des questions fondamentales souvent posées à ce niveau est celle de savoir : quel système de gouvernance adopté en Afrique pour favoriser et impulser son émergence ? A partir de là, il est important pour nous de souligner que l'un des premiers obstacles au décollage du continent africain, est celui de la mauvaise politique de gouvernement. A cet effet, la présente section consiste à montrer dans quelle mesure le rationalisme critique de Karl Popper peut, sur le plan politique, favoriser le développement du continent africain. Autrement dit, il s'agit pour nous de montrer que l'épistémologie des « essais et erreurs » de Karl Popper, est d'une importance indéniable pour la gouvernance politique africaine et l'éclosion de l'Afrique, si tant

est qu'elle prône la mort du totalitarisme politique et l'avènement des sociétés démocratiques, où la raison et la liberté s'expriment le mieux.

I-1- Rationalisme critique comme gage du libéralisme et de la démocratie en Afrique

Dans son *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, Jean-Philippe Nguemeta note avec assurance ce qui suit :

*L'analyse précédente a montré comment l'Afrique avait maille à partir avec la « mentalité scientifique ». Notre avis est que notre continent peut dans une certaine mesure s'approprier l'héritage de l'épistémologue viennois (...). Son « rationalisme critique » transposé sur le plan politique peut ainsi renforcer la liberté politique dans nos Etats.*³⁹⁷

Par-là, l'épistémologue camerounais soulignait l'importance indéniable de la transposition du rationalisme critique de Karl Popper sur la scène politique africaine. Pour Jean-Philippe Nguemeta, le rationalisme critique que défend l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, est un gage de restauration de la liberté et de la démocratie au sein des Etats africains. Il s'agit en effet de comprendre que l'épistémologie poppérienne consacre la mort de l'absolutisme politique. Un tel état des choses est dû au fait que Popper fait la promotion du « société ouverte », c'est-à-dire une société guidée par la raison et la liberté. *La société ouverte et ses ennemis*, est en réalité un ouvrage écrit en deux tomes, qui fait de Karl Popper, « un plaidoyer passionné pour la démocratie, contre le totalitarisme de droite et de gauche ». C'est ainsi qu'à la société immuable à base de tribalisme, d'autoritarisme, de magie et d'absolutisme, l'auteur de *La quête inachevée* oppose la « société ouverte contrôlée par la raison, où la volonté de l'individu peut librement s'exercer ».

Face à un tel postulat, nous comprenons que Karl Popper s'inscrit en faux contre toutes formes d'instrumentalisation, d'exploitation, d'asservissement de l'humain et de l'esclavage. D'après lui, il s'agit de mettre sur pied une société, dans laquelle l'homme est à même de choisir le mode de gouvernement qui lui convient et qui répond à ses besoins. On comprend d'ailleurs pourquoi il s'insurge vigoureusement contre le totalitarisme politique dont font preuve Platon, Aristote, Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Karl Marx, qui, pour lui, sont des ennemis de « la société ouverte ». D'après Popper plus précisément, « l'hégélianisme, c'est la renaissance du tribalisme et l'importance historique de Hegel vient de ce qu'il est, en quelque sorte, le maillon manquant de la chaîne reliant Platon au totalitarisme moderne ».³⁹⁸ Le rationalisme critique de Popper, transposé sur la scène politique africaine, est donc un

³⁹⁷Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, p. 130.

³⁹⁸ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis (tome II) Hegel et Marx*, p. 21.

prélude à l'avènement d'une Afrique libre du choix du mode de gouvernement qui lui convient. Autrement dit, à travers le rationalisme critique des « essais et erreurs », l'Afrique pourra sortir du joug de la domination politique occidentale qui s'exprime aujourd'hui par une démocratie biaisée à préfiguration impérialiste et colonialiste. A travers l'épistémologie poppérienne, l'Afrique, sur le plan politique, sera à même d'opérer ses propres choix politiques, suivant les valeurs qui lui sont propres. Sous cet aspect, le rationalisme critique de Karl Popper, dans le jeu politique africain, vient confirmer cette affirmation de Marcien Towa, dans son *Identité et transcendance* :

*Notre dessein fondamental sera une Afrique autocentrée ayant en elle-même son centre de conception, de décision et de réalisation pour la totalité de ses sphères d'activités essentielles : politiques, économiques et spirituelles ; une Afrique fraternelle, respectueuse du même principe d'auto centration pour ses propres institutions et pour celles des autres peuples.*³⁹⁹

I-2- Le rationalisme critique et le recul de la violence politique en Afrique

Les critiques poppériennes adressées à l'historicisme de Karl Marx constituent un point d'ancrage essentiel à la mise sur pied d'une société démocratique. En critiquant Platon, Hegel et Marx, Popper, promeut une société basée non sur la violence et les instabilités politiques, mais sur le dialogue et le libre choix des citoyens. Dans la typologie poppérienne répond Hubert Mono Ndjana à son interlocuteur Jean-Philippe Nguemeta, et tel qu'on le voit dans son autre ouvrage : *Etat paternaliste ou Etat minimal ?* Est qualifié de démocratique, un régime dans lequel les dirigeants peuvent être destitués par les dirigés sans effusion de sang. Tout autre gouvernement dans lequel la destitution des dirigeants ne peut se passer que par la violence pourra être qualifié de tyrannique⁴⁰⁰. Nous comprenons par-là que le rationalisme critique que défend l'auteur de *Conjectures et réfutations*, envisage l'idée d'une société dont la gouvernementalité s'exprime en marge de toute violence et effusion de sang.

En effet, l'Afrique aujourd'hui fait face à de nombreuses difficultés relatives à l'instabilité politique. Celle-ci engendre des guerres sans merci, des soulèvements et revendications politiques, les coups d'Etats. Tel est le cas de la Côte d'Ivoire avec l'arrestation de son ancien président Laurent Gbagbo le 11 Avril 2011 en compagnie de son épouse Simone Gbagbo ; l'assassinant de Mouammar Kadhafi à Syrte, en Lybie, le 20 Octobre 2011, le récent coup d'Etat du Burkina Fasso du 30 Septembre 2022, les crises politiques au Mali, et bien

³⁹⁹ Marcien Towa, *Identité et transcendance*, Paris, Harmattan, 2011, p. 342.

⁴⁰⁰ Jean-Philippe Nguemeta, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, p. 149.

d'autres encore. Dans une atmosphère de guerre et d'effusion de sang perpétuelles, il ne saurait y avoir développement.

C'est la raison pour laquelle le rationalisme critique de Karl Popper, est d'une importance capitale dans la scène politique africaine, si tant est qu'il vient mettre fin à toutes sortes de violences politiques, pour faire place à la discussion raisonnée entre les consciences humaines, afin d'aboutir à un consensus mutuellement admis. Comme l'exprime si bien Jean-Philippe Nguemeta,

*la (sic) méthode des essais et erreurs, c'est-à-dire des conjectures qu'on soumet à la critique ou à la réfutation au moyen des tests constitués par les élections au plan strictement politique peut (...) véritablement favoriser, comme le pense Popper, la destitution rationnelle sans effusion de sang (...).*⁴⁰¹

Partant d'un tel postulat, l'Afrique gagnerait à s'imprégner de l'héritage poppérien, afin de mettre fin aux instabilités socio-politiques, qui freinent et fragilisent son émergence.

Le rationalisme critique de Karl Popper permettra à l'Afrique de résoudre ses conflits par le biais d'une discussion amicale et raisonnée, en marge de toute effusion de sang. A travers l'épistémologue viennois, on assiste à un dialogue interculturel, inter-ethnique, interétatique. Cette collaboration intersubjective que développe le mathématicien anglais dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis*, est un gage pour la restauration de la paix, la cohésion, la stabilité socio-politique en Afrique. Telle est notre thèse : la philosophie de l'intersubjectivité que défend pertinemment l'auteur de la *Misère de l'historicisme* constitue l'une des voies rédemptrice et salvatrice permettant à l'Afrique de mettre fin à ses multiples crises et instabilités socio-politiques, et de rompre d'avec l'égoïsme, le tribalisme, l'égoïsme, le repli identitaire et bien d'autres clivages ethniques et tribaux qui stagnent son émergence aujourd'hui.

Nous le disons ainsi par le fait qu'un Etat divisé et qui est politiquement et socialement instable ne s'aurait se développer. D'où la nécessité d'une collaboration intersubjective, dans le cadre de laquelle les décisions politiques importantes seront prises de façon collective c'est-à-dire par tous, et non par un groupe d'individu. Marcien Towa, à partir de là, a eu le mérite de soutenir l'idée d'une « transcendance » des considérations subjectives. En effet, la transcendance, en tant que mouvement de création, de transformation, de renouvellement des conditions existentielles et d'adaptation au temps et à l'espace, se présente comme solution rédemptrice et salvatrice pour permettre l'éradication de l'égoïsme, l'égoïsme, l'instabilité

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 150.

identitaire qui met en ruine l'acceptation mutuelle sociale de l'autre en Afrique. L'Afrique connaît de sérieuses difficultés relatives aux clivages ethniques et tribaux, à l'individualisme, au tribalisme, au statut quo et même à la cristallisation des mentalités. Ces crises handicapent non seulement la réalisation effective du vivre ensemble, mais aussi l'émergence africaine, car un continent divisé ne saurait atteindre le stade du développement.

A travers l'épistémologie des « essais et erreurs », on assistera à la lutte contre la confiscation du pouvoir politique et des droits des citoyens. Cette épistémologie montre en réalité que l'homme est un être faillible, susceptible d'erreurs et d'égarements. D'où la nécessité d'une confrontation amicale et raisonnée des idées, au terme de laquelle découle un consensus mutuellement admis. Dans une Afrique traversée par les crises multiformes, la philosophie intersubjective ou de l'intercommunication a des enjeux sur le plan socio-politique. Tout d'abord, la médiation ou le débat public met en exergue des modes formelles ou informelles des régulations des délits ou conflit en Afrique. Dans l'Afrique multiethnique, le problème majeur est celui de faire cohabiter le consensus face au pluralisme ethnique. Dans les sociétés modernes actuelles, on note l'omniprésence de la violence verbale, physique et politique dans les lieux publics.

Dès lors, la palabre comme un réseau des jeux de langage, recours à diverses modalités de la prise de parole pour aboutir à la justice et à la paix. C'est dire que les problèmes socio-politiques peuvent être analysés sous l'angle de l'intersubjectivité. Celle-ci est une réaction à la « *société close* » d'Henri Bergson. Karl Popper a raison lorsqu'il écrit au sujet de l'intersubjectivité que : « *cette théorie de la connaissance me paraît avoir des répercussions importantes sur l'opinion qu'on a de la situation sociale de notre époque* ». Cela se justifie parce qu'une telle philosophie critique l'insularité des consciences (René Descartes) et surtout bloque la communicabilité des expériences vécues. C'est pour cela que la nouvelle philosophie de Wittgenstein⁴⁰² sera une pensée ouverte sur l'ensemble de nos jeux de langage, de nos formes de vie, et de la présence de notre alter ego. Face à l'état bourgeois hyper centralisateur, le modèle du consensus axé sur la palabre africaine peut améliorer le principe de la citoyenneté contre Platon, Hegel et Marx qui ont instaurés les germes de la dictature en Europe. Karl Popper note qu' « *un homme d'Etat doit être sage, c'est à dire assez sage pour savoir qu'il ne sait rien* ». ⁴⁰³

⁴⁰² Il s'agit de la seconde philosophie que défend Ludwig Wittgenstein dans ses *Investigations philosophiques*, basée sur les jeux de langage.

⁴⁰³ Karl Raimund Popper, cité par Philippe Nguemeta, in Cours de Philosophie du langage UPHI422, Master I Philosophie, spécialité Epistémologie et Logique, Université de Yaoundé I, Semestre II, 2021-2022, inédit.

Finalement, quelle démocratie pour l'Afrique ? Certainement, il ne s'agira pas de s'imprégner d'une démocratie du « *prêt à porter* » pour reprendre l'heureuse formule de Oumarou Mazadou. Contre le neopatrimonialisme autoritaire africain, l'arbre à palabre apparaît comme une arme redoutable ou un paradigme politique, car elle n'organise pas la face à face théâtral et spectaculaire entre les parties. Dans *La palabre africaine une juridiction de la parole*, Jean-Godefroy Bidima écrit à cette effet :

*Alors qu'en Afrique, les élites politiques et intellectuelles ont tendances à mépriser la parole en lui préfèrent un juridisme superficiel directement greffé d'accident, les pays occidentaux tout comme les entreprises japonaises là remettant paradoxalement à l'honneur chaque fois qu'il y a un conflit à régler ou qu'il faut interpréter le droit.*⁴⁰⁴

Selon Bidima, la palabre ou l'idéologie de la palabre consensus sanction est également nécessaire pour assurer la paix durable, la justice et l'unité, c'est à dire la cohésion sociale. Sans ce rapport, l'État postcoloniale marqué par la violence sociale et politique peut s'inspirer du modèle de la palabre traditionnelle pour rechercher les preuves lors des confrontations conflictuelles pour se soustraire de l'arbitraire et des réponses pièges des acteurs en crise. En réalité, la société en palabre selon Bidima, recours aux Oracles, ordalies, du serment, des témoignages et l'exercice du duel judiciaire.

II- LA CRITIQUE POPPÉRIENNE DE L'IRRATIONALISME POST-MODERNE ET LA RESTAURATION DU DISCOURS PHILOSOPHIQUE EN CONTEXTE AFRICAIN

Qu'on se comprenne bien ! L'irrationalisme que nous récusons dans le cadre de ce travail s'articule autour de la magie, la sorcellerie, la mythologie, les instincts, les suppressions, la pratiques magico-religieuses, l'exorcisme, le maraboutisme, le charlatanisme, le sectarisme, l'ésotérisme, la métaphysique et autres instances relevant de l'épistémologie de la paranormalité, dont le monde en général et l'Afrique en particulier ne cessent d'être le théâtre. Telle est notre point de départ. Nous disons d'ailleurs que l'Afrique ne sortira de « *la raque de l'histoire* » et ne pourra s'exprimer en tant que grande puissance que si elle s'imprègne de la rationalité scientifique et abandonne toutes ses considérations et superstitions magico-religieuses. Dans le cadre de cette section, nous voulons montrer que sur le plan philosophique, la critique poppérienne de l'irrationalisme est d'une importance capitale. Dans son ouvrage intitulé *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, Lucien Ayissi fait remarquer

⁴⁰⁴ Jean-Godefroy Bidima, *La palabre africaine une juridiction de la parole*, Paris Michelin, 1997, p. 9.

que « *philosopher, c'est nécessairement examiner de manière critique et méthodique les problèmes de son milieu et de son temps* ». ⁴⁰⁵ A cet effet, le rationalisme critique de Karl Raimund Popper, qui consacre une critique virulente contre de l'irrationalisme aujourd'hui, peut être bénéfique pour l'Afrique, dans la mesure où il pourra réorienter la réflexion philosophique dans une perspective de résolution des difficultés pratiques.

II-1- Rationalisme critique et réorientation de la réflexion philosophique en Afrique

De quelle rationalité l'Afrique a-t-elle besoin pour son émergence ? Nous répondons que l'Afrique a besoin de la rationalité philosophique, laquelle s'articule autour d'un esprit critique et de remise en cause. A partir de là, la critique poppérienne de l'irrationalisme post-moderne peut réorienter la réflexion philosophique en contexte africain. En effet, l'Afrique aujourd'hui est inondé des meurtriers de sens, sophistes, adeptes du verbillage sans fondement épistémique, experts en métaphysique, en épistémologie du paranormal et même en exorcisme. Ce qui explique l'omniprésence de nombreux ouvrages traitant des phénomènes paranormaux, et d'autres qui défendent les thèses métaphysiques. Comment expliquer qu'en Afrique, certains auteurs s'investissent à commettre des ouvrages traitant spécialement de la sorcellerie ? Pour quelle fin ? En quoi cela peut permettre à l'Afrique de répondre aux défis de la mondialisation actuelle et de la compétitivité économique-politique qui caractérise les grandes puissances aujourd'hui ? Plus loin encore, d'autres philosophes se plaisent dans des débats télévisés portant sur la sorcellerie, l'exorcisme, la bonté infinie de Dieu, la communication avec les ancêtres, etc.

La philosophie est donc une opération pratiquement improductive lorsqu'elle s'abîme dans des spéculations sans objet. Elle est une chose trop sérieuse pour qu'on la confonde avec n'importe quoi. C'est d'ailleurs ce que reconnaît Lucien Ayissi en ces termes :

Elle ne doit plus continuer à s'intéresser à l'immortalité de l'âme, à la perfection de Dieu, à l'essence ou à la substance des choses, à l'étantité de l'étant pendant que le monde est sous la menace constante d'une implosion due aux dualismes problématiques riches-pauvres, dominants-dominés, etc. Le philosophe qui se constitue sous-traitant du théologien ou s'investit, sans nécessité, dans les spéculations abscones d'une métaphysique nébuleuse fait preuve de la même irresponsabilité que l'expert qui spéculé brillamment, mais vainement, sur la généalogie des mots, la géographie des traits d'union et des guillemets, la sociologie de la virgule, la biologie de la syntaxe dans l'indifférence totale de la

⁴⁰⁵ Marcien Towa, cité par Amougou Afoubou Anselme Armand, dans le cadre de l'unité d'enseignement UEPHI 242 philosophie africaine contemporaine, Licence II Philosophie, Université de Yaoundé I-FALSH, semestre II, 2019-2020, inédit.

*condition historique qui sont concrètement appelés à veiller sur le bien-être du style.*⁴⁰⁶

Face à cet état des choses, nous disons avec fermeté que la philosophie sera de plus en plus pertinente en terre africaine que si elle contribue réflexivement et méthodiquement à la résolution des difficultés pratiques qui minent notre espace et notre temps telles que le défi de la mondialisation, la corruption, l'émergence du continent africain, la gouvernance africaine, les crises socio-politiques, le vivre ensemble, le repli identitaire, et bien d'autres encore. C'est ce que souligne Lucien Ayissi en ces termes :

*Philosopher aujourd'hui, c'est devoir philosopher autrement en contribuant réflexivement à relever les défis d'une histoire caractérisée par des problèmes spécifiques dont la résolution commande qu'on rompe avec la philosophie dénuée du sens de la concrétude, et dont Descartes dénonçait déjà l'inutilité et le ridicule au XVIIème siècle en disant qu'elle « donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ».*⁴⁰⁷

La métaphysique et l'épistémologie du paranormal peuvent-elles favoriser l'émergence du continent Africain ? Nous répondons par la négative. Car la réflexion philosophique est essentiellement rationnelle dont l'un des objectifs est de promouvoir le plein épanouissement de l'humain. L'Afrique a besoin de s'imprégner de la rationalité philosophique, et non de s'enfoncer dans des industries d'imaginations mythogènes et tétatogènes qui fragilisent les mentalités. La philosophie en Afrique se doit de rompre d'avec tous ces imposteurs intellectuels qui séduisent les auditoires et se remplissent les poches. Lucien Ayissi ne manque pas de souligner que :

*Cette sorte de philosophie ne peut pas recouvrer son autorité théorique de reine des sciences et donner un sens humain à l'histoire si elle se délecte à produire des concepts qu'elle soustrait à l'histoire pour analyser en eux-mêmes, comme s'ils étaient des êtres spécifiques ayant leur propre histoire. Cette philosophie dont Descartes dénonce la vanité dans le Discours de la méthode et que Molière tourne en dérision aussi bien dans Les Femmes savantes que dans Le Bourgeois gentilhomme, n'est qu'un pervers onanisme intellectuel consistant en une activité spéculative essentiellement masturbatoire. C'est une prestidigitation intellectuelle fort merveilleuse pour les enfants et impressionnante pour les ignorants.*⁴⁰⁸

L'inutilité d'une telle philosophie estime l'auteur de *Rationalité prédatrice et crise de l'Etat de droit*, est donc constatée quand elle donne libre cours à des spéculations hystériques

⁴⁰⁶ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, p. 131.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 83.

au lieu de prendre conceptuellement en charge tout ce qui entrave l'actualisation de l'humanité et de la citoyenneté de l'homme dans le temps et dans l'espace. Le délire spéculatif qu'elle donne en spectacle à travers une infrastructure conceptuelle fort cohérente et très brillante, mais sans objet, ressemble beaucoup à ces belles harmonies musicales dont le plaisir qu'elles procurent à l'âme des auditeurs ne dure que l'instant de leur courte existence⁴⁰⁹. La réflexion philosophique dans le contexte africain se doit donc d'être productive et crédible. Elle doit s'arrimer aux difficultés de notre temps et non de s'abandonner aux questions qui ne sont d'aucune utilité pour l'émergence du continent africain. La rationalité philosophique en Afrique suppose au préalable la pensée critique. Celle-ci (la pensée)

*est (sic) prise ici dans un sens restrictif : au sens de peser, de discuter les représentations, les croyances, les opinions, de les confronter, d'examiner le pour et le contre de chacune, de les trier, de les critiquer pour ne retenir comme vraies que celles qui résistent à cette épreuve de critique et de tri.*⁴¹⁰

Il ne s'agit donc pas pour l'homme de s'incliner de façon aveugle face aux réalités divines, mais plutôt de « *Développer la pensée pour être en mesure de discerner le bien et le mal et assumer la direction de sa vie, tel est précisément le projet de la philosophie* ». ⁴¹¹ L'homme doit donc user de sa raison car il est un être pensant, et comme le précise Towa au début de son analyse : « *L'homme pense, et, de tous les êtres connus, il est le seul qui pense* ». Ce n'est qu'en réfléchissant sur ses difficultés essentielles, en procédant par un examen critique, que l'homme africain trouvera la solution à ses problèmes et non en s'engouffrant dans des considérations magico-religieuses. D'après Etienne Barilier, un tel état des choses est dû au fait que l'homme a renoncé à la raison, faculté qui le distingue de l'animal. Pour lui, renoncer à la raison humaine, c'est renoncer à son statut d'être humain. L'Afrique qui peine sous le poids d'un spiritualisme aujourd'hui n'atteindra le stade du développement que si les Africains excluent de leurs modes de pensée l'épistémologie de la paranormalité et toutes ces idées creuses qui ne mènent nulle part. La critique poppérienne de l'irrationalisme post-moderne vient donc réorienter la démarche philosophique dans notre continent. Lucien Ayissi quant à lui estime que ceux qui affectionnent l'académisme des esprits distingués prennent la philosophie pour ce qu'elle n'est pas.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 84.

⁴¹⁰ Marcien Towa, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, p. 7.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 9.

L'Afrique doit donc rompre d'avec cette « *philosophie conceptuellement en rupture de schèmes avec le monde* ». ⁴¹² Car, celle-ci se borne à discourir sur l'immortalité de l'âme, la bonté et la perfection absolue de Dieu, à scruter l'essence intemporelle des phénomènes et la substance inaltérable des choses. De là, à s'intéresser à l'identification du sexe des anges et des états d'âmes des archanges ou la détermination du niveau de performance sexuelle de ces saintes figures. Lorsque cette sorte de philosophie ne nie pas la réalité du monde extérieur à travers un immatérialisme et un spiritualisme fort douteux, elle s'investit dans la recherche et l'identification de la cause non causée des phénomènes.

II-2- Le rationalisme critique de Popper comme gage de restauration de la rationalité technoscientifique en contexte africain

Dans ses investigations philosophiques portant sur l'irrationalisme postmoderne, Alan Sokal fait cette remarque importante :

Faire l'apologie, même indirectement, de l'obscurantisme revient à faire courir un risque sérieux à nos sociétés. Quand on voit l'état du champ intellectuel contemporain, on ne peut s'empêcher de penser que sa reconquête rationaliste est une entreprise aussi nécessaire que titanesque. ⁴¹³

La critique poppérienne de l'irrationalisme en science favorise l'éclosion de la rationalité technoscientifique en Afrique. En effet, l'Afrique, pour se développer doit s'armer de la technoscience, voie par excellence de la transformation et de l'émergence des sociétés contemporaines. Une telle initiative ne sera effective que si les Africains mettent la métaphysique pure et l'épistémologie de la paranormalité aux vestiaires. La puissance technoscientifique se présente comme la voie par excellence du développement de l'Afrique actuelle. C'est d'ailleurs dans ce sens que Marcien Towa recommandait vivement de voler le secret de la puissance occidentale, c'est-à-dire la technoscience. Le vodou, la magie, la sorcellerie, les superstitions, les instincts, le charlatanisme, le sectarisme, le totémisme, l'exorcisme et autres instances relevant du paranormal ne sont d'aucune fécondité pour l'émergence africaine. Marcien Towa souligne d'ailleurs à cet effet que :

Un peuple ne peut apprivoiser définitivement l'esprit scientifique que s'il parvient à dégager une intelligentsia libre de toute allégeance magico-religieuse. La conquête de la science et de la technologie modernes, secret de la puissance de la civilisation industrielle, impose donc des transformations profondes dans les traditions culturelles de la plupart des

⁴¹² Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, p. 96.

⁴¹³ Alan Sokal, *Pseudoscience et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?*, p. 10.

*peuples. En revanche, elle constitue la base indispensable du pouvoir de décision et de réalisation culturelle ; autrement dit, elle fonde la liberté, la créativité, principe de la formation des cultures particulières.*⁴¹⁴

Les Etats-Unis, la Russie, le Royaume-Uni, le Japon, l'Israël, la Chine sont de grandes puissances aujourd'hui grâce à la rationalité technoscientifique. Marcien Towa faisait déjà remarquer que « ...la civilisation occidentale recèle une arme secrète dont il importe absolument de s'emparer pour sortir de la raque de l'histoire ». ⁴¹⁵ Pour l'auteur de *l'Identité et transcendance*, le continent africain pour se développer, doit « s'europaniser fondamentalement ». Pour sortir de « la raque de l'histoire », l'Afrique doit s'armer de la technoscience jusqu'aux dents. La métaphysique et l'épistémologie du paranormal constituent un obstacle majeur à cet effet. On comprend pourquoi Lucien Ayissi s'insurge vigoureusement contre les tenants de l'irrationalisme au Cameroun en particulier, Pierre Meinrad Hebga. Comment peut-il (Hebga) donner les gages qu'il n'est pas épistémophobe ni technophobe alors qu'il s'en prend violemment à la rationalité technoscientifique qu'il accuse de dogmatisme et d'hégémonisme, et qui est promue, selon lui, par la majorité des Occidentaux et des « Africains occidentalisés ». ⁴¹⁶ Pour lui, ces irrationalistes veulent étouffer la rationalité scientifique, qui d'après eux, est source génératrice des agonies. D'après l'auteur de *Hume et la question du sujet de la connaissance*, l'irrationalisme célébré en Afrique en général et au Cameroun en particulier, n'est qu'une industrie d'imaginations consistant à séduire les nains intellectuels et les moins éclairés. Il souligne à juste titre que :

*La métaphysique et l'épistémologie du paranormal de Hebga sont, en réalité, des cache-sexes spéculatifs dont les trous ne peuvent être suffisamment colmatés au moyen des sophismes auxquels recourt ce penseur lorsqu'il est effectivement en panne d'arguments philosophiques pertinents. La veine érudition dont il fait preuve, dans l'espoir d'assurer à sa métaphysique et à son épistémologie du paranormal une épine dorsale scientifiquement solide, ne peut pas dissimuler l'irrationalisme qui les sous-tend idéologiquement.*⁴¹⁷

Il poursuit en disant :

Les contextes socioculturels dominés par la misère et l'arriération technoscientifique sont des terrains fertiles pour cet irrationalisme qu'entretient soigneusement la mentalité magico-religieuse, gage de l'obscurantisme. Cet obscurantisme est fort propice à la croyance qu'il

⁴¹⁴ Marcien Towa, *Identité et transcendance*, Paris, Harmattan, 2011, p. 345.

⁴¹⁵ Marcien Towa, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, p. 40.

⁴¹⁶ Lucien Ayissi, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, p. 102.

⁴¹⁷ *Idem.*

*existe des phénomènes scientifiquement inexplicables du fait de leur paranormalité constitutionnelle.*⁴¹⁸

Cette masturbation intellectuelle, poursuit le philosophe camerounais, est une vaine gymnastique spéculative qui consiste, pour l'esprit, à s'exercer à esquiver élégamment les problèmes réels ou à les occulter astucieusement. La technoscience, qui est un enchevêtrement entre la science et la technique, se présente à l'ère post-moderne, comme le moteur du développement social. Mieux encore, elle est perçue comme un moyen incontournable pour assurer le décollage des sociétés modernes. En effet, c'est elle qui procure à l'homme une plus grande maîtrise de la nature. La science est pour cela admise à côté de la technique comme voie du salut des sociétés, dans la mesure où ce sont elles qui ont permis à l'occident d'être développé et de dominer le monde jusqu'à nos jours. Dans cette logique, la technoscience permet donc à l'homme de maîtriser la nature, la transformer, la manipuler à sa guise, suivant ses désirs, ses besoins et ses aspirations. A ce titre, les grandes innovations industrielles faites au sein des sociétés modernes ont pu s'accomplir que grâce à la technoscience. C'est ainsi que nous pouvons comprendre ces propos d'Albert Jacquard, lorsqu'il écrit :

*Repousser l'obscurantisme, s'affranchir de vieux mythes, renoncer aux solutions lâches, observer enfin un univers qui nous entoure avec un regard ouvert et lucide, de le dominer en le connaissant mieux, agir sur lui, le transformer, l'asservir, prendre en main l'avenir de l'homme, tout cela allait être possible grâce aux progrès scientifiques.*⁴¹⁹

Il s'en suit que le développement l'Afrique ne sera effectif que grâce à la rationalité technoscientifique. A notre avis, l'on ne saurait penser l'idée d'un développement à travers les vieux mythes véhiculés dans le platonisme et la philosophie médiévale. Le déterminisme théologico-métaphysique est inapte et infécond à tout développement possible. C'est par la puissance technoscientifique que les grandes puissances sont à même de se défendre et de rivaliser économiquement et militairement. L'Afrique pourra aussi fabriquer sa propre bombe nucléaire et rivaliser avec les autres grandes puissances ; elle pourra également être perçue comme l'une des plus grandes puissances économiques au monde. Au final, par l'appropriation de la rationalité technoscientifique, l'Afrique connaîtra un développement industriel au même titre que la Chine, les Etats-Unis, le Japon. Dans cette perspective, Issoufou Soulé Mouchili Njimom écrit :

L'heureuse réception de la technoscience se justifie en ceci qu'elle est la manifestation d'un pouvoir développé par l'homme aujourd'hui. Car par

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 109.

⁴¹⁹ Albert Jacquard, *Au péril de la science, interrogation d'un généticien*, p. 7.

*la technoscience, l'homme sait, il possède, il crée, il invente et il transforme son univers. Ce pouvoir réside en ceci que la création d'un univers où les artifices rendent notre existence confortable, nous amène à fonder l'espoir d'un avenir meilleur dans la technoscience.*⁴²⁰

Grâce à l'univers technoscientifique, l'homme parvient à maîtriser son sol et son sous-sol. Cette maîtrise lui permet d'éviter une existence en quête de nourriture. Avec la technoscience, les tâches agricoles, la création des possibilités de rentabilisation, d'industrialisation et de commercialisation, sont désormais possibles. De même, les sociétés modernes connaissent une ascension remarquable de nos jours sur le plan économique, grâce aux prouesses de l'univers technoscientifique. D'après Robert Oppenheimer :

*La science a modifié les conditions d'existence de l'homme. Elle a changé les conditions matérielles ; par de-là, elle a transformé notre travail et notre repos, la puissance des individus et des groupements humains, ainsi que les limites de cette puissance ; les moyens, les instruments autant que la substance de notre savoir, les conditions et la forme dans lesquelles nous jugeons du vrai et du faux. Elle a transfiguré les sociétés où nous vivons, aimons, apprenons et agissons. Elle nous a donné le sentiment intense et pénétrant d'une évolution dans le laps de notre vie.*⁴²¹

L'Afrique ne sera donc une grande puissance que si elle s'imprègne de la rationalité scientifique, laquelle est source de créativité, d'innovation, de transformation et d'auto-transformation.

III- LA THÉORIE DES « ESSAIS ET ERREURS » ET LE DYNAMISME SOCIO-CULTUREL AFRICAIN

Dans cette dernière section de notre étude, nous proposons de soutenir l'idée d'après laquelle le rationalisme critique ou la philosophie des « essais et erreurs » que défend Karl Raimund peut mettre fin au sédentarisme culturel et à l'esprit du statut quo. Autrement dit, au statisme et à l'enferment culturel qui sont un obstacle au décollage de l'Afrique. Pourtant le rationalisme critique de Karl Popper, constitue dans ce sens une épistémologie ouverte à d'autres horizons. L'Afrique doit-elle donc s'ouvrir ? Nous sommes pour une ouverture contrôlée. Telle est notre thèse dans le cadre de cette section.

III-1- Le rationalisme critique et la guerre contre du statisme culturel en contexte africain

La transposition de l'épistémologie ouverte que défend le mathématicien anglais, dans

⁴²⁰ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, Paris, Harmattan, 2012, p. 8.

⁴²¹ Robert Oppenheimer, *La science et le bon sens*, trad.fr. Albert Colnat, Paris, Gallimard, 1955, p. 13.

le contexte culturel africain peut être d'une importance indéniable. En effet, l'univers culturel africain gagnerait à s'ouvrir aux cultures extérieures. C'est ce d'ailleurs ce qu'exprime Marcien Towa dans son *Identité et transcendance*. L'auteur de *l'Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, examine la nécessité inconditionnelle d'une transcendance. La transcendance, dans le sens moderne est quelque chose d'immanent à l'homme. En fait, c'est l'homme lui-même. L'identité générique de l'homme se caractérise par la transcendance dans la mesure où l'homme, comme genre, se démarque par son aptitude à s'adapter au temps et à l'espace, *parce qu'il a l'idée du temps et de l'espace*, et parce qu'il peut se renouveler en renouvelant les conditions de son existence grâce à son aptitude à *créer*. D'après Issoufou Soulé Mouchili Njimom et Lucien Alain Manga Nomo :

*L'homme est auto-maturation, un environnement et une éducation. Le principe d'auto-maturation implique que l'environnement et l'éducation ne peuvent être statiques dans leur perception. Ce sont des facteurs dont la dynamique est la preuve que l'histoire de l'homme n'est pas l'observation passive du temps qui s'écoule et ne peut suspendre son vol. Ici, l'homme est celui dont l'histoire traduit une existence qui s'invente grâce à l'intelligence et au niveau de culture. Il vit en tissant des relations avec l'altérité, car il est réfractaire à toute tendance à l'uniformisation des cultures.*⁴²²

Face à cet état des choses, si la culture est faite pour et par l'homme, alors nous comprenons qu'elle est l'ailleurs de l'immuabilité et du statisme. Car, si l'homme est un être d'antiniture, alors il est à même de modifier sa condition d'existence comme et quand il le veut. La culture est donc dynamique et changeante. C'est cette transcendance qui explique le devenir des cultures ainsi que leur variété. Elle s'exprime à travers les œuvres de la pensée et les inventions grâce auxquelles les hommes transforment à leur avantage le milieu physique dans lequel ils vivent⁴²³. Dans le tiers-monde, on observe des revendications sociales qui portent plusieurs facettes/appellations : négritude, personnalité africaine, africanité, authenticité, etc. Le dessein fondamental ici c'est soit disant : « *sauver nos cultures* ». Mais alors, au-delà de cette vaste entreprise, les impulsions majeures s'articulent autour de la volonté de « demeurer soi ». Qu'est-ce à dire plus précisément ? De quel « *soi* » est-il question ? S'agit-il de l'état actuel de nos cultures ? Or pour Marcien Towa précisément :

Nos cultures actuelles sont dans un état de dégradation manifeste résultant du choc colonial. En outre, ce qui caractérise avant tout nos rapports actuels avec l'Occident, c'est la dépendance. Celle-ci n'est pas seulement

⁴²² Issoufou Soulé Mouchili Njimom et Lucien Alain Manga Nomo, *La nature humaine. Des débats métaphysiques aux technosciences du vivant et des postulats de la modernité politique et étatique*, Paris, Harmattan, 2020, p. 6.

⁴²³ Marcien Towa, *Identité et Transcendance*, p. 15.

*économique, elle a un caractère global et affecte aussi la sphère culturelle et idéologique. Dans ces conditions, maintenir nos cultures dans leur état actuel reviendrait visiblement à consacrer leur déchéance et leur dépendance. Il faut donc comprendre autrement la volonté de demeurer soi qui s'affirme dans les doctrines de l'identité : il s'agit de restaurer le soi tel qu'il existait antérieurement à la colonisation. La première difficulté ici est de déterminer ce soi anté-colonial.*⁴²⁴

Ce qu'il convient de retenir ici c'est que l'état actuel de la culture africaine ne nécessite pas de rester le même, car à la longue, il s'agit d'une culture/identité qui a besoin d'être réorientée/ réhabilitée. La volonté de demeurer soi ici n'implique pas un conservatisme et un exclusivisme exacerbés. Loin de là. Mais plutôt une identité dynamique, car pour Marcien Towa : « *La thèse de l'identité culturelle africaine comme essence immuable prouve trop en même temps qu'elle nous empoisonne dans notre présente condition. Elle prouve trop, car elle ne se limite pas à la solution de notre problème culturel ; elle supprime, en théorie, ce problème lui-même* ». ⁴²⁵ Cette élucidation conceptuelle démontre à suffisance que pour Marcien Towa, une identité ne saurait être statique ou figée, elle doit être en perpétuelle mutation, transformation et auto transformation. L'homme en tant qu'être raisonnable est appelé à transformer/améliorer les conditions de son existence propre par le biais de sa faculté de créer. C'est donc ainsi que les théories senghorienne et blydenienne de l'identité⁴²⁶ s'avèrent infécondes et par conséquent, incapables de promouvoir le décollage de l'Afrique vers des perspectives développementalistes. Marcien Towa souligne à juste titre que :

*Nous sommes ainsi amenés à remettre en cause l'approche statique de l'univers culturel noir et à rechercher une tout autre base. Cette observation trace la ligne directrice de ce chapitre : nous montrerons que la conception statique de l'âme noire en fait une essence intemporelle, que l'essentialisme, ne permettant pas la maîtrise conceptuelle de la transcendance concrète, doit céder la place à une tout autre vue du processus de création.*⁴²⁷

Nous comprenons à partir de là que les théories blydenienne et senghorienne de l'identité prônent un statu quo, un repli identitaire, un statisme culturel, une essence africaine propre et spécifique, une identité africaine spécifique, propre, inaltérable, insécable, immuable et hostile au principe de l'assimilationnisme. En un mot, on peut parler d'un exclusivisme culturel.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 22.

⁴²⁶ En effet, Edward Blyden et Léopold Sédar Senghor ont une vision figée et statique de l'identité culturelle africaine. Pour eux, l'Afrique possède une identité culturelle immuable et inaltérable.

⁴²⁷ Marcien Towa, *Identité et Transcendance*, p. 114.

Face à cet état des choses, la transposition de l'épistémologie poppérienne, telle que développée dans le tome II de *La société ouverte et ses ennemis, La logique de la découverte scientifique, Conjectures et réfutations*, dans le jeu culturel africain, montre le continent africain doit œuvrer pour l'ouverture et l'évolutionnisme culturel. La culture reste et demeure quelque chose de dynamique. Ce dynamisme culturel s'accompagne d'un échange fructueux avec les autres plages socio-culturelles. Ainsi dit, Karl Popper nous invite à une réforme, une réhabilitation, une reconfiguration perpétuelle de nos cultures et modes de perceptions du réel. Autrement dit, la théorie des « essais et erreurs », que défend Popper consacre une reconfiguration permanente de nos modes d'être et de nos cultures. Il s'agit en réalité du refus du statisme, du statut quo et de l'enfermement culturel. Les cultures africaines se doivent d'être ouvertes et s'arrimer à la logique de la mondialisation et de la compétitivité actuelle. Le continent africain, afin de s'affirmer à l'échelle mondiale, se doit de s'adapter au dynamisme culturel actuel. Une telle initiative ne sera possible que si elle s'imprègne de l'héritage poppérien de la falsifiabilité. En interrogeant le monde culturel, estime Marcien Towa,

*Nous saisissons de l'être humain quelque chose d'essentiel. C'est la voie que nous suivons ici pour atteindre l'identité générique de l'homme. Or ce que nous appelons l'univers culturel n'est rien d'autre que l'univers naturel plus ou moins profondément réorganisé, modifié, transformé par l'homme pour répondre aux besoins et aux aspirations de l'homme.*⁴²⁸

Dans notre contexte actuel, la culture est prise dans le sens de tout ce qui agencé, remanié, transformé par l'homme pour répondre à ses besoins et à ses aspirations. Il ne s'agit non plus d'un statisme et d'un conservatisme culturel exacerbé : c'est justement ce qu'on entend par transcendance, c'est-à-dire la capacité pour l'homme de sortir de lui-même et d'accepter l'autre, de transformer perpétuellement son milieu suivant ses désirs et ses aspirations, de questionner son être et son devenir. Raison pour laquelle la transcendance est prise dans le sens d'un mouvement critique, autocritique, dynamique, qui se renouvelle perpétuellement et se nourrit de l'altérité.

III-2- Intérêts du rationalisme critique dans le monde actuel

Dans le développement de sa théorie trifonctionnelle du langage, le psychologue autrichien Karl Bühler en montrant la cécité traditionnelle dans l'analyse du langage, expose l'occultation et les limitations de ses prédécesseurs sur la question des fonctions du langage. En restreignant leur champ d'analyse aux fonctions inférieures du langage que sont la fonction expressive ou « symptomale » et la fonction phatique ou « conale », les prédécesseurs de Karl

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 209.

Bühler ont perdu de vue que le langage avait des fonctions nettement plus supérieures aux fonctions sus-évoquées. Avec la fonction descriptive, il entend signaler que le langage a une fonction représentative. Toutefois, Karl Popper, au-delà de l'ambition analytique de son professeur, et à travers son épistémologie ouverte (son rationalisme critique) marque son originalité et sa nouveauté avec une quatrième fonction qui est l'argumentation ou la discussion. En effet, cette fonction hautement noble constitue le socle de l'intersubjectivité et de l'inter communauté. Elle engage à sa façon le dialogue, la discussion, le débat contradictoire. En elle réside le moyen d'expression d'une société démocratique, ouverte suivant la terminologie poppérienne. C'est d'ailleurs ce qui fait dire au philosophe camerounais Emmanuel Malolo Dissakè :

Il [le langage] est donc au fondement de la société ouverte, en tant qu'elle est société d'échange de points de vue sur l'organisation sociale, le refus de la fétichisation des structures et la confiance en l'homme en tant qu'inventeur et concepteur de la vie bonne, en tant que susceptible de faire améliorer ses inventions et donc de progresser vers le recul de la misère et la conquête d'un espace toujours plus de liberté.⁴²⁹

Sous ce rapport, le rationalisme critique de Karl Popper ouvre la voie, à l'avènement d'une société démocratique, en marge du totalitarisme et de l'absolutisme platonicien, marxiste et hégélien. C'est ce qui explique le titre de « société ouverte et ses ennemis ». C'est cette société ouverte justement, guidée par la raison, le libre arbitre, la contribution de toute la communauté dans la résolution des litiges sociaux et la prise de décisions importantes pour la survie d'un Etat. « La société ouverte » de Karl Popper, comme nous pouvons le constater, est une société libre, contrôlée par la raison, où la volonté de l'individu peut librement s'exercer, par opposition à la société close d'Henri Bergson, qui est une société immuable à base de tribalisme et de magie. Karl Popper s'insurge contre le totalitarisme politique dont Georg Wilhelm Friedrich Hegel fait l'apologie, en ces termes :

Le succès de Hegel marqua le début de l'« âge de la malhonnêteté » selon l'expression utilisée par Schopenhauer pour désigner l'époque de l'idéalisme allemand qui, selon K. Heiden, deviendra ensuite l'« époque de l'irresponsabilité », c'est-à-dire celle du totalitarisme moderne, où l'irresponsabilité morale succède à l'irresponsabilité intellectuelle. C'est l'ère des formules ronflantes et du verbiage prétentieux.⁴³⁰

Ces propos de Karl Popper démontrent à suffisance que son rationalisme critique promeut l'avènement d'un monde démocratique, fondé sur une communication et un dialogue

⁴²⁹ Emmanuel Malolo Dissakè, *Karl Popper, langage, falsificationnisme et science objective*, p. 9.

⁴³⁰ Karl Raimund Popper, *La société ouverte et ses ennemis* (tome II) *Hegel et Marx*, p. 19.

intersubjectif. Ce qui voudrait donc dire que d'après notre auteur, le dialogue intersubjectif est d'une importance indéniable, si tant est qu'il favorise la communication et les échanges entre les consciences humaines. Une telle posture s'inscrit ainsi en faux contre l'attitude irrationnelle, qui fait jaillir des inégalités sociales, le tribalisme et le favoritisme.

CONCLUSION GENERALE

« Le commencement de toute critique est donc, par définition, critique des textes qui prétendent échapper à la critique : les textes sacrés. Non qu'il s'agisse de détruire toute transcendance. Il s'agit tout simplement de reconnaître notre responsabilité dans l'énonciation des paroles présumées divines. Ce n'est pas prétendre que « Dieu n'existe pas ». C'est signifier simplement, selon le mot de voltaire, qu'il est « en nous » ; qu'il est le meilleur de l'homme. La critique biblique (dans le monde chrétien) et la critique du Coran, dans le monde islamique, sont ou seront donc l'alpha sinon l'oméga de toute autonomie à venir. Et ces critiques sont déjà toute la science, la vraie : pour retrouver dans notre esprit l'origine et la destination humaine de la parole dite « scientifique », il faut commencer par y trouver l'origine de la parole sacrée ».

Etienne Barilier, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, pp. 89-90.

Parvenu au terme de notre réflexion, nous rappelons que notre thématique de recherche s'intitulait : *Karl Raimund Popper et la critique de l'irrationalisme en science : une analyse philosophique de La société ouverte et ses ennemis (tome II)*. Notre analyse voulait résoudre un problème, celui du statut épistémologique de l'irrationnel chez l'auteur de *Misère de l'historicisme*. A cet effet, il a été question pour nous, d'interroger froidement dans cette recherche, la pertinence et la fiabilité de la critique poppérienne de l'irrationnel qui ne cesse de hanter la cité scientifique aujourd'hui. Autrement dit, notre ambition analytique a été, en toute modestie, d'élucider les réelles motivations de la révolte poppérienne à l'endroit de ce qu'il appelle « la métaphilosophie » de notre siècle. Pour y arriver, nous avons opté pour la méthode critique, laquelle nous a donné l'occasion de cerner les contours et les fondements du rationalisme critique ou de la théorie des « essais et erreurs » que propose le mathématicien anglais, pour sonner le glas de l'inflation de l'irrationnel. A cet effet, trois parties fondamentales ont structuré notre cheminement argumentatif.

Face à cet état des choses, nous nous sommes proposé d'examiner les contours et les fondements philosophiques de l'irrationalisme. Après avoir élucidé les approches pré-poppériennes de l'irrationalisme, il a été question pour nous de montrer que partant de l'Antiquité présocratique à la modernité philosophique, plusieurs auteurs ont célébré l'antiscience et développer une profession de foi irrationnelle. Les présocratiques croyaient en une multitude de dieux mythiques, dont les intempéries naturelles s'expliquaient, semble-t-il, sous le prisme de leur colère. Le platonisme, philosophie élaborée en marge de toute démontrabilité et rigueur scientifiques, a prolongé la célébration de l'irrationnel. La philosophie médiévale a substitué la raison à la foi, faisant de celle-ci, la voie par excellence de compréhension et d'explication de toute chose.

Cette analyse nous a conduit à la mise en exergue des fondements philosophiques de l'irrationalisme d'après Karl Raimund Popper. Pour l'auteur de *Conjectures et réfutations*, l'irrationalisme se caractérise par son dogmatisme, son refus de la critique mutuelle raisonné, son hostilité à la pensée critique, au contrôle expérimental et à l'ouverture intersubjective. A travers le critère de démarcation entre science et pseudoscience, nous avons relevé que d'après l'auteur de *La logique de la découverte scientifique*, réfutabilité et falsifiabilité définissent la scientificité d'une théorie scientifique. A partir de là, une théorie est dite scientifique lorsqu'elle est susceptible d'être falsifiée. La scientificité d'une théorie est de ce fait envisageable lorsqu'il est tout à fait possible de la tester afin de voir dans quelle mesure elle serait fausse. Ce qui revient à dire que l'erreur est fondamentale dans l'épistémologie poppérienne et que la vérité

objective n'est possible qu'au terme d'une confrontation des idées. C'est ainsi que la psychanalyse, l'astrologie, le marxisme et la psychologie individuelle d'Alfred Adler, sont, nous l'avons vu, des pseudosciences pour Karl Popper, du fait que l'on ne saurait mesurer leur degré de fausseté.

Face à un tel postulat, la psychanalyse freudienne et la psychologie individuelle d'Alfred Adler, relèvent de la non-science et de l'irrationnel. Car, bien au-delà de leur prétention à la scientificité, les procédés méthodologiques qu'on y retrouve ne présentent aucun gage de pertinence, de rigueur et d'objectivité scientifique. D'ailleurs, Sigmund Freud, comme nous l'avons montré plus haut, présentait sa théorie comme une contribution à l'amélioration des études sur le psychisme humain. Ainsi, cette première partie de notre analyse nous a donné l'occasion de comprendre que l'irrationalisme est tout d'abord perçu comme l'ailleurs de la raison, c'est-à-dire toutes ces instances, savoirs et considérations qui échappent aux procédés rationnels. Autrement dit, il s'agit des phénomènes et savoirs qui n'obéissent point aux canons de la rationalité scientifique, mais font usages des instances ascientifiques et paranormales.

La science se conçoit comme un savoir essentiellement rationnel élaboré en toute objectivité. Ce qui revient à dire qu'elle repose tout d'abord sur un esprit critique ou de remise en cause. Elle intègre en son sein une attitude rationnelle, qui voudrait que la vérité objective, soit atteinte au prix d'une coopération amicale et sincère entre plusieurs consciences humaines. A l'instar de Socrate à travers la méthode de la maïeutique, ou de Jean-Philippe Nguemeta dans son *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, nous disons et insistons que seuls le dialogue et l'ouverture, c'est-à-dire la coopération amicale et sincère entre les savants, constitue la voie royale pour construire une connaissance objectivement valable. La science est donc le refus du dogmatisme, de l'absolutisme et de l'autoritarisme. L'idée selon laquelle la connaissance est détenue par une certaine élite intellectuelle, des chefs charismatiques, des hommes providentiels, des prophètes, encore moins quelques prétendus initiés est épistémologiquement irrecevable et historiquement frappée d'obsolescence. On comprend par-là que la science ne saurait reposer sur l'irrationnel, dont les thuriféraires et les acolytes font l'éloge de l'autoritarisme, du *tribalisme intellectuel et épistémologique*, de l'absolutisme, l'ésotérisme, la sorcellerie, la magie, la superstition à nul autre pareil, du totémisme, de l'exorcisme, etc.

D'après Popper, la science repose sur le principe d'intersubjectivité, lequel permet de corriger nos erreurs favoriser la croissance du savoir. En d'autres termes, la science, d'après notre auteur, est une entreprise collective, par le fait qu'elle intègre en son sein toutes les consciences humaines issues d'une même communauté. Philippe Nguemeta a donc raison dans

ce sens de penser que la vérité objective n'est rien d'autre que le fruit d'une *concertocratie*, c'est-à-dire une collaboration intersubjective entre plusieurs savants.

En associant les investigations philosophiques de Lucien Ayissi, Philippe Nguemeta, Alan Sokal, Etienne Barilier, nous avons compris que l'inflation de l'irrationalisme constitue l'une des difficultés majeures que rencontre l'entreprise scientifique aujourd'hui. En effet, le relativisme épistémologique consacre l'idée d'une multitude de savoirs et représentations du réel. Pourtant, s'il existe plusieurs types de savoirs, il est important comprendre que tout savoir n'est pas science. Ainsi, la prétention à la scientificité des savoirs tels que la magie, la sorcellerie, le mythe, l'exorcisme, la religion, la théologie, les instincts, les émotions, les sentiments, le totémisme, le charlatanisme, etc., pose un véritable problème. Car, elle fragilise les consciences humaines, qui, étant sous le joug de la peur d'un éventuel jugement dernier, succombent aux manipulations des adeptes et des imaginations mythogènes et tétatogènes.

A partir de là, nous disons que contre cette industrie de production d' « amusements frivoles », baptisée irrationalisme qui ne cesse de hanter et d'exacerber la cité scientifique et les consciences humaines aujourd'hui, Karl Popper, propose justement le falsificationnisme. Car, d'après l'auteur de *La quête inachevée*, la méthode falsificationniste a pour corrélat l'élimination progressive des erreurs et la croissance du savoir scientifique. Celle-ci permet à ce que la science soit une entreprise dynamique et évolutive et rompt ainsi d'avec toute sorte de prophétisme et d'absolutisme épistémologique. Autrement dit, le falsificationnisme poppérien suppose l'idée du refus du dogmatisme. La science ne peut progresser que sous le prisme de l'élimination des erreurs. Pour cela, la connaissance scientifique devient le fruit d'un construit humain permanent.

La révolte poppérienne à l'endroit de l'irrationnel transcende la dimension épistémologique et s'étend dans le domaine politique. Pour l'épistémologue anglais, il serait mal aisé de gouverner par le biais des émotions, des passions et des sentiments, car non seulement ceux-ci relèvent de l'irrationnel, mais aussi, ils engendrent des inégalités sociales. A partir de là, l'homme politique se doit de gouverner par la raison, faculté qui lui permettra d'agir en toute justice, égalité et équité. La gestion de la cité par le biais de la raison favorise ainsi la paix, la stabilité, la cohésion et l'harmonie sociale.

De même, Karl Popper, nous l'avons relevé plus haut, s'attaque à la sociologie de la connaissance, à la philosophie prophétique et à la doctrine historiciste. A la sociologie de la connaissance, l'auteur de *La société ouverte et ses ennemis* y voit une dose de subjectivisme et une autre variable du relativisme épistémologique, qui, pour lui, constitue « l'une des plus grandes maladies philosophiques de notre temps ». A la philosophie prophétique et à

l'historicisme, notamment de Platon, Aristote, Friedrich Hegel et Karl Marx, le mathématicien viennois fait remarquer que ces deux doctrines ne sont rien d'autre que des formes du totalitarisme moderne. Autrement dit, pour Karl Raimund Popper, ces auteurs sont des meurtriers de l'histoire, par le fait qu'ils ont posé les bases du totalitarisme et de la dictature moderne. Il s'agit en réalité des ennemis de la « société ouverte ».

A ce titre, il convient de relever que Karl Popper, à travers son assouplissement des frontières entre sciences et non-sciences, a lui-même ouvert la voie à l'irrationnel. Paul Feyerabend par exemple lui reproche d'être resté méthodologue et de s'être arrêté en chemin. C'est pourquoi l'auteur de *Contre la méthode* va promouvoir le relativisme épistémologique et banaliser le savoir scientifique, faisant de la science elle-même, un savoir parmi tant d'autres. Pour Popper, toutes les connaissances se valent et aucune méthode n'est supérieure à l'autre. Le dessein épistémologique de Paul Karl Feyerabend s'articule justement autour de la libération de la science et de la philosophie, des carcans du méthodologisme.

C'est la raison pour laquelle, Popper et le second Ludwig Wittgenstein, constituent en réalité les pionniers de l'irrationalisme post-moderne. De même, la « *conversion mystique* » constitue l'élément fondamental permettant de passer d'un paradigme à un autre. Si tel est le cas, alors, nous sommes en droit de comprendre que l'épistémologie kuhnienne est une aussi préfiguration de l'irrationalisme.

Par ailleurs, bien au-delà, des crises de pertinence relevées au sein de l'épistémologie poppérienne, il est tout de même important de retenir que celle-ci est d'une fécondité épistémologique indéniable. Sur plan épistémologique, le rationalisme critique que défend le mathématicien anglais favorise la confrontation des idées, gage par excellence de la croissance du savoir scientifique. Popper prône donc pour la fin de l'autoritarisme épistémologique et l'ouverture en science. Seuls le dialogue et l'ouverture permettront de corriger nos erreurs. Le faillibilisme épistémologique poppérien montre en réalité que l'homme est un être faillible, susceptible d'erreurs. Le véritable chercheur est celui-là qui doit comprendre que l'erreur peut être de son côté et la vérité dans l'autre. C'est par le biais d'une collaboration intersubjective, le débat critique raisonné et la confrontation des idées, qu'une vérité objective peut être envisageable.

Sur le plan socio-culturel, Popper est un véritable penseur du vivre ensemble. Son rationalisme critique promeut le dialogue intersubjectif, dans le processus de résolutions des litiges sociaux. Sous rapport, il invite à un esprit d'ouverture et de tolérance mutuelle, car l'homme est un être faillible, et, par conséquent, susceptible d'erreurs. L'épistémologie poppérienne est ainsi un gage de restauration de la paix, la stabilité et la cohésion sociale. Elle

permet le rassemblement des peuples, l'ouverture des plages culturelles et rejette toute idée de statut quo, de tribalisme, d'égoïsme et de sectarisme.

Sur le plan politique, Karl Popper est un défenseur de « *la société ouverte* », dans laquelle la liberté et la raison s'expriment le mieux. En réalité, nous avons pu relever que l'épistémologue anglais s'inscrit en faux contre le totalitarisme politique, et œuvre pour l'avènement des sociétés démocratiques. C'est la raison pour laquelle son ouvrage intitulé *La société ouverte et ses ennemis*, est en réalité, un plaidoyer contre le totalitarisme moderne. Il rejette par-là toute sorte de philosophie prophétique et doctrine historiciste.

Enfin, en rattachant la critique poppérienne de l'irrationalisme en science en contexte africain, nous relevons que cet aspect de la philosophie de Popper est une d'une importance capitale pour l'émergence du berceau de l'humanité. En réalité, cette critique de l'irrationnel vient réorienter l'activité philosophique en contexte africain, où les genres exorciste, métaphysique et tératologique, sont assimilés au genre philosophique. A lieu d'employer son industrie à traiter de la manière dont les humains se transforment en cochon, de faire de l'exorcisme, de faire la promotion de la magie, du totémisme, de sorcellerie, l'activité philosophique en Afrique devrait plus s'orienter vers la quête des problèmes concrets qui freinent son décollage. Dans ce sens, les Africains se doivent de comprendre que philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement, en contribuant réflexivement et méthodiquement à la résolution des difficultés pratiques qui minent notre entourage, telles que le développement, l'autonomisation, la dépendance économique, les conflits ethniques et tribaux. L'Afrique aujourd'hui, avons-nous souligné, ne pourra s'affirmer à l'échelle mondiale, que si elle s'imprègne de la rationalité technoscientifique, moteur de développement des sociétés modernes.

BIBLIOGRAPHIE

I- OUVRAGES DE KARL RAIMUND POPPER

- *Misère de l'historicisme*, trad.fr. Hervé Rousseau, Paris, Plomb, 1956.
- *La logique de la découverte scientifique* (1934), trad.fr. Philippe Devaux et Nicole Thyssen-Rytten, Paris, Payot, 1973.
- *La société ouverte et ses ennemis*, tome 1, *L'ascendant de Platon*, trad.fr Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris Seuil 1979.
- *La société ouverte et ses ennemis*, tome 2, Hegel et Karl Marx, trad.fr. Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris Seuil 1979.
- *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique.* trad.fr. Michelle-Irène Brudny et Marc B. de Launay, Paris, Payot, 1985.
- *La quête inachevée. Autobiographie intellectuelle* (1974), Trad. française de Renée Bouveresse, Paris, Presse Pocket, 1989.
- *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, trad.fr. Christian Bonnet, Paris, Hermann, 1999.

II- OUVRAGES SUR KARL RAIMUND POPPER

- **BAUDOIN, Jean**, *Karl Popper*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1989.
- **BOYER, Alain**, *Introduction à la lecture de Karl Popper*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1994.
- **FERRY, Luc**, *Karl Popper. Qu'est-ce que la science ?*, Paris, Flammarion, coll. Sagesse d'aujourd'hui et demain, 2013.
- **MALHERBE, Jean-François**, *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*, Montréal, Liber, 2011.
- **MALOLO DISSAKE, Emmanuel**, *Karl Popper. Langage, falsificationnisme et science objective*, Paris, PUF, 2004.
- **MONDOUE Roger** et **NGUEMETA Philippe**, *Vérificationnisme et Falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?* Paris, Harmattan, 2014.

III. OUVRAGES GENERAUX

- **AMOUGOU, Jean-Bertrand**, *Réflexions sur la rationalité. Variations culturelles d'un thème chez Pierre Meinrad Hebga*, (Tome I), Paris, Harmattan, 2016.
- **AYISSI, Lucien**, *Le phénoménisme humien comme prolégomènes à la philosophie transcendantale de Kant*, Yaoundé, PUY, Coll. Repères, Septembre 2013.

- **AYISSI, Lucien**, *Hume et la question du sujet de la connaissance*, Paris, Harmattan, 2015.
- **AYISSI, Lucien**, *Le positivisme de David Hume*, Paris, Harmattan, 2017.
- **AYISSI, Lucien**, *Philosopher aujourd'hui, c'est philosopher autrement*, Paris, Harmattan, 2021.
- **BACHELARD, Gaston**, *La philosophie du non. Essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F., 1966.
- **BACHELARD, Gaston**, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.
- **BACHELARD, Gaston**, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F., 16^{ème} édition, 1984.
- **BARILIER, Etienne**, *Contre le nouvel obscurantisme. Eloge du progrès*, Carouge-Genève, Zoé et Hebdo, 1995.
- **BENOIT XVI**, *Spe Salvi. Lettre encyclique sur l'espérance chrétienne*, Yaoundé, Don Bosco, 2007.
- **BREHIER, Emile**, *Histoire de la philosophie. De l'Antiquité au Moyen Age*, tome premier, Paris, Félix Alcan, 1928.
- **COMTE, Auguste**, *Cours de philosophie positive*, Paris, Hermann, 1998.
- **DESCARTES, René**, Lettre à Elisabeth, 21 Mai 1543.
- **DESCARTES, René**, *Discours de la méthode* (1637), Librairie Larousse, Paris, 1952.
- **DESCARTES, René**, *Méditations métaphysiques* (1641), Paris, Larousse, 1973.
- **DU BORD, Claude-Henry**, *La philosophie tout simplement !*, Paris, EYROLLES, 2007.
- **DURKHEIM, Emile**, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 5^{ème} édition, 1912.
- **EDMOND, Michel Pierre**, *Philosophie politique*, Paris, Masson et Ciel, 1972.
- **FEYERABEND, Paul Karl**, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, tr.fr. Baudoin Jurdant, Paris, Seuil 1975.
- **FEYERABEND, Paul Karl**, *Adieu la raison* (1987), trad.fr. Baudouin Jurdant, Paris, Seuil, Octobre 1989.
- **FEYERABEND, Paul Karl**, *Tuer le temps. Autobiographie intellectuelle*, trad.fr. Baudoin Jurdant et Agnès Schlumberger, Paris Seuil, 1996.
- **FEYERABEND, Paul Karl**, *Une connaissance sans fondements*, introduction, traduction, notes, bibliographie et indexe par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoia, 1999.

- **FEYERABEND, Paul Karl**, *Réalisme, rationalisme, et méthode scientifique*, trad.fr., Malolo Dissakè, Paris, Dianoia, 2005.
- **FREUD, Sigmund**, *Psychanalyse et théorie de la libido* (1923), Œuvres complètes, Paris, PUF, 1991.
- **GURVITCH, Georges**, *Dialectique et sociologie*, Paris, Flammarion, 1996.
- **HOTTOIS, Gilbert**, *De la renaissance à la postmodernité : une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Bruxelles, De Boeck, Collection “ Le point philosophique”, 1998.
- **HOTTOIS, Gilbert**, *Technoscience et Sagesse ?*, Nantes, Plein Feux, 2002.
- **HUME, David**, *Enquête sur l'entendement humain*, trad.fr. Didier Deleule, Paris, Fernand Nathan, 1985.
- **HUSSERL, Edmund**, *Médiations cartésienne. Introduction à la phénoménologie*, trad.fr. Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas, Paris, Librairie philosophique Jean Vrin, 1996.
- **JACQUARD, Albert**, *Au péril de la science ? Interrogation d'un généticien*, Paris, Seuil, 1982.
- **JEAN-PAUL II**, *Fides et ratio. Lettre encyclique sur les rapports entre la Foi et la raison*, Yaoundé, Don Bosco, 1998.
- **KREMER-MARIETTI, Angèle**, *Ethique et épistémologie autour du livre Impostures intellectuelles de Sokal et Bricmont*, Paris, Harmattan, 2001.
- **KUHN, Thomas Samuel**, *La structure des révolutions scientifiques*, trad.fr. Laure Mayer, Paris, Flammarion, 1962.
- **KUHN, Thomas Samuel**, *La tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, trad.fr. Biezunki, Pierre Jacob, Lyotard-May et Voyat, Paris, Gallimard, 1990,
- **LA BIBLE DE JERUSALEM**, Traduction de l'École biblique de Jérusalem, 15^{ème} édition, Paris, CERF, 1996.
- **LAKATOS, Imre**, *Histoires et méthodologie des sciences. Programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, Paris, P.U.F., 1994.
- **LECOURT, Dominique**, *La philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2001.
- **LEROUX, Jean**, *Une histoire comparée de la philosophie des sciences. Aux sources du Cercle de Vienne ; Volume I*, Paris, PUL, 2010.
- **LEROUX, Jean**, *Une histoire comparée de la philosophie des sciences. L'empirisme logique en débat, Volume II*, Canada, P.U.L., Coll. Logique de la science, 2010.

- **LOCKE, John**, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. M. Coste, 5^{ème} édition, édité par Emilienne Naert, Paris, Jean Vrin, 1989
- **LOCKE, John**, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad.fr. Jean Pierre Jackson, Ed. Alive, 2001.
- **MANGA BIHINA, Antoine** et **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé**, *La Re-Centration De L'homme. Réflexions philosophiques sur la question du devenir de l'humain à l'ère des technosciences et des postulats de la laïcité*, Paris, Harmattan, 2019
- **MONDOUE, Roger** et **NGUEMETA, Philippe**, *Vérificationnisme et falsificationnisme. Wittgenstein vainqueur de Popper ?*, Paris, Harmattan, 2014.
- **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé**, *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, Paris, Harmattan, 2012.
- **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé**, *De la signification du monde et du devenir de l'existence*, Paris, Harmattan, 2017.
- **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé** et **MANGA NONO, Lucien Alain**, *La nature humaine. Des débats métaphysiques aux technosciences du vivant et des postulats de la modernité politique et étatique*, Paris, Harmattan, 2020.
- **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé**, *Valeur, culture et science. Des considérations existentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, Paris, Harmattan, 2020.
- **NGUEMETA, Jean-Philippe**, *Dialogue avec Hubert Mono Ndjana sur la politique, la science et la société*, Paris, Harmattan, 2015.
- **ONDOUA, Pius**, *Existence et Valeur (tome II). L'irrationnel rationalité*, Paris, Harmattan, 2009.
- **OPPENHEIMER, Robert**, *La science et le bon sens*, trad.fr. Albert Colnat, Paris, Gallimard, 1955.
- **PLATON**, *Apologie de Socrate*, Traduction, notices et notes d'Émile Chambrey, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.
- **PLATON**, *La république*, traduction et présentation de Georges Leroux, Paris, Flammarion, 2002.
- **PRIGOGINE, Ilya**, *La fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob, Janvier 1996.
- **RATZINGER, Joseph**, *La mort et l'au-delà. Court traité d'espérance chrétienne*, Traduction de l'Allemand de Rochais, Paris, Fayard, 1994.
- **SACCHI, Jean-Charles**, *Sur le développement des théories scientifiques. De l'aporie de*

- l'incommensurabilité à la dimension pratique de la découverte*, Paris, Harmattan, 1999.
- **SAINT AUGUSTIN**, *La cité de Dieu, Volume I, livres I à X*, Traduction du latin de Moreau (1846) revue par J-C. ESLIN, introduction, présentation et notes par J-C. ESLIN, Paris, Seuil, Collection "Points Sagesses" 1994.
 - **SAINT THOMAS D'AQUIN**, *Somme Théologique*, tome I, Paris, Cerf, 1994.
 - **SEBESTIK Jan** et **SOULEZ Antonia**, *Le Cercle de Vienne doctrines et controverses*, Journées internationales Créteil-Paris, 29-30 Septembre et 1^{er} Octobre 1983, Paris, Méridiens Kleincksick, 1985.
 - **SOKAL Alan** et **BRICMONT Jean**, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.
 - **SOKAL, Alan**, *Pseudosciences et postmodernisme. Adversaires ou compagnons de route ?* Paris, Odile Jacob, Septembre 2005.
 - **TOWA, Marcien**, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, CLE, 1971.
 - **TOWA, Marcien**, *Histoire de la pensée africaine*, Yaoundé, CLE, 2015.
 - **TOWA, Marcien**, *Identité et transcendance*, Paris, Harmattan, 2011.
 - **TOWA, Marcien**, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979.
 - **WITTGENSTEIN, Ludwig** Josef Johann, *Remarques philosophiques* (1964), trad.fr Jacques Fauve, Paris, Gallimard, 1975.
 - **WITTGENSTEIN, Ludwig**, *Investigations philosophiques* (1953), trad.fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
 - **WITTGENSTEIN, Ludwig**, *Tractatus Logico-philosophicus* (1921), trad.fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
 - **WITTGENSTEIN, Ludwig**, *Tractatus logico-philosophicus, suivi des Investigations philosophiques* (1953), Trad.fr. Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.

IV- ARTICLES.

- **AMOUGOU, Jean Bertrand**, « Existence et sens : plaidoyer pour une philosophie interculturelle et intercritique », in *Annales de la FALSH*, volume numéro 5, nouvelle série 2006, deuxième semestre, pp.95-112.
- **JAKI, Stanley**, « De la science-fiction à la philosophie », in *Science et antiscience* in *Science et antiscience*, Secrétariat international des questions scientifiques (SIQS), Paris, Centurion, 1984, pp.37-51.

- **KANT, Emmanuel**, « Qu'est-ce que les Lumières ? », [http :/www.quellehistoire.com](http://www.quellehistoire.com). Consulté le 14 Février 2023 à 4h53 minutes.
- **LADRIERE, Jean**, « Courants d'antiscience, causes et significations », in *Science et antiscience*, Secrétariat international des questions scientifiques (SIQS), Paris, Centurion, 1984, pp.12-35.
- **MINKOULOU, Thomas**, « Descartes et la science moderne. Comprendre l'épistémologie moderne, ses révolutions et ses problèmes », In *Modernité politique, modernité scientifique. Interrogations épistémologiques et axiologiques*, sous la direction de Oumarou Mazadou, Yaoundé, Afrédit, 2017, pp. 69-89.
- **NGAH ATEBA, Alice Salomé**, « La Philosophie Neuroscientifique De L'homme– Esprit – Cerveau », in Antoine Manga Bihina et Issoufou Soulé Mouchili Njimom (dir), *La Re-Centration De L'homme. Réflexions philosophiques sur la question du devenir de l'humain à l'ère des technosciences et des postulats de la laïcité*, Paris, Harmattan, 2019, pp.89-120.
- **NGUEMETA Philippe et CRISPO Awodem**, « Descartes et Popper sur la question du fondement de la connaissance », in *La philosophie et l'intelligence du monde*, Cahiers de l'URPHISSA (Unité de Recherche de Philosophie et des Sciences Sociales Appliquées), Numéro 2, Université de Dschang (Cameroun), Décembre 2021, pp.130-151.
- **NGUEMETA, Philippe**, « Feyerabend : une épistémologie de la dissidence ? », in *Valeur, culture et science. Des considérations existentielles et des débats sur la méthode, les interactions et la diversité d'approches cognitives*, de Issoufou Soulé Mouchili Njimom (dir), Paris, Harmattan, 2020, p.77-103.
- **NGUEMETA, Philippe**, « Karl Popper et le « pluralisme méthodologique », Nazari, Revue africaine de Philosophie et de Sciences Sociales, N°011, volume 1, Décembre 2020, pp. 21-37.
- **NGUEMETA, Philippe**, « Pour une approche analytique et critique de la testabilité intersubjective chez Popper », *Théorétiques, Revue africaine d'épistémologie*, Vol 1 N°04 décembre 2022, pp. 39-56.

V- MEMOIRES CONSULTES

- **AWANA, Cyrille Désiré**, *La critique poppérienne du marxisme comme théorie scientifique*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en

- philosophie, sous la direction de Monsieur Ernest Menyomo, Docteur d'Etat en Philosophie, Département de Philosophie, Université de Yaoundé I, 1992-1993.
- **ESSOMBA ÉTOUNDI, Israël Igor**, *Technoscience et bioéthique dans le paradigme bioéthique de Gilbert Hottois*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master en philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Professeur Titulaire des Universités, Université de Yaoundé I, 2015-2016.
 - **MINKANDA MEZO'O, Alain-Patrice II**, « *Au-delà de la théorie de l'âme et du corps des Méditations métaphysiques de René Descartes. La théorie de la coprésence intrapersonnelle* », Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ernest Menyomo, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I, Octobre 2000.
 - **MINKOULOU, Thomas**, *Sciences et laïcité : exemple des sciences de la vie*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Antoine Manga Bihina, Maître de Conférences, Université de Yaoundé I, 2007-2008.
 - **MOUCHILI NJIMOM, Issoufou Soulé**, *Descartes et Hume sur la question de la connaissance : Une analyse philosophique des Méditations métaphysiques de l'Enquête sur l'entendement humain*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction du M. Lucien AYISSI, Chargé de cours, 2002-2003.
 - **NGAIBONA MAMINGAI, Juste Jocelin**, *Science conjecturale et science normale : essai d'une analyse comparative de la lecture de l'évolution scientifique chez Popper et Kuhn*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de M. Jean-Pierre YMELE, Chargé de Cours, Département de Philosophie, Université de Yaoundé I, Septembre 2012.
 - **NGUEMETA, Philippe**, *L'héritage poppérien de l'épistémologie « post-critique »*. Une lecture de *Conjectures et réfutations*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) en Philosophie, sous la direction de Monsieur Lucien Ayissi, Docteur d'Etat en Philosophie, Université de Yaoundé I, 2004-2005.
 - **ONANA, Paul-Bienvenu**, *L'herméneutique platonicienne de la mort : une lecture philosophique du Phédon*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise en philosophie, sous la direction de Monsieur Ayissi Lucien, Maître de Conférences, Université de Yaoundé I, 2007-2008.

VI- THESES CONSULTEES

- **BARHACIKUBAGIRWA MURHEGA, Jean**, *Le concept de l'indéterminisme chez Karl Popper. De l'épistémologie à la cosmologie*, sous la direction de Monsieur Vincent JULLIEN, Professeur des Universités, Université de Nantes, Novembre 2014.
- **MICHEL-BECHET, Jacques**, *Le critère de démarcation de Karl Raimund Popper et son applicabilité*, sous la direction des professeurs Pascal NOUVEL et Anastasios BRENER, Université Paul Valéry-Montpellier III, Mai 2013.

VII- USUELS

- **COMTE-SPONVILLE, André**, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, Quadrige, IVème Edition, Septembre 2013.
- **DE MIJOLLA, Alain** (dir), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette-Littérature, 2005.
- *Dictionnaire fondamental de psychologie*, Paris, Larousse-Bordas, 1997.
- **DUROZOÏ, Gérard** et **ANDRE**, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Nathan, 1997.
- **LALANDE, André**, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926.
- **LE GUEN, Claude**, *Dictionnaire freudien*, Paris, PUF, 2008.
- **RUSS, Jacqueline**, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas, 1992.

VIII- WEBOGRAPHIE ET COURS CONSULTES

- **AMOUGOU AFOUBOU, Anselme Armand**, UEPHI 242 philosophie africaine contemporaine, Licence II Philosophie, Université de Yaoundé I-FALSH, semestre II, 2019-2020, inédit.
- **CHAPELLE, Albert**, sj., *Cours d'ontologie*, Institut d'Etudes Théologiques Bruxelles, site www.Albertchapelle.fr
- **NGUEMETA, Philippe**, Cours de philosophie UEPHI432 : Philosophie des sciences humaines, Master I/Epistémologie et logique, Semestre II, Université de Yaoundé I/FALSH, 2021-2022, inédit.

- **NGUEMETA, Philippe**, Cours UEPHI 422 Philosophie du langage, Master I Philosophie, option Epistémologie et Logique, Université de Yaoundé I, Semestre 2, inédit.
- **SAGAUT, Pierre**, *Introduction à la pensée scientifique moderne*, Université Pierre et Marie Curie – Paris 6, Cours de culture générale, Licence, Année 2008-2009.
- **TOUMBA PATALE, Christian**, PHI211 Histoire de la Philosophie Médiévale (Patristique et Scolastique), Département de Philosophie, Psychologie, Sociologie, Université de Dschang, Licence 1, Semestre II, Année académique 2020-2021, inédit.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE.....	i
DEDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE :LA PROBLÉMATIQUE DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE : ÉTAT DE LA QUESTION.....	13
CHAPITRE I : LES APPROCHES PRE-POPPERIENNES DE L'IRRATIONALISME : DES PRÉSOCRATIQUES A LA MODERNITÉ.....	15
I-LA PHILOSOPHIE PRESOCRATIQUE : UNE PREFIGURATION DE LA QUESTION DE L'IRRATIONALISME	16
I-1- Les sources de l'irrationalisme chez les présocratiques : le polythéisme de la Grèce antique.....	17
I-2- Les fondements de l'irrationalisme dans la pensée présocratique	19
II- LE PLATONISME ET LA PHILOSOPHIE MEDIEVALE : LA CELEBRATION ET LA PROFESSION DE FOI DE L'IRRATIONALISME	21
II-1- Le platonisme : une préfiguration d'un irrationalisme tenace	21
II-2- La philosophie médiévale : la foi et la révélation comme fondement du savoir	26
III-L'INFLATION DE L'IRRATIONALISME PENDANT LA PÉRIODE MODERNE : RENÉ DESCARTES ET LA RÉACTUALISATION DE LA THÉOLOGIE MÉDIÉVALE.	30
III-1- Le rationalisme cartésien ou la guerre contre les dogmes.....	31
III-2- Le rationalisme cartésien : une préfiguration d'un irrationalisme tenace	34
CHAPITRE II : LES FONDEMENTS ET LES CARACTERISTIQUES DE L'IRRATIONALISME.....	36
I- DU CRITÈRE DE SCIENTIFICITÉ D'APRÈS KARL POPPER.....	37
I-1- Les fondements philosophiques de l'épistémologie poppérienne	37
I-2- Le critère poppérien de la scientificité d'une théorie.....	39
II-LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DE L'IRRATIONALISME D'APRÈS KARL POPPER : LE CAS DU MARXISME.....	42
II-1- Le marxisme : approche conceptuelle et principales articulations	43
II-2- Le marxisme : une doctrine à préfiguration irrationnelle	44
CHAPITRE III : LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER : UNE PRÉFIGURATION DE L'IRRATIONALISME.....	46
I.LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE SIGMUND FREUD : ÉTAT DE LA QUESTION	46

I-1- La théorie freudienne de la psychanalyse : approche conceptuelle et spécificité.....	47
I-2- Structure du psychisme, interprétation freudienne du rêve et intérêt de la psychanalyse	48
II. LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER	50
II-1- En quoi consiste la psychologie individuelle d'Alfred Adler ?.....	51
II-2- L'avènement de psychologie individuelle d'Alfred Adler : l'abandon de la psychanalyse freudienne	52
III- LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE ET LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE D'ALFRED ADLER : DES THÉORIES IRRATIONALISTES	53
III-1- La critique poppérienne du statut scientifique de la psychanalyse freudienne et de la psychologie individuelle d'Alfred Adler	53
III-2- Le statut épistémologique de la métaphysique chez Karl Popper.....	55
CONCLUSION PARTIELLE	57

DEUXIÈME PARTIE : L'ÉPISTÉMOLOGIE POPPÉRIENNE FACE À LA QUESTION DE L'IRRATIONALISME EN SCIENCE..... 58

CHAPITRE IV : LE RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND POPPER ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE L'IRRATIONALISME..... 62

I. LES APORIES DE L'IRRATIONALISME D'APRÈS KARL RAIMUND POPPER....	62
I-1- L'épistémologie poppérienne face à la question de l'irrationalisme	63
I-2- La critique poppérienne de l'irrationalisme socio-politique.....	68
II- KARL RAIMUND POPPER FACE À LA BANALISATION DU SAVOIR SCIENTIFIQUE ISSUE DU RELATIVISME ÉPISTÉMOLOGIQUE	71
II-1- Du rapport entre relativisme et irrationalisme	71
II-2- La critique poppérienne du relativisme épistémologique et la banalisation du savoir scientifique.....	74
III. DU CRITÈRE DE DÉMARCATIION ENTRE SCIENCE ET NON-SCIENCE.....	77
III-1- De la science d'après Karl Raimund Popper.....	77
III-2- De la non-science ou « pseudo-science » chez Karl Popper	79

CHAPITRE V : LE FALSIFICATIONNISME : LA SOLUTION POPPÉRIENNE..... 82

I-LE RATIONALISME CRITIQUE ET LE FALSIFICATIONNISME DE KARL POPPER : APPROCHE CONCEPTUELLE ET PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES....	82
I-1- Le rationalisme critique de Karl Popper	83
I-2- La méthode falsificationniste de Karl Popper.....	84
II-LE RATIONALISME CRITIQUE ET LE FALSIFICATIONNISME DE KARL RAIMUND POPPER : UNE THÉRAPIE CONTRE L'IRRATIONALISME	86
II-1- Rationalisme critique et falsificationnisme : contre l'irrationalisme.....	86
II-2- L'épistémologie poppérienne et la protection de la spécificité de la connaissance scientifique.....	90
III- LE RATIONALISME CRITIQUE ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE LE FONDATIONNALISME ÉPISTÉMOLOGIQUE.....	93
III-1- Critique poppérienne du rationalisme classique et de l'empirisme.....	93
III-2- Le rationalisme critique et la mort du logicisme wittgensteinien et du positivisme logique.....	96

CHAPITRE VI : KARL POPPER ET LA RÉVOLTE CONTRE LA SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE ET LA PHILOSOPHIE PROPHÉTIQUE.....	100
I-LES FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE LA SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE	100
.....	100
I-1- La sociologie de la connaissance et ses caractéristiques.....	101
I-2- Le rationalisme critique et la révolte contre la sociologisation du savoir scientifique	103
II-LA PHILOSOPHIE PROPHÉTIQUE AU TRIBUNAL DU RATIONALISME CRITIQUE.....	105
II-1- La logique de la philosophie prophétique.....	105
II-2- La révolte poppérienne face au prophétisme philosophique	107
III-KARL RAIMUND POPPER ET LA GUERRE OUVERTE CONTRE L’HISTORICISME	110
III-1- Esquisse d’analyse et d’élucidation des fondements philosophiques de la doctrine historiciste	110
III- 2- La critique poppérienne de la doctrine historiciste	111
CONCLUSION PARTIELLE	116
TROISIÈME PARTIE : ANALYSE CRITIQUE ET PERSPECTIVES DE LA CRITIQUE POPPÉRIENNE DE L’IRRATIONALISME EN SCIENCE.....	117
CHAPITRE VII : LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE KARL POPPER.....	119
I.LES PROBLÈMES DE PERTINENCE DE LA TESTABILITÉ INTERSUBJECTIVE DE POPPER.....	119
I-1- Limites au plan socio-politique : l’egoïsme et le conflit d’intérêt des hommes	120
I-2- Au plan épistémologique : « la complexité de l’outil linguistique et les risques de manipulation »	121
II.LE RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER : UNE OUVERTURE À L’IRRATIONALISME	123
.....	123
II-1- Le rationalisme critique de Popper et le piège de l’irrationalisme	124
II-2- Le rationalisme critique de Popper : une ouverture au scepticisme ?	126
III.LE RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER ET LE PIÈGE DU RELATIVISME ET DU VÉRIFICATIONNISME	128
III-1- Le rationalisme critique et le piège du relativisme épistémologique	128
III-2- Le rationalisme critique de Popper et le piège du vérificationnisme et du méthodologisme	131
CHAPITRE VIII : LES ENJEUX DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU RATIONALISME CRITIQUE DE POPPER	133
I.LES IMPLICATIONS DU RATIONALISME CRITIQUE DE KARL POPPER AU PLAN ÉPISTÉMOLOGIQUE	133

I-1- Rationalisme critique et démocratisation du savoir scientifique : la mort du dogmatisme	134
I-2- Le rationalisme critique ou la mise à mort de l'autoritarisme épistémologique.....	137
II. LES IMPLICATIONS DU RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND	
POPPER AU PLAN SOCIAL	139
II-1- Rationalisme critique et « société ouverte »	140
II-2- Rationalisme critique et vivre ensemble.....	141
III. LES ENJEUX DE LA RECONSTRUCTION RATIONNELLE DU	
RATIONALISME CRITIQUE AU PLAN POLITIQUE	142
III-1- Rationalisme critique : un antitotalitarisme	143
III-2- Reconstruction rationnelle et société démocratique.....	144
CHAPITRE IX : LA CRITIQUE POPPERIENNE DE L'IRRATIONALISME EN	
SCIENCE ET L'AFRIQUE ACTUELLE	147
I. LE RATIONALISME CRITIQUE DE KARL RAIMUND POPPER FACE A LA	
GOVERNANCE AFRICAINE ACTUELLE.....	147
I-1- Rationalisme critique comme gage du libéralisme et de la démocratie en Afrique	148
I-2- Le rationalisme critique et le recul de la violence politique en Afrique.....	149
II- LA CRITIQUE POPPÉRIENNE DE L'IRRATIONALISME POST-MODERNE ET LA	
RESTAURATION DU DISCOURS PHILOSOPHIQUE EN CONTEXTE AFRICAIN .	152
II-1- Rationalisme critique et réorientation de la réflexion philosophique en Afrique...	153
II-2- Le rationalisme critique de Popper comme gage de restauration de la rationalité technoscientifique en contexte africain.....	156
III- LA THÉORIE DES « ESSAIS ET ERREURS » ET LE DYNAMISME SOCIO-	
CULTUREL AFRICAIN	159
III-1- Le rationalisme critique et la guerre contre du statisme culturel en contexte africain	159
III-2- Intérêts du rationalisme critique dans le monde actuel	162
 CONCLUSION GENERALE	 165
BIBLIOGRAPHIE	171